



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

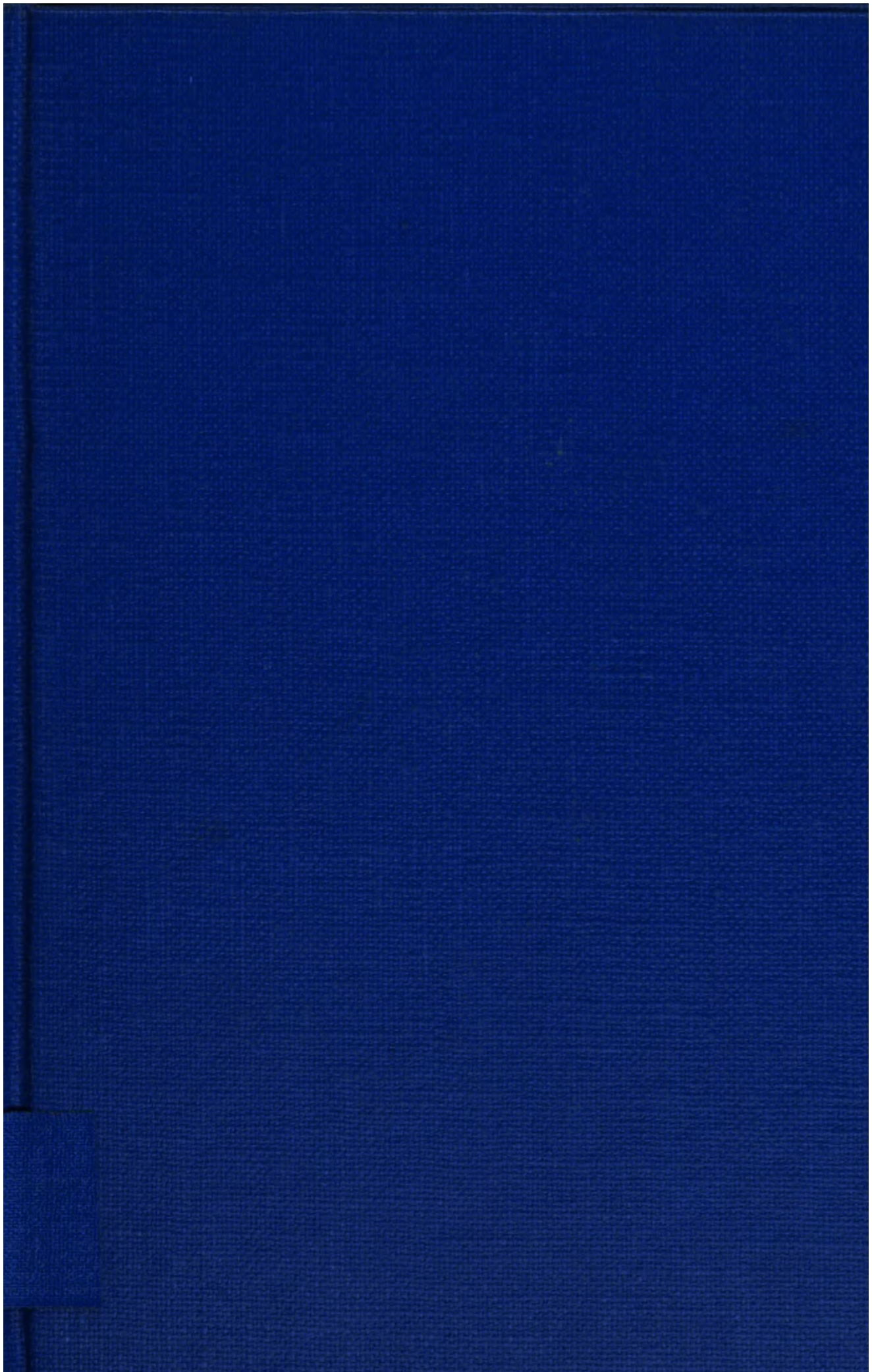
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



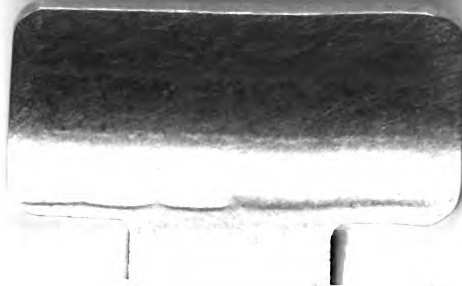
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



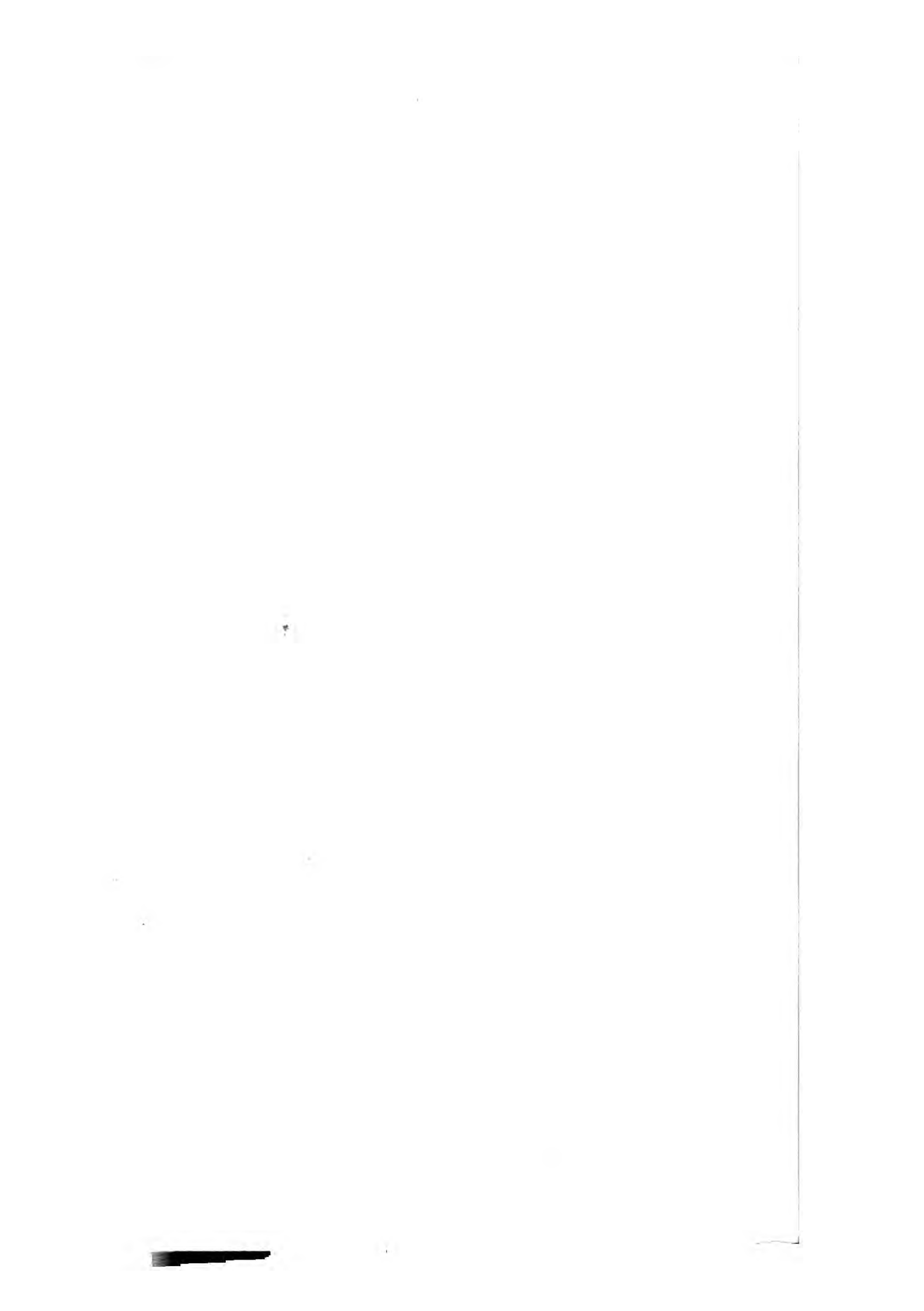
REF. F. 8764



~~0/1 1530 A. 1~~







Guillaume Laffroy

LA
COMÉDIE BOURGEOISE

	1 vol.
Pays d'Ouest (nouvelles)	1 vol.
L'Apprentie (roman) (8 ^e mille)	1 vol.
Hermine Gilquin (roman) (4 ^e mille)	1 vol.
L'Idylle de Marie Biré (3 ^e mille)	1 vol.

En préparation :

Cécile Pommier , roman, suite et fin de <i>L'Apprentie</i> . . .	1 vol.
---	--------

Les Industries artistiques françaises et étrangères à l'Exposition de 1900. Nombreuses illustrations (E. Lévy) . . .	1 vol.
L'Œuvre de Carrière (Masson et Piazza)	1 vol.
La Cité et l'Île Saint-Louis. Illustrations d'AUGUSTE LE-PÈRE (Ollendorff)	1 vol.
Belleville. Dessins de SUNYER (Ollendorff)	1 vol.
Rubens. 24 illustrations (Laurens)	1 vol.
Yvette Guilbert. Étude sociale du café-concert. Lithographies de H. DE TOULOUSE-LAUTREC (Marty)	1 vol.
La Bretagne. In-4 ^e illustré (Hachette)	1 vol.
La Vie artistique. Huit séries ornées de pointes sèches et de lithogr. de CARRIÈRE, RODIN, RENOIR, RAFFAËLLI, PISSARRO, FANTIN-LATOURE, VIERGE, WILLETTE (Floury)	8 vol.
Les Musées d'Europe : <i>Le Louvre. — La National Gallery. — Versailles. — La Hollande. — La Belgique. — Berlin. — Madrid. — Florence. — Rome.</i> Nombreuses illustrations (Nilsson)	12 vol.
Nouveaux Contes du Pays d'Ouest (Crès)	1 vol.
Notre temps : I. <i>Scènes d'Histoire.</i> — II. <i>Souvenirs des années de la guerre</i> (Crès)	2 vol.
Clemenceau , avec des illustrations (Larousse)	1 vol.
Constantin Guys , avec des illustrations (Crès)	1 vol.
La France héroïque et ses alliés (en collab. avec Léopold LACOUR et Louis LUMET), in-4 ^e illustrés (Larousse) . . .	2 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

GUSTAVE GEFFROY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

**LA COMÉDIE
BOURGEOISE**

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1922

Tous droits réservés.

Copyright 1922, by EUGÈNE FASQUELLE.

A mon vieil ami

ÉDOUARD RAGU

*je dédie ces scènes et ces intermèdes de la Comédie
bourgeoise, leurs cruautés, leurs férocités d'in-
térêts, leurs ridicules, et aussi leurs sacrifices et
leurs attendrissements, tout ce qui fait la trame
disparate de la vie humaine.*

G. G.



LA
COMÉDIE BOURGEOISE

I. — LES OGRES

Je n'ai jamais mieux compris certaines conditions de la lutte à l'état permanent, entre hommes et femmes, qu'un soir, au restaurant, en entendant, par le fait du hasard, la conversation tenue entre trois dîneurs qui parlaient trop haut.

La fatalité de cette bataille des sexes dans nos milieux civilisés se prouva subitement, et, il faut bien le dire, l'aspect particulier qui se présenta, qui s'imposa à mon attention, impliquait l'injustice évidente des hommes dans leurs rapports amoureux, sensuels et sociaux, avec les femmes. Cela, par le fait de ceux qui parlaient, par la conformation de leurs personnes, l'expression de leurs visages, l'occupation gourmande à laquelle ils se livraient, bref, le parfait égoïsme, naturel, animal, dont ils firent naïvement preuve.

De toutes ces circonstances, il n'y a sans doute

pas à déduire une loi absolue, mais on leur reconnaîtra suffisamment de caractères généraux pour en extraire une règle d'une application assez fréquente : chacun, je pense, en y réfléchissant, retrouvera dans sa mémoire un ou plusieurs cas semblables, une ou plusieurs observations d'une valeur égale.

Ce soir-là, donc, je dînais seul, entré avec l'intention d'en finir vite avec la corvée quotidienne de la table, qui ne se change en plaisir que s'il y a libre conversation, amicale, plaisante, autour des plats et des bouteilles. J'avais rapidement indiqué le menu simple des gens pressés, voulant vite expédier les bouchées et les gorgées. D'autant que dans la petite salle, basse de plafond, le dîner de mes trois voisins se continuait par nombre de victuailles et de fioles, et que les voix des mangeurs montaient d'un ton à chaque service.

Elles montaient si bien que je finis par recueillir, forcément, les confidences vociférées, et qu'après avoir été ennuyé par le bruit des paroles, je fus intéressé par leur signification, et restai, plus que je n'avais l'intention de faire, en apparence absorbé par la dégustation d'une tasse de café.

Il n'y avait aucune indiscretion à écouter mes voisins de salle. Ils savaient, ou devaient savoir, qu'ils étaient dans un lieu public, et ils s'exprimaient absolument avec la même liberté, le même

sans-gêne, la même violence intime, que s'ils s'étaient rassemblés à huis-clos. Pas une fois, malgré que deux d'entre eux fussent placés de façon à m'apercevoir, ils ne manifestèrent leur sensation de ma présence.

Ils étaient trois, ai-je dit, autour d'une table ronde où je vis se succéder les plats énergiques, les incendiaires homards à l'américaine, les sauces copieuses, les viandes truffées et les bouteilles de tous les âges et de toutes les couleurs : un de ces dîners d'homme commandés par le désir brutal, la joie de s'empiffrer, la volonté d'aller jusqu'à la bestialité et jusqu'à l'ivresse.

Les propos tenus ne peuvent prendre tout leur sens qu'après une exacte description des personnes.

Il y eut vraiment concours fortuit, conjonction heureuse, comme s'il s'était agi de prouver une thèse. Les mots et les opinions, qui auraient eu déjà toute leur signification, prononcés par qui que ce soit, augmentaient d'évidence par la manière d'être exceptionnelle des causeurs.

L'un de ceux qui me faisaient vis-à-vis était un énorme garçon, très blond, presque albinos, les cheveux lisses collés sur le crâne, glabre de visage. Le crâne était petit, aplati vers le front, pointu au sommet, le front bas et étroit, mais le reste de la face avait pris un développement extra-

ordinaire. L'enflure commençait aux temporaux, tombait aux sacs des joues attachés aux mâchoires, pendait en fanons sous un menton triplé. Aucun sursaut de volonté, aucune contraction de résistance, le gros nez se confondait avec la chair environnante, finissait en naseaux, allait rejoindre les lourdes lèvres. Tout cela blanc, d'un blanc égal, d'un blanc de viande cuite. Plus le gros garçon buvait et mangeait, plus sa pâleur inquiétante augmentait, les petits yeux bridés, disparus dans la boursofflure blême.

L'ensemble figurait assez exactement un pesant veau.

Le convive assis auprès de lui était un vieillard, un vrai vieillard, chauve, les quelques cheveux des tempes verdâtres, la barbe un peu bleue, assez fournie, morte. Le visage était strié de petits réseaux rouges, tout un système de fines veinules surchauffées. A chaque verre que celui-ci avalait d'un trait, le visage se plaquait davantage, devenait incandescent, comme un poêle forcé de combustible, à croire qu'il allait prendre feu, que la flamme allait sortir par la bouche, par les yeux, par les oreilles, par les narines. Les yeux, dans cette face rouge, restaient visibles, avaient une expression féroce d'inquiétude; le nez était recourbé, la bouche béante, les oreilles énormes, envahies de poils blancs, droites, larges et pointues, de chaque côté du crâne.

Il semblait trémousser des pieds de bouc sous la table : c'était le vieux bouc de l'espèce satyre.

Le troisième, tout petit homme, vu de dos, aperçu seulement de profil lorsqu'il tournait la tête, était un être absolument décharné, la peau percée par les os, les cheveux huileux et noirs comme un plumage d'oiseau sombre, la face obscure, avancée en promontoire par un énorme nez droit, luisant, rapace; souvent, le torse se soulevait, les bras battaient comme des ailes. A mesure que le repas avançait, les mouvements devenaient plus violents.

Ce squelette répondait très nettement au type corbeau.

Le Veau mangeait comme à une mangeoire, mâchait, ruminait. Le Bouc s'acharnait à sa fourchette comme s'il grapillait du raisin, léchait et broutait des feuilles. Lorsque le Corbeau piquait dans son assiette ou dans son verre, il paraissait tout briser, tout saisir avec son nez, et on l'entendait claquer du bec en buvant.

Le Veau mugissait des imprécations, le Bouc soufflait des énormités, le Corbeau croassait joyeusement.

Ces trois êtres absolument déformés, cela se voyait sans peine, par des vices frénétiques, par une gourmandise sans frein, par une sensualité

sans passion, sans spiritualité, uniquement obscène, ces trois êtres laids, vieux tous les trois avec des âges différents, ces trois monstres tenaient des assises singulières, échangeaient les phrases d'une conversation inattendue.

Tous trois se plaignaient des femmes, de leurs femmes d'abord, épouses ou maîtresses, et non seulement de leurs femmes, mais de toutes les femmes qu'ils pouvaient connaître. Ils en parlaient comme des marchands de chevaux, de bestiaux, au retour d'un marché où il n'y avait rien qui vaille. Ils avaient des moues et des emportements, des dégoûts et des colères. Les malheureuses qu'ils passaient en revue étaient décrites et condamnées, le temps d'avaler une truffe et de boire un verre de champagne. Impossible de manifester une horreur des tares, un mépris des défauts physiques plus que ces trois connaisseurs, ces impitoyables juges.

Le Veau, lippu et libidineux, bardé d'une triple cuirasse de graisse, prononçait un arrêt sévère sur une dont il avait assez :

— Elle se défait, mon cher ; la gorge commence à tomber, on lui voit de la patte d'oie à l'œil, des rides au col et aux mains. Pouah!...

Et le Veau mugissait.

Le Bouc, baveux dans sa barbiche blanche, expliquait comment il laissait chaque soir sa vieille

chèvre à la maison. Il avait en ville une jeune, une petite :

— Mais pas encore assez jeune! pas encore assez petite!...

Et le Bouc soufflait, roulait ses yeux injectés, féroces et inquiets.

Le Corbeau squelettique ne connaissait que des maigres :

— Pas de seins! pas de hanches! des salières, des os coupants, des sacs d'os! Il faudra que ça change. Je veux quelque chose de bien en chair!

Le Corbeau battait des ailes et croassait.

Tous trois, bien mis, des bijoux aux cravates, des diamants aux chemises, des bagues aux doigts, cherchant sur la carte les vins les plus chers, l'estomac pourri de viandes, exaltés, insolents, injuriaient les femmes qui se permettent de ne pas être bien faites, de se faner, de vieillir. Ils étaient las de ces imperfections, de ces atroces machines à plaisir, imparfaites, détestables, dont on n'est jamais sûr. Chaque jour, il faudrait en changer, remplacer les vieilles par des jeunes, les fanées par des fraîches. Le service de l'homme, qui est le maître, n'est véritablement pas assuré, et ce n'est pas la peine de vivre dans un siècle civilisé pour être si mal pourvu. Tout s'en va, décidément, il n'y a plus rien de propre, on ne connaît que des

crampons, des entêtées qui prétendent ne pas être lâchées lorsqu'elles ont cessé de plaire.

La déclamation était significative, des horreurs de l'existence s'affirmaient dans les propos de table de ces trois ogres affamés de chair fraîche.

A la sortie, je les revis, je les regardai s'éloigner, le Veau gonflé, le Bouc flamboyant, le Corbeau avide. Ils tournaient la tête dans toutes les directions, se consultaient, flairaient les ombres qui passaient, furtives, au long des boutiques sombres, cherchaient des pistes, combinaient des embuscades, — trois bêtes parties en chasse à travers les rues du soir, les rues mystérieuses de Paris.

II. — LE GAIN

Après avoir effleuré un certain nombre de sujets : la politique, la religion, la littérature, les faits-divers du jour, le procès de la veille, la dernière arrestation de financier, on en était arrivé à concentrer la conversation sur l'argent.

Deux ou trois des hommes étaient arrivés enfin dans une région de discussion qui leur était comme un terrain de chasse. Les questions partaient en quête, battaient les fourrés, les réponses et les arguments s'élevaient à tire d'aile, cherchaient une direction, et parfois étaient abattus net par une interruption qui leur arrivait comme une balle.

Ceux qui discutaient avaient fini par se croire seuls, ce qui crée la seule possibilité de parler haut dans une réunion un peu nombreuse.

Ceux qui écoutaient buvaient du café, du thé ou des liqueurs.

Les femmes gardaient le silence, et elles parais-

saient somnoler, les paupières baissées, avec des attitudes de chattes.

Il est inutile de dire toutes les raisons que les femmes pouvaient avoir de somnoler, et que quelques-uns des buveurs de café, de thé, de liqueurs, pouvaient avoir d'écouter. Qu'il suffise de résumer que l'argent fut, naturellement, attaqué et défendu, traité de perversisseur et de grande utilité, qu'on se demanda s'il pouvait être remplacé, et comment il pourrait être remplacé, et même s'il devait être remplacé. On cita les économistes et les socialistes, Bastiat, Proudhon, Tolstoï, d'autres encore. On en était à faire le procès aux grosses fortunes, aux accaparements de l'or, à la folie extraordinaire de l'homme riche qui n'a jamais assez d'argent, — lorsque, à ce moment, quelqu'un qui n'avait encore rien dit fit une remarque qui devint une manière de discours de trois minutes :

« — Sans doute, oui, il y a de la folie dans le cas de l'homme riche qui ne se trouve jamais assez riche, qui veut reculer sans cesse les bornes de sa fortune. Ses désirs d'hier sont à peine réalisés aujourd'hui qu'il conçoit des désirs plus forts, plus âpres pour demain. Et vous avez raison, le plus sage, en pareille situation, déraisonne. Un homme instruit, parti dans la vie avec une connaissance assez exacte de l'ensemble des choses, a très bien pu, pendant longtemps, garder l'idée juste du réel,

se dire qu'il suffirait d'arriver à une certaine indépendance, avec le travail continué et une réserve, une sécurité pour l'imprévu du malheur. Il a pu voir nettement la duperie de vouloir toujours acquérir, entasser. Et puis, ayant obtenu un peu vite les premiers résultats, ayant encaissé des sommes, brusquement la maladie de l'argent le gagne comme les autres.

« Il ne songe plus à l'idée du bonheur qu'il s'était faite, à l'indépendance, ou à la demi-indépendance, à des repos, à des haltes dans la vie, au loisir qu'il se promettait de se donner. On dirait qu'il n'a plus le temps de s'occuper de lui-même, qu'il ne s'appartient plus. Et de fait, il a trouvé son maître, il appartient à l'argent. »

« — C'est là le terrible, — ajouta l'un des causeurs. Supposez, comme vous l'avez fait, que cet homme soit parti avec une certaine générosité dans l'esprit, qu'il ait pu avoir une heureuse action, tout au moins sur ses entours. Ne voyez-vous pas qu'il va devenir un agent corrupteur, simplement pour satisfaire la chimère qu'il s'est donnée, pour devenir un adorateur de ce tas d'or sur lequel il mourra? Et ne pensez-vous pas qu'il y a utilité publique à lui donner un avertissement, à le frapper d'un impôt exorbitant, à disposer, même, de sa fortune, en changeant la coutume de l'héritage?... »

« — Si le mal était ainsi localisé, — reprit l'autre, — il serait, en vérité, trop facile d'y remédier. Croyez-vous que la mauvaise influence de l'argent s'exerce seulement sur quelques individus, et que le bonheur humain dépende de l'éparpillement de quelques fortunes accumulées sur certains points?... Oui, je sais bien. Pléthore ici, anémie là. Mais je voulais vous faire remarquer autre chose, avant de rédiger les décrets par lesquels se terminent d'habitude les conversations de ce genre.

« C'est ceci : il y a quelque chose de plus grave que l'amour de l'or et du gain chez ceux qui ont déjà souvent gagné et qui possèdent beaucoup d'or, — c'est l'amour de l'or chez ceux qui possèdent peu, et aussi chez ceux qui ne possèdent rien. Voilà le grand signe que le mal a gagné, que l'espèce est pervertie. »

Ceux qui écoutaient eurent un affermissement d'attitude qui signifiait encore mieux l'attention. Le tranquille parleur continua :

« — Faut-il vous démontrer l'expérience pour ce qui concerne une des grandes catégories humaines, la plus nombreuse même : les paysans. Non, n'est-ce pas? Un peu après cette catégorie, en voici une autre, presque aussi nombreuse : les commerçants. Tout le commerce est basé sur le gain. Quelqu'un, Baudelaire, je crois, a dit que tout commerce signifiait : « Rends-moi plus que

je ne te donne. » C'est irréfutable. Voyez-vous là le pervertissement? Tous les acheteurs ne se plaignent-ils pas d'être volés, d'être forcés d'acquérir des objets qui ne valent pas le prix dont on les paye, et qui même ne valent rien, tant leur qualité est mauvaise? Les commerçants ne se plaignent-ils pas tous d'être volés par tous leurs confrères les commerçants, puisqu'ils sont forcés, eux aussi, d'acheter tout ce qui est en dehors de la spécialité qu'ils vendent? Seuls, les résignés du peuple sont encore indemnes. De sorte que la plus grande partie de l'humanité est occupée, du matin au soir, à tricher, à falsifier, et qu'elle rêve encore, du soir au matin, aux moyens qu'elle pourrait inventer de prendre au voisin ce qu'il possède...

« ... Il me paraît donc bien établi que le vice n'est pas seulement dans les accumulations de la richesse sur quelques points, mais dans le désir du gain réparti partout. C'est l'esprit de l'humanité qu'il faudrait changer, et il ne peut être changé que par elle-même. Comment l'amener seulement à la réflexion, pour l'amener ensuite à la décision?

« Peut-être en lui présentant un miroir où elle se verrait telle, qu'elle reculerait devant l'image abominable. On parle toujours du réel, de la vérité, et la politique, le journalisme, la littérature, ne se font pas faute de proclamer la sûreté de leurs observations, la véracité de leur langage. Pourtant, je ne vois partout que des miroirs déformés, j'en-

tends par-dessus tout la voix des intérêts. S'il faut la vérité, il la faut pour tout le monde, il faut éclairer sur eux-mêmes les appétits qui réclament comme les égoïsmes qui se gavent...

« ... Après tout — conclut-il avec mélancolie — nous sommes tous pareils, et parler contre les autres, c'est parler contre soi-même. Nul ne songera à énoncer cette vérité si simple que dans l'hostilité du grand nombre besogneux contre le petit nombre riche, il y a surtout l'adoration de la richesse des riches. Et c'est assez naturel. L'idéal serait qu'il n'y eût qu'un seul être riche, un monstre ayant accaparé tout l'or, tout l'argent, toutes les matières précieuses, et qui deviendrait l'îlote de la richesse. Celui-là, on pourrait le loger dans un temple fabuleux, fait des métaux les plus rares, et tout le monde viendrait, de partout, le voir. Mais comment amener l'humanité à renoncer au gain, qu'elle croit tout, et qui est l'inutile?... »

Il parlait ainsi que dans un rêve.

Les femmes se levèrent, se dressèrent comme des statues, firent reluire aux lustres leurs diamants, leurs perles, leurs bijoux, passèrent dans une autre pièce : leurs visages entrevus étaient souriants et énigmatiques.

La fumée des cigares s'éleva, erra en nuages, avec le souvenir des paroles de tout à l'heure.

III. — LA MÉPRISE

Le salon de M. et Mme de Landivy resplendissait ce soir-là de toilettes et de lumières. C'était une grande réception, comme les gens riches de province en donnent une ou deux par hiver en dehors des réunions ordinaires, dites réceptions amicales.

Les maîtres du logis étaient à peu près du même âge, aux environs de la trentaine. Ils formaient un ménage uni, n'avaient jamais rien eu à se reprocher. M. de Landivy aimait la chasse, Mme de Landivy s'occupait de ses deux enfants avec tendresse. Cette dame passait pour une personne accomplie. Elle pianotait, lavait des aquarelles, lisait des vers de Lamartine, de Musset, connaissait les règles de la grammaire, se souvenait des anecdotes de l'histoire, savait assez de « mythologie » pour comprendre les images de la poésie et les sujets de tableaux. Elle était suffisamment éduquée pour aller au bal, au théâtre, aux *five o'clock*, chez sa modiste et chez sa couturière.

Depuis deux mois, il n'était question, parmi ses

amies de la ville, que d'un personnage venu de Paris, précédé d'une réputation de bel homme et de bel esprit. Il avait été accepté ainsi. Les jeunes filles raffolaient de ce célibataire mûr pour le mariage. Les femmes pensaient à ce chevalier qui semblait promis aux aventures sentimentales. Les jeunes gens l'enviaient, les maris le respectaient.

C'était ainsi sans que l'on sût pourquoi. Il était admis que M. Marius Pinson occupait la première place dans les préoccupations de tous. Était-il absent? La soirée se traînait languissante, les femmes disparaissaient peu à peu, après quelques instants de conversation incertaine et maussade. Était-il au contraire présent? Les heures passaient trop courtes, n'importe quoi semblait délicieux, les femmes les plus timides étaient tout animées et heureuses de respirer la même atmosphère que leur idole.

Mme de Landivy, à qui M. Marius Pinson avait été présenté au dernier bal de la préfecture, avait causé et dansé avec lui, et le grand homme s'était montré d'une correction parfaite, d'une politesse affable. Aussi la jeune dame fut-elle fascinée et enthousiasmée comme les autres, et ouvrit-elle toutes grandes au nouveau venu les portes de son salon : c'était, aujourd'hui, la première entrée de Marius Pinson chez elle, la soirée donnée en son honneur. Il y brilla comme partout et toujours,

dansa fort élégamment, chanta une romance à la mode avec une maestria de ténor italien. Pendant le souper qui suivit la soirée, placé auprès de la maîtresse de la maison, il ne cessa d'être beau parleur, charmant et ébahissant son interlocutrice.

Lorsque celle-ci, les bougies éteintes, se trouva seule, elle crut sentir tout à coup, par le trouble de sa pensée et les battements de son cœur, comme un avertissement que M. Marius Pinson pouvait jouer un rôle dans sa vie. Son honnête nature lui fit prendre la résolution de ne le voir que de loin en loin.

Chaque fois, pourtant, cet homme si brillant, si bien doué, lui en imposait. Lorsqu'elle causait avec lui, elle n'osait émettre aucune idée, formuler aucune appréciation, craignant d'être trouvée sotte. Ce mouvement de timidité vaniteuse ravagea son esprit jusqu'alors paisible. Elle voulut, puisqu'elle devait parfois le rencontrer, et puisqu'il la recherchait visiblement, trouver grâce devant ses yeux. Elle désira être digne de l'attention qu'il lui montrait et répondre au moins en bonne élève aux leçons d'esprit et de savoir d'un tel maître.

Elle se remit donc à réétudier scrupuleusement ce qu'elle avait délaissé. Elle relut les auteurs qu'elle connaissait superficiellement; elle aborda des œuvres inconnues d'elle. Les poètes, les romanciers, les philosophes lui tinrent compagnie pendant

les nuits d'insomnie où elle se tourmentait du désir de tout connaître. Elle prit le professeur de piano le plus couru de la ville, travailla avec une soumission d'enfant studieux. De toute sa volonté, elle s'appliqua à paraître devant l'homme d'esprit comme la femme la plus intelligente, la plus artiste de la société dont ils faisaient partie tous deux.

Ce fut pour elle un affront qu'elle ressentit douloureusement lorsqu'elle apprit qu'une jeune femme de la ville avait été remarquée, autant qu'elle-même, par M. Marius Pinson, sans doute un peu las de la retenue, de la prudence de Mme de Landivy. Les mauvaises langues glosèrent à l'envi sur ce commencement d'aventure, mais Mme de Landivy, peu disposée à croire les jaloux, les médisants, les calomniateurs, s'attacha d'abord à surpasser cette rivale, puis connut un instant d'affolement à l'idée qu'elle pouvait perdre l'amitié d'un être supérieur par hasard rencontré.

Elle le reçut donc de nouveau et, selon une expression pittoresque et significative, osa mettre le feu sous la paille.

La jeune femme si réservée, si calme autrefois, montra aux yeux clairvoyants l'attitude et l'expression d'une créature à la fois heureuse et anxieuse, surexcitée et combative. Elle parla beaucoup, rechercha les discussions philosophiques, littéraires, musicales avec M. Marius Pinson. Lui se montra un peu étourdi de cet assaut, répondit

évasivement aux questions et aux défis de l'aimable adversaire.

— Je le trouble, pensa-t-elle généreusement et orgueilleusement.

Elle fit bifurquer la conversation sur les grandes héroïnes de l'amour.

Il ne répondit que par des balivernes prétentieuses. Mme de Landivy fut étonnée, ressentit une commotion bizarre. Le lendemain, elle se réveilla avec la fièvre, ne put se lever. Surmenée par l'étude, par cette reprise tardive du travail cérébral, elle fut assez gravement malade, eut des accès de délire.

— Mme de Landivy a le cerveau fatigué, dit le médecin. Il doit y avoir une mesure en tout, et il lui faudra pendant longtemps un repos absolu — elle ne s'en portera pas plus mal après.

En effet, cette maladie ne fut qu'une douloureuse alerte. Mme de Landivy put bientôt sortir de chez elle, retourner dans le monde, y briller, tenir tête au galant causeur.

Hélas! quand elle le revit, le voile de mensonge était arraché. C'était elle qui connaissait les sujets dont elle parlait, et c'était lui qui était l'ignorant. Elle fut vite écœurée de sa faconde qu'elle avait prise pour du savoir. Il lui apparut ce qu'il était, un simple pantin assommant et sot, une importante nullité.

Cette femme distinguée, qui ignorait si naïve-

ment sa distinction, mesura avec effroi l'abîme de stupidité où elle avait failli tomber. Immédiatement, elle se décida à couper court à ces fades histoires et suspendit ses réceptions. Elle fit son examen de conscience, s'interrogea et se condamna, mais tout de même fut heureuse d'avoir entrepris la réforme de son intelligence : en voulant savoir et comprendre, elle avait appris à voir et à juger.

L'aventure eut encore un autre dénouement. Se confinant chez elle, Mme de Landivy ne tarda pas à y découvrir son mari. Il y avait en lui, toujours occupé de culture et de chasses, un fin connaisseur des aspects et des secrets de la nature, et ses vues sociales ne manquaient pas d'originalité. Sur les sujets littéraires qui lui furent proposés, il donna sans hésitation des avis significatifs. Avec lui, on pouvait discuter, mieux qu'avec l'autre.

Il ne se permit qu'une plaisanterie, acceptée avec confusion et bonne grâce par Mme de Landivy.

Comme elle indiquait, très légèrement, sa surprise de son esprit et de son entrain :

— Mais, chère amie, dit-il, à l'occasion je suis gai comme un Pinson!

Il rit. Elle rit aussi, en rougissant.

IV. — LA SOIRÉE DIVINE

Comme l'avaient annoncé les échos mondains, c'était grande réception chez Mme la comtesse de Cascarette, dans son somptueux hôtel de l'avenue Friedland. Le Tout-Paris de la vieille et de la nouvelle noblesse, de la finance, de la littérature, de l'art, et de rien du tout, y avait été convié.

La maîtresse de la maison s'y connaissait comme pas une pour rassembler chez elle cette tribu sacrée qui fait la mode des réputations et établit la cote des succès. Elle fondait les célébrités, découvrait les oiseaux rares, les servait en primeurs à son salon.

Ce soir-là, après le magnifique dîner, il y avait une séance de musique, avec chanteuses bizarres, danseuses exotiques, parmi lesquelles un « numéro » sensationnel.

Une jeune étrangère, une Égyptienne du nom de Sekhet, la déesse à tête de panthère, devait se faire entendre dans les « chansons parlées » du subtil

compositeur Max des Vivières, qui accompagnait lui-même la chanteuse. Régale de premier choix, attraction suprême!

Aussi toutes les beautés blondes, rousses et brunes, réunies chez Mme de Cascarette, fixaient-elles les yeux sur la porte, pour ne pas manquer l'entrée de cette merveille de talent et de visage, payée, disait-on, deux mille francs le cachet, et parfois davantage.

— Ils viendront ensemble? — demanda une dame d'âge mûr, vieillie encore par la juvénile coiffure tanagréenne que cette Junon portait avec l'aplomb d'une Chloé.

— Mais ne savez-vous pas qu'ils sont ensemble depuis plusieurs années? — lui fut-il répondu. — D'ailleurs, y a-t-il au monde deux êtres mieux faits l'un pour l'autre, qu'elle et lui?

Un murmure d'admiration interrompit l'apologie. La déesse Sekhet et Max des Vivières entraient. Lui, d'âge incertain, le port altier, les yeux mi-clos, semblait un roi assyrien, avec ses cheveux et sa barbe d'un noir trop noir, pommadés, lustrés, annelés, calamistrés. Ses mains étaient chargées de bagues, anneaux et pierreries, de formes et de couleurs singulières.

Cet Assyrien était vêtu d'un habit couleur puce, d'une culotte de satin noir, de bas de soie noirs, de souliers vernis aussi éclatants que des soleils, le tout adapté, collé au corps immatériel.

Une orchidée au ton passé, blême, malade, se tortait et grimaçait à sa boutonnière.

Pour sa compagne, elle fit naître un roucoulement de pâmoison, qui se propagea pendant qu'elle parcourait le chemin de la porte du salon jusqu'à la maîtresse de la maison.

Ce n'était pas une femme, mais une apparition, une fumée, une ombre, un tulle vert et or qui passait, de longs bras pâles, encore allongés de mains effilées aux ongles d'or, un creux de gorge où se blottissait un scarabée, un col et des épaules d'ivoire que surmontait une tête de sphinx, des yeux peints qui couvraient presque les tempes, une bouche dessinée en filet de sang, un nez busqué et court, des cheveux noirs et crépus, contour-nés en nattes derrière les oreilles, et casqués d'un nénuphar d'or.

— Voyez cette femme, — disait un jeune monsieur au crâne en poire à sa voisine ronde comme une pomme, — elle ne vit que d'art, elle mange des roses d'Ispahan et des violettes de Parme, elle boit des parfums inconnus!

— Qu'elle est splendide! — s'exclamait un banquier en délire — on croirait voir une momie!

— Chez elle — renseignait un troisième aux yeux béats et à la bouche béante — elle fait de la nuit le jour, et du jour la nuit. Elle s'éclaire avec des bougies odoriférantes, elle couche sur une

peau de tigre, elle se promène presque nue, couverte de pierres précieuses comme une châsse, en jouant de la harpe...

— Alors, les plus belles représentations sont pour eux seuls!

— Quel dommage!

— Hélas oui!... Il paraît qu'ils dorment à peine, passent la nuit à dire des vers et à faire de la musique!

— Leurs voisins ont de la chance!

— Oh! leur hôtel est calfeutré, capitonné! Aucun bruit du dehors n'y parvient! Aucun bruit du dedans ne se révèle!... C'est une demeure sourde et muette!

— C'est merveilleux!

— Idéal!

— Incomparable!

Les épithètes durent s'interrompre. Aussi bien, on n'en trouvait plus! Le couple assyro-égyptien venait d'apparaître sur l'estrade. Telles deux fleurs alanguies, penchées sur leur tige.

Max des Vivières se mit au piano. Auprès de lui, se tournant lentement de profil et de face, élevant et abaissant les bras où s'enroulait une gaze violette, la déesse Sekhet commença :

— *Lassitude!* dit-elle d'une voix déjà lasse, d'une voix d'au-delà qui fit passer un frisson sur les épaules nues et les habits noirs.

Un grand silence. Puis, elle ajouta :

— Musique parlée de Max des Vivières!

Extase générale! Musique parlée! Quel génie!...

Pendant une demi-heure, une mélopée se déroula pour les oreilles fanatiques des auditeurs. En réalité, on ne percevait pas grand'chose et on comprenait encore moins. Un mot, de temps en temps, sortait du brouillard musical que Max accumulait au piano. On entendait une plainte, ou une menace, ou un roucoulement. Puis, pendant des instants assez longs, on n'entendait plus rien. Max restait la main levée, et Sekhet la bouche ouverte, et les fanatiques déclaraient que c'était là le plus beau!

Deux scènes du même acabit suivirent ce premier chef-d'œuvre.

Quand il y eut enfin assez et trop de ces beautés accumulées, après un long silence, Max se leva et salua, et l'on comprit alors que la séance était finie.

Les acclamations s'élevèrent, des bravos, des cris éperdus. Il y avait des gens rouges comme si l'apoplexie fondait sur eux; d'autres, pâles à croire qu'ils tombaient en faiblesse.

— Quelle soirée divine!... Telle était l'exclamation cent fois répétée.

La chanteuse et le musicien recevaient les hommages en gardant une immobilité absolue et sans prononcer une parole.

— Les entendrons-nous encore? osa demander une passionnée à la maîtresse de la maison.

— Y pensez-vous, chère amie! Leurs nerfs ni les vôtres ne pourraient supporter deux séances semblables! De pareils artistes se dédoublent, comme vous avez pu vous en apercevoir... Après, c'est la prostration!... De telles divinités ne peuvent toucher terre qu'un instant... D'ailleurs, voyez, ils sont déjà partis...

En effet, Max et sa compagne venaient de disparaître, et leur invisibilité subite ne surprit personne...

Quelqu'un souleva un rideau, et l'on put encore les contempler, dans la cour, qui montaient dans leur auto capitonnée de satin blanc, éclairée par l'électricité, où ils reprenaient immédiatement leurs poses hiératiques.

Mais sitôt qu'ils eurent gagné les rues sombres, Max éteignit la lumière, ôta sa barbe d'Assourbanipal, pendant que sa compagne retirait ses ongles d'or, les enfermait soigneusement dans son réticule.

Ils ne prononçaient pas une parole. De temps en temps, l'un d'eux bâillait et l'autre l'imitait.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte du pavillon qu'ils habitaient à Auteuil, une grosse femme, coiffée du bonnet blanc des cuisinières, les accueillit. Ils descendirent de l'auto de louage, qui fit demi-tour.

— Demain soir, à neuf heures, dit seulement Max au watmann.

— Nous voilà tranquilles! déclara Sekhet.

— Vous êtes en retard, le fricot vous attend depuis une demi-heure.

— Nous le trouverons tout de même bon, va, maman! affirma l'Égyptienne, j'ai l'estomac dans les talons.

Quelques instants après, dévêtus de leurs déguisements, enfouis dans de bonnes robes de chambre en molleton, dans des chaussons ouatés, Max, une calotte sur la tête, Sekhet ayant quitté sa perruque de momie, ses vrais cheveux mollement attachés, s'attablaient auprès d'un bon feu de bois, et mangeaient de tout leur appétit un solide ragoût d'oie aux marrons, suivi d'un brie succulent et d'une suave crème au chocolat, qu'ils arrosaient du vin de la vigne.

— Quelle tête! s'ils nous voyaient! dit Max.

— Bah! ils n'en croiraient pas leurs yeux!

— Est-ce bon? dit la cuisinière.

— Excellent!... Pour demain tu nous feras un rôti de porc aux pois cassés.

— Décidément, Alphonsine, conclut Max des Vivières, tu es bien la femme qu'il me fallait.

Il alluma une bonne pipe, s'allongea dans un fauteuil et proféra en conclusion :

— Ils avaient raison! Cette soirée est vraiment divine!

V. — LE CONDUCTEUR DE COTILLON

Le jeune M. Maurice Delavigne, à dix-huit ans, malgré un commencement d'études dans un lycée de Paris et les leçons particulières que lui fit donner son père par un excellent professeur, était resté d'une ignorance absolument réussie. Il n'était pas paresseux, mais rien ne semblait pouvoir entrer dans sa cervelle obtuse. Tout ce qui lui était expliqué en grammaire, syntaxe, orthographe, mathématiques, géographie, histoire, etc., était pour lui de l'hébreu. Il dut se persuader que sa nature se refusait à tout travail d'esprit et que le moindre effort dépassait ses forces. Aussi finit-il par prendre la résolution de ne pas se surmener, puisqu'il n'arriverait jamais à aucun résultat.

Le père Delavigne, après avoir rêvé pour son fils haute intelligence et superbe situation, qui auraient fait honneur à toute la famille, fut déçu devant une telle médiocrité, et les discussions commencèrent, comme il est d'habitude, entre le père et la mère.

— Puisque Maurice n'a aucune aptitude pour les professions libérales, il faudra lui donner un métier, madame Delavigne!... Nous n'allons pas, avec les quelques rentes amassées au cours de notre existence, entretenir toute sa vie un grand garçon incapable.

— Donner un métier à Maurice!... Y pensez-vous, monsieur Delavigne? Notre fils, il est vrai, n'est pas un aigle, mais il est distingué, bien élevé, joli garçon... Ne vous mettez pas en peine de son avenir, je vous en prie!... Il arrivera plus haut que vous, je vous l'assure!... Voyez-vous Maurice employé!... C'est bien de vos idées rétrécies!... Maurice employé!... Lui qui conduit si bien un cotillon!

— Mettez-le donc professeur de cotillon si vous voulez, mais il faut qu'il fasse quelque chose!... Sans cela, à quarante ans, il sera encore au collège dans la classe des petits!

— Figurez-vous, monsieur Delavigne, que Maurice est une demoiselle... Enverriez-vous votre demoiselle dans un atelier, voudriez-vous qu'elle ait un emploi?... Non, n'est-ce pas? Elle resterait auprès de nous, à la maison, jusqu'à son mariage... Eh bien! Nous avons tout de même de quoi nourrir et habiller notre garçon!... Que faut-il de plus?... Le tourmenter, le rendre neurasthénique à force de lui bourrer la tête de choses pas plus utiles que ça, après tout!... Il y a des gens qui ne savent rien et qui vivent tout de même, avec un bon

appétit et de la santé... Je pense que vous n'êtes pas assez dénaturé pour trouver que notre fils est de trop dans la maison!... Vous ne répondez pas?... Ah! la nature a bien fait de donner des mères aux enfants, puisque les pères sont si impitoyables!

Grâce à des relations de M. Delavigne, son fils put occuper, à vingt ans, une place modique, une manière de sinécure où il n'y avait pas à écrire, mais seulement à transmettre des ordres à un subalterne, qui les transmettait à un autre.

Mme Delavigne jubilait de voir son charmant Maurice occupé à ne rien faire de dix heures à midi et de deux heures à quatre heures. Il gardait, à travers ce labeur, une mine excellente, et le reste du temps se promenait, faisait des visites avec sa mère, si fière de montrer un tel fils. La soirée était consacrée à des réceptions bourgeoises où l'on dansait et jouait la comédie d'amateurs.

Alors, le savoir de Maurice commençait de resplendir. Habillé toujours à la dernière mode, une fleur à la boutonnière, d'une attitude irréprochable, sans aucune pose, l'air plutôt réservé, il accomplissait des prouesses dont tout le monde restait ébahi d'admiration. Lui qui avait l'air quelconque, et même un peu benêt, il devenait soudainement recueilli, grave, autant qu'un prêtre montant à l'autel. Ce fut surtout la manière dont il savait conduire un cotillon qui lui valut l'unanimité enthousiaste des suffrages. Pas de plus

grand honneur pour une danseuse que d'être choisie par lui. Avec une facilité prodigieuse, il indiquait discrètement le mouvement ondulant de la danse, et les assistants s'accordaient pour reconnaître qu'il avait retrouvé tout naturellement les manières de la cour de Louis XIV. Subjugués par son allure, ils le suivaient des yeux, cependant que le jeune triomphateur, visiblement ignorant de sa propre perfection, ne s'apercevait pas qu'il était le point de mire des ambitions féminines.

Ainsi, le jeune Maurice Delavigne se trouva classé. Il pouvait y avoir de par le monde de grands savants, d'émouvants musiciens, de splendides peintres, d'ardents poètes, de profonds politiques, mais il était certain que pas un de ces génies ne pouvait égaler ce nouveau venu dans l'art suprême de conduire et de danser le cotillon. Si la nature lui avait refusé l'intelligence, elle lui avait accordé une compensation largement suffisante par le don d'un pareil art d'agrément!

Il fallait entendre sa mère, exaltée par un pareil triomphe :

— Notre fils a eu un succès fou, monsieur Delavigne!... Si vous l'aviez vu, en « Gâteau de Savoie », conduisant la « Brioche Mousseline »!... C'était un délire!... tous les « Gâteaux » dansant et riant à qui mieux mieux!... Grâce à Maurice, le cotillon des « Friandises » a été merveilleux!

— C'est bien maigre, tout cela, madame Delavigne!... Notre fils ne pourra pas toujours conduire les cotillons, et ce ne sont pas les douze cents francs par an qu'il gagne qui lui garderont toujours une belle jambe!

— Laissez, laissez, monsieur Delavigne, ne vous tourmentez de rien... On voit bien que vous n'avez jamais été femme... Sans cela vous sauriez que les femmes ont leur idée, et j'ajoute que j'en ai une chevillée dans la tête!

Aux vacances, la mère conduisait le fils vers les villes d'eaux réputées, et lorsque le public ne lui paraissait pas suffisant pour apprécier le prodige, vite tous deux reprenaient le train pour une autre station où l'on serait plus digne d'une pareille aubaine.

Mme Delavigne, en toilette de maman irréprochable, faisait bon effet auprès de Maurice, qui avait toujours pour elle les attentions d'un fils respectueux. Puis, brusquement, un soir de sauterie, il révélait sans fracas son étonnant génie. La mère insinuait alors que si on le désirait, il pourrait organiser et conduire une soirée de danses. L'admiration devenait alors du délire chez les jeunes mondaines et leurs familles, et il s'en suivait des relations brillantes qui se continuaient à Paris, lorsque la stratégie de la mère jugeait le terrain favorable.

Maurice, à ce moment, aurait pu trouver faci-

lement à se marier. Bien des jeunes filles, hypnotisées par sa danse, étaient en émoi devant lui. Avec elles, le brillant cavalier flirtait avec décence et leurs paroles pouvaient être entendues par les mères les plus sévères, car Maurice savait qu'un homme bien élevé peut parvenir plus haut qu'un banal galantin.

Mais Mme Delavigne était là, qui avait l'œil au guet :

— Ce mariage est trop mesquin pour toi, — apprenait-elle à Maurice, — tu en rencontreras de ce genre-là tant que tu en voudras... Attends, un astre d'or sortira un jour pour toi des nuages et tu ne regretteras pas d'avoir été patient!

— Bien, maman, comme il te plaira!

Deux ans après, au cours d'une saison passée à Ostende, une jeune fille charmante et riche s'amouracha de son danseur. Mme Delavigne devina que le soleil promis à son fils commençait à l'éclairer et à l'échauffer de ses premiers rayons.

— Mademoiselle est charmante, délicieuse, mais peut-être trop riche, — dit-elle d'un air sérieux à son fils.

C'était la première fois que sa mère formulait une opinion aussi approbative sur l'une des jeunes personnes ainsi rencontrées. Maurice comprit qu'il avait enfin la permission de laisser parler son cœur.

Mlle Alice fit donc un mariage d'amour. Elle

ne voulut rien savoir de la situation pécuniaire de son futur mari. Pour faire plaisir à son père, qui avait essayé quelques objections, et qui appartenait à l'aristocratie belge, elle consentit seulement, pour remédier à ce que son mariage avait de roturier, à s'appeler Mme de la Vigne.

Dans leur hôtel princier de Paris, car ils sont venus habiter la ville digne entre toutes de la perfection de Maurice, Mme de la Vigne donne des fêtes d'un luxe inouï, où le maître de la maison continue à exercer sa profession de jeune homme. Il n'est pas près de se décider à passer la main à un débutant, et il continuera ses attitudes, ses gestes, ses ronds de bras et de jambes jusqu'à ce que son fils Myrtil, qui a deux ans, prenne la succession de son père.

VI. — LE MAITRE A CHANTER

Après avoir reçu ses trois francs, M. Séraphin Beckmann les mit soigneusement dans son porte-monnaie, salua Mme et Mlle Steinacher, et sortit.

Dans la rue, il releva le col de son pardessus, car il pleuvassait et il faisait froid, assujettit son chapeau, car il ventait, et les mains dans les poches, tout ratatiné, il fila au long des maisons du boulevard Saint-Germain, faisant vite son chemin d'habitude, traversant les chaussées encombrées de voitures et de tramways avec l'agilité d'un vieux Parisien. Il monta le boulevard Saint-Michel, prit la rue Soufflot, puis la rue Saint-Jacques. Il était dans son quartier, il était chez lui.

Il ralentit le pas, dégagea ses mains gantées de laine noire, entra chez la fruitière, chez le charcutier, chez le boulanger, se chargea de deux œufs, quatre sous de beurre, un morceau de brie, une palette de petit-salé, serra une livre de pain sous son bras, et tout à coup disparut par la

petite porte sombre d'une haute et humble maison, étroite et de guingois, soutenue par d'autres maisons semblables, vieux logis du vieux Paris qui restent debout, témoins des siècles, recélant leur histoire inconnue de misère et d'héroïsme.

Dans l'allée obscure où brûlait un lumignon de gaz, M. Séraphin Beckmann croisa la concierge, et ils échangèrent deux de leurs phrases toujours consacrées au beau ou au mauvais temps.

— Fait bon rentrer chez soi, ce soir, hein, monsieur Beckmann? Fait pas chaud dehors!

— Non, madame Fraisier, on est mieux près du feu!

Le locataire monta l'escalier étroit jusqu'au quatrième étage, entra chez lui, alluma une chandelle posée sur une table, près de la porte.

La pièce d'entrée était meublée, avec la table, d'un buffet, de quatre chaises de paille, d'un portemanteau et d'une horloge comtoise battant jour et nuit la mesure du temps éternel qui passe, de l'heure fugitive qui s'évanouit.

Méthodiquement, M. Séraphin Beckmann retira son pardessus, chaussa des pantoufles, remplaça son chapeau par une casquette, sa redingote par un vieux veston, passa dans la cuisine, emplit par un fourneau de faïence, une petite table, une chaise. Au mur, quelques casseroles en fer battu. Sur le manteau de la cheminée, des boîtes d'épices, de thé, de café. Le tout d'un ordre rigide et d'une propreté parfaite, le carreau de brique reluisant, les murs nets.

Le vieil homme fit du feu, mit son couvert, disposa ses mets, alla quérir dans un petit caveau une bouteille de vin blanc, tira au robinet une carafe d'eau claire, prépara ses œufs, dina.

Lorsqu'il eût remis tout en place, il vint dans la pièce principale du logement, qui était sa chambre. Un petit lit de fer, sur lequel se bombait un édredon en calicot rouge, faisait face à une commode. Dans un angle, un autre meuble, que recouvrait une toile de serge. Aux murs, un masque, des photographies, des images. On y voyait à peine, à la lueur de la chandelle que tenait le vieillard. Tout était calme, reposé. On ne percevait, à travers les rideaux et les volets, que la rumeur de la rue.

Dans la triste maison, branlante et ridée ainsi qu'une centenaire, on entendit bientôt autre chose que le piétinement des passants et le roulement des voitures. Une harmonie pure et lointaine résonna doucement, d'abord à travers les murs, puis s'étendit, imprégna les tristes corridors, l'escalier en spirale, envahit la cour d'une profondeur de puits. La musique était large et tranquille, pareille au cours des fleuves et au mouvement des forêts sous la brise... Bientôt une voix charmante et fine s'y mêla, à la fois enfantine et ancienne, douce et mêlée de larmes. On eût dit que chantait l'âme de la vieille maison.

Tous les bruits se taisaient autour de cette musique et de ce chant, comme dans une église quand

l'orgue commande gravement le silence, à l'office du soir. Il n'y eut plus ni conversations, ni disputes, ni fraplements de portes, ni chocs de vaisselles. Les enfants consolés s'endormirent dans leurs berceaux.

M. Séraphin Beckmann chantait en s'accompagnant au piano.

Il avait allumé une grosse lampe, débarrassé de sa housse un piano dont le bois de palissandre, sans une tache, avait un resplendissement de miroir. Ses doigts maigres et gris erraient sur les touches blanches et noires. Son visage glabre, entouré de cheveux blancs, les yeux bleus et clairs, la bouche entr'ouverte pour le chant paisible, il se perdait, fantastique et extasié, dans l'espace musical et l'oubli de la vie. En face de lui, le masque en plâtre de Beethoven rayonnait, énergique et funèbre.

Quand il eut conversé avec les maîtres qu'il aimait, ses compagnons de chambre et de rue, de solitude et de foule, M. Beckmann ferma son piano, remit la housse, éteignit la lampe, se coucha. Un petit feu de bois, allumé avant la musique et le chant, éclairait seul les ténèbres.

M. Séraphin Beckmann avait soixante-cinq ans. Tout jeune il chantait au théâtre, connaissait des succès de ténor, mais son goût n'était pas là, sa rêverie ne s'accommoda pas des exigences pratiques et matérielles du métier. Il essaya d'être compositeur, connut d'autres obstacles, échoua.

L'oubli se fit autour de lui, il végéta, devint accompagnateur et professeur de chant. Modeste et indifférent, il reconnut qu'il pouvait subsister en donnant des leçons à trois francs et ne demanda pas davantage.

Il forma plusieurs élèves femmes qui le quittèrent pour des maîtres plus célèbres. Il en eut gros cœur, mais fait depuis longtemps aux déceptions de l'existence, une fois rentré chez lui, dès qu'il avait ouvert son piano et fait tressaillir les voix du mystère, il ne pensait plus à ses ennuis et à ses peines de la journée.

Aujourd'hui, d'ailleurs, il recevait la récompense de sa vie de labeur et de savoir. Sa meilleure élève actuelle, Mlle Anna Steinacher, une compatriote, de la même région d'Alsace que lui, assidue et soumise à ses leçons, révélait le don de la musique et du chant. Chaque jour il voyait se développer en elle le talent d'une grande artiste, il attendait le moment où elle conquerrait la renommée et la gloire.

Fille de bourgeois qui ne voulaient donner à leur fille qu'un art d'agrément, Anna obéit malgré elle à la suggestion du vieux Beckmann devinant en elle la vocation. Elle connaissait les classiques, tout le répertoire de l'opéra et du drame lyrique. Elle pouvait s'élaner ardemment vers la Muse.

M. Séraphin Beckmann voyait là la fin et l'apothéose de sa carrière. Il saluait sa jeunesse et son espoir, dans la célébrité d'un être formé,

éduqué par lui, il allait revivre ce qu'il croyait mort.

Il lui avait appris non seulement le solfège et le chant, mais le style, la diction impeccable, il avait éveillé en elle une grande comédienne. Et maintenant, les parents convaincus, la jeune fille armée en guerrière, le vieux maître attendaient le jour du début et du triomphe.

Anna Steinacher parut à l'Opéra. Sa beauté hardie et paisible fit sensation. Sa voix, fraîche comme le printemps, chaude comme l'été, passa en brise légère et en ouragan de passion sur les fronts pâles et sur les cœurs anxieux de la foule.

« Bien! très bien!... » disait à mi-voix quelqu'un, tout là-haut, au rebord d'une galerie d'où il dominait la salle en fièvre. Ce quelqu'un était M. Séraphin Beckmann, caché dans un coin, battant la mesure de sa tête blanche, prononçant muettement les paroles que chantait son élève, esquissant en lui-même les gestes qu'il avait dictés.

Tout le temps de la représentation, il garda sa clairvoyance et son sang-froid. La toile tombée et relevée dans un fracas de clameurs et d'applaudissements, il s'en alla, frémissant, loin de la lumière, du bruit et des équipages.

Ce soir-là, il prit l'omnibus pour rentrer chez lui, se retrouva seul dans son petit logement. Il se sentit abandonné, puisque son œuvre était finie. « J'ai faim! » dit-il machinalement.

On frappa à sa porte.

Qui pouvait venir à cette heure? Quelqu'un sans doute qui se trompait... Il alla ouvrir.

Anna Steinacher! suivie de sa fidèle bonne Gretel, Anna, le visage malicieux et rayonnant!

— C'est moi! oui, c'est moi! Pourquoi me regardez-vous comme cela? Je viens souper avec vous... On soupe toujours après la représentation, et nous allons manger des plats du pays.

La jeune cantatrice, émue elle aussi, embrassa sur ses joues grises le vieux maître tremblant. Ils restèrent ainsi un instant, et leurs larmes se mêlèrent.

Bientôt, le panier défait, la table mise, des bougies allumées, la choucroute dorée et le jambon rose, le pâté de canard sous sa graisse d'argent, la tarte aux quetschs et aux myrtilles, le vin du Rhin brillant dans les coupes, tout resplendit entre les deux convives, comme un souper improvisé par une fée.

— Ce n'est pas le dernier que nous ferons ensemble, mon bon Séraphin, car vous allez rester mon professeur, à la condition toutefois que vous me laissiez augmenter vos cachets!

VII. — L'ÉCOLE DES MÈRES

Madame Longecourt, très honnête personne, mariée à un homme sérieux et mère d'un grand fils, avait été et restait encore une fort jolie femme.

Elle était probablement âgée d'environ quarante-cinq ans, mais ne consentait à en paraître que trente, tout au plus. A quoi servirait, sans cela, d'être de Paris, d'y vivre, d'y connaître tous les artifices nécessaires à la jeunesse et à la beauté ?

De taille menue, la démarche légère, le corps souple, vêtue et coiffée toujours selon le dernier décret de la mode, distinguée, des yeux longs, une bouche et des oreilles petites, un de ces nez que l'on dit spirituels, de vrais cheveux, un sourire jeune et fier, — telle se présentait Mme Longecourt, classée parmi les beautés mondaines.

Certaine de son charme, attirant les regards admiratifs des uns et des unes, elle vivait heureuse de son lot, la vie lui paraissait une fête continue.

Lorsque son fils Francis était tout enfant,

elle s'amusait à l'enrubanner et à le promener. Lorsqu'il grandit, elle en eut moins de plaisir : ce petit collégien à l'air gauche, ou de trop d'aplomb, ne s'harmonisait plus avec sa fringante maman. A douze ans, il n'avait d'yeux que vers les boutiques où l'on pouvait acheter quelque chose pour lui, préférait un bazar à toutes les splendeurs de la rue de la Paix, aimait mieux courir aux Tuileries que de défilier correctement avenue du Bois-de-Boulogne. Aussi sa mère le remettait-elle avec satisfaction en d'autres mains que les siennes, celles de parents ou d'amis qui voulaient bien se charger de le distraire, les jours de vacances.

Malgré ces nuances et ces calculs, Mme Longecourt aimait profondément son fils. Ses courses et ses visites terminées, elle se trouvait heureuse de rentrer chez elle pour revoir et embrasser l'enfant, lui apporter une « surprise ». Elle s'occupait de ses leçons et de ses devoirs, le conseillant avec douceur, le réprimandant quand il le fallait, désirant pour son avenir qu'il fût un homme de cerveau et d'action.

Quand elle partait pour une soirée ou un théâtre, en compagnie de son mari, Francis était toujours appelé par sa mère.

Resplendissante et l'air vainqueur, charmée de son éclat, elle voulait l'avis de son fils.

— Tu as une jolie maman, hein, Francis?... Donne-moi ton avis... y a-t-il quelque chose qui cloche dans ma toilette?

— Tu seras la plus belle!

Mme Longecourt prenait un petit air qui semblait défier l'armée invisible des rivales, puis partait pour le champ de bataille comme si des fanfares accompagnaient sa marche.

A vingt ans, Francis tenait de sa mère et de son père : il avait la beauté de la première et la gravité du second.

Mme Longecourt était maintenant orgueilleuse de lui. Il l'accompagnait chaque fois qu'elle le lui demandait, et c'était souvent, car cette femme d'apparence frivole ne se plaisait que chez elle, entre son mari vieilli et son fils en pleine jeunesse — ou dehors, avec eux encore, ou avec l'un ou l'autre.

Elle aurait voulu montrer partout Francis, et que l'on sût bien que cet élégant et beau cavalier était son fils à elle, la toujours jeune Mme Longecourt!

Elle n'avait eu aucune peine à garder cette jeunesse pour qu'il trouvât la gaieté et non l'ennui auprès d'elle, et la différence d'âge s'accusait à peine, juste assez pour que l'on reconnût qu'elle était l'ainée.

— Quand tu te marieras, lui disait-elle, et que tu auras des enfants, il faudra qu'ils m'appellent grand'mère!... Ce sera drôle dis, une jolie et jeune petite grand'mère comme moi!

— Tu te mettras des papillotes!

— Oh! fil... Attends que je sois bisaïeule!

Lorsqu'ils entraient pour prendre une tasse de thé chez Sirotah, les bruyantes désœuvrées de cinq heures du soir les remarquaient, les bouches gourmandes chuchotaient, les yeux inquisiteurs leur demandaient leur secret, à eux qui n'en avaient pas.

La satisfaction, la bonne humeur de Mme Longecourt, la familiarité attentionnée de Francis donnaient une hésitation aux spectateurs. De même, dans la rue.

Un jour que le jeune garçon avait à son bras son élégante mère, deux « populos » qui passaient mirent les points sur les *i*.

— Il ne s'embête pas, le gosse! dit l'un d'eux. Ça doit lui coûter cher!

— Ou bien à elle! répondit l'autre.

Les yeux de Mme Longecourt cherchèrent instinctivement ceux de son fils. Elle y vit une flamme noire. Elle voulut sourire, mais fut gênée par l'expression d'agacement et de tristesse qui envahit le jeune visage.

— Tu ne vas pas faire attention à la grossièreté de ces hommes, je pense!

— Les hommes sont les mêmes partout, répondit-il. Les autres y mettent plus de manières, voilà tout, mais leur mutisme ironique révèle la même pensée.

— Est-ce ma faute si je suis en retard sur mon âge?... Vas-tu m'en faire un crime?

— Oh! ma chère maman, je t'aime telle que tu

es, et je t'aurais aimée de même si tu avais été vieille et simple.

Leur promenade fut écourtée ce jour-là. Les paroles qui les avaient meurtris au passage continuaient de bruire et d'éclater à leurs oreilles. Mme Longecourt chercha à renouer la conversation, à distraire son fils. Celui-ci, absent, répondait à peine. Tous deux rentrèrent à la maison, le cœur un peu oppressé.

Le lendemain, Francis semblait avoir oublié l'incident.

— Je puis sortir avec toi, lui dit sa mère. Je n'ai qu'à mettre mon chapeau et nous partons.

— Si tu veux, ne put s'empêcher de répondre le jeune homme.

Elle comprit subitement :

— Au fait, non, j'avais oublié que j'attendais une visite... Ce sera pour demain.

Le lendemain, elle parut, à l'heure de la promenade, habillée en maman, robe neutre, chapeau d'arrière-saison, coiffure qui ne cachait plus les cheveux gris des tempes.

— Me trouves-tu à ton goût?

Il la prit dans ses bras :

— Ma chère maman!

— Mon cher enfant! balbutia celle qui désormais ne voulait plus ressembler qu'à la mère de son fils.

VIII. — LA VRAIE MÈRE

La seule joie que Mme Rolet semblait avoir connue de l'existence, c'était sa fille Germaine. Sa seule raison d'accepter la vie, elle la trouvait en cette enfant chérie d'une tendresse maternelle exaltée.

Toute petite, Germaine, si faible, si débile, une ombre à peine née, presque disparue, fut l'enjeu d'une lutte de la mère contre la maladie et la mort.

Elle fut soignée, élevée comme une fleur de serre, et grâce à l'énergie sans égale de Mme Rolet, qui ne connaissait ni jour ni nuit, à dix ans, une nouvelle Germaine se montra aux yeux étonnés avec une santé épanouie, des joues roses, une expression riante, la gaieté de l'enfance, le contentement de vivre. Elle n'avait pas, elle ne pouvait avoir l'apparence robuste, mais on voyait qu'elle était sauvée de l'enfance moribonde; elle aima les jeux, désira le travail, montra de l'ardeur pour la musique, le dessin, la lecture.

Plusieurs fois, l'enfant demanda pourquoi sa mère et elle vivaient seules, sans un papa à la maison.

Mme Rolet répondit un jour qu'elle avait dû se séparer de son mari pour des raisons graves, qu'elle en avait beaucoup souffert, mais que tout son amour, elle l'avait reporté sur sa chère fille.

— C'est drôle, dit Germaine, je devais être bien petite, car je ne me souviens pas de l'avoir vu.

— Tu avais près de quatre ans, ma chérie.

Voyant sa mère attristée, Germaine la prenait dans ses bras, n'osait prolonger l'entretien.

L'été se passait dans une maison de campagne de Mme Rolet, où les rejoignait une amie intime pour laquelle Germaine avait une tendre affection. Elle l'aimait parce qu'elle était la compagne d'enfance de sa mère, qu'elle l'avait toujours suivie dans la vie, qu'elle lui avait été dévouée dans ses peines.

Aux champs, Mme Rolet faisait à son amie Marie et à sa fille Germaine la vie la plus heureuse, de distractions, de promenades en voiture et à pied, d'heures passées à travailler, à lire dans le jardin, sous l'ombrage des grands arbres tout bruisants de la brise et du chant des oiseaux.

Un jour, Germaine dit à sa mère :

— Qui était-ce donc, la Pernette ?

Mme Rolet l'interrogea du regard avec une inquiétude visible.

— Oui, la Pernette, une grosse femme qui me battait quelquefois, quand tu n'étais pas là... Elle apparaît dans ma mémoire, et puis elle disparaît... Je ne sais pourquoi je ne t'en ai jamais parlé... Aujourd'hui, je la revois parfaitement.

Mme Rolet regardait son amie Marie.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, mon enfant... Personne ne t'a battue quand tu étais petite fille, et je ne t'ai jamais laissée seule qu'avec Marie...

— Oh! bien sûr, ce n'était pas Marie, mais c'est drôle, il me semble qu'il y a cent ans de cela, j'ai été battue par une Pernette.

— Tu auras rêvé cela, ma chérie!

Germaine fit d'autres questions semblables à sa mère.

Elle croyait se rappeler qu'elle avait vécu près de l'eau d'un étang, avec une femme qui était la Pernette, qui lavait du linge, la bousculait, lui tordait le nez en la mouchant d'une main brutale.

Une autre fois, elle croyait reconnaître un chat qui franchissait le mur du jardin, Fifi, qu'elle caressait il y a bien longtemps, si longtemps qu'elle l'avait peut-être aussi rêvé!

Dans cette pensée qui essayait d'envisager le passé, sa mère lui paraissait bien changée, et elle ne pouvait s'empêcher de la voir sous deux formes différentes.

— Tu n'as jamais fait de graves maladies comme moi, mère?

— Jamais, ma petite fille, pourquoi?

— C'est drôle, il me semble que tu n'es pas la même que jadis!

— Où donc? Et quand?

— Je ne sais plus, — disait Germaine toute triste. C'est probablement un restant de maladie qui me fait voir et croire tout cela.

— Nous en sommes tous là, ma chère Germaine, — intervenait Marie, — à l'âge de raison, alors qu'arrivent les années, des souvenirs surgissent que l'éloignement déforme. Ce que nous croyons qui nous est arrivé a pu arriver à ceux qui nous approchaient; les conversations, les paroles des autres se sont empreintes en nous, et notre imagination aidant, la réalité s'est changée en mirage.

— J'ai peut-être déjà vécu une autre vie, — répondit Germaine, — une vie malheureuse!... Tandis que celle-ci, grâce à maman et à vous, Marie, est heureuse et ravissante.

— Chérie! — et sa mère, en disant ce mot où elle mettait toute son ardeur maternelle, pressait tendrement Germaine dans ses bras.

Germaine atteignit ainsi ses dix-huit ans. Elle se découvrit alors une parfaite ressemblance avec sa mère.

— Oh! je suis bien ta fille; il est impossible

que tu me renies, chère mère; nous sommes pareilles, malgré tes cheveux blonds et mes cheveux noirs.

— Nos nez diffèrent, — reprenait en riant Mme Rolet.

— Le tien est plus petit, c'est vrai, mais c'est la même forme.

— Oui, mais les yeux?

— Les tiens sont bleus, les miens sont bruns, mais c'est le même regard, je t'assure!... Oh! je t'en prie, ne continue pas, laisse-moi te ressembler!

Germaine avait quelques amies de son âge, assistait à des réceptions familiales. On s'accordait à la trouver charmante, et Mme Rolet prévoyait qu'un jour ou l'autre elle rencontrerait celui qui lui ravirait son enfant. Elle s'était faite à cette pensée et elle avait élevé sa fille en essayant de lui donner un instinct d'observation assez fort pour discerner celui qui serait digne d'elle.

Elle n'eut pas le bonheur de voir Germaine à l'abri du sort. Sa santé déclinait et Germaine quitta toute distraction pour soigner sa mère. Elles étaient parties pour passer l'hiver dans le Midi, mais Mme Rolet, très affaiblie et consciente de sa fin, demanda fermement le retour chez elle. Elle ne revint que pour mourir.

Germaine aurait été seule sans l'appui de Marie, qui resta auprès d'elle.

Ce fut alors que la péripétie se produisit. Le notaire de Mme Rolet fit prier les deux femmes de passer à son étude, et Marie dit alors à Germaine :

— Je dois te dire une chose que j'aurais désiré te voir apprendre par ta chère mère elle-même... Elle attendait pour cela la veille de ton mariage... Tu sais combien elle t'a aimée!... Quand, à vingt-cinq ans, elle se sépara de son mari...

— De mon père, qui la fit souffrir!...

— Écoute-moi bien!... Elle se trouva seule, sans autre affection que la mienne...

— Mais moi? interrogea Germaine.

— Elle sentit son cœur fermé pour toujours... Seul, un enfant aurait pu la rattacher à la vie, et elle n'en avait pas!

— Que m'apprenez-vous là?

— Nous allâmes aux Enfants-Assistés, ma chère amie choisit parmi ces malheureux abandonnés... Il y en avait de jolis, de bien portants... elle ne s'arrêta devant ces êtres gracieux que pour les admirer... Son cœur fut pris par une petite fille malingre, pâle et triste, qui lui sourit dès qu'elle la vit... La destinée douloureuse allait fondre sur elle, mon amie la sauva... « C'est celle-ci que je veux », dit-elle.

— C'était moi! sanglota Germaine, percée au cœur.

— Oui, mon enfant, c'était toi!

— Chère mère, chère maman!

— Elle était si heureuse de penser que tu croyais

être sa fille!... Quand je lui aurai dit la vérité, me répétait-elle souvent, il me semble que nous ne serons plus du même sang.

— Oh! si! elle m'avait donné tout le sang de son cœur, et m'avait pris le mien!... Ma vraie mère ne m'avait pas gardée, et elle, m'a créé une nouvelle vie!... Que n'ai-je su plus tôt le cruel secret de cette mère chérie! Je l'aurais aimée davantage!

IX. — L'ENFANT DE LIONNETTE

Un des plus attrayants « numéros » d'un fameux music-hall du boulevard était, sans contredit, Lionnette, que les affiches annonçaient comme la belle Lionnette de Sévilla! Les chansons franco-espagnoles qu'elle débitait n'avaient rien de bien extraordinaire, la voix était sans nuances et sans charme, et les danses qui interrompaient les vocalises étaient des pas fantaisistes et des trémoussements sans aucun intérêt. Lionnette exhibait seulement ses bras, ses jambes, sa gorge, — sa beauté.

Son visage brun, ses yeux brillants et joyeux, son nez camus de sphinx parisien, sa bouche charnue, son maquillage émerveillaient les spectateurs de l'orchestre et du balcon. Son corps de déesse, fleuri comme un pommier d'avril, ondulait, tressaillait, imitait la frénésie et la lassitude.

— C'est exquis d'être femme ainsi, disaient les hommes.

— C'est dégoûtant, répondaient les femmes.

Hors du théâtre, gouailleuse, inconsciente, perverse, vicieuse, Lionnette faisait les délices de l'élite des noctambules. Elle régnait dans les cafés chics et dans les restaurants de nuit à la mode, parmi les hommes seulement préoccupés d'être bien mis, de payer cher leurs nourritures, leurs boissons et leurs liaisons passagères.

Ces compagnons de noce disaient de Lionnette qu'elle était bonne fille, et citaient d'elle avec admiration ce trait de courtoisie charitable. Un jeune artiste était amoureux d'elle, très timidement, car la belle fille ne se prodiguait pas à crédit, — « à l'œil » comme elle disait avec mépris, — et le naïf garçon dépérissait, mourait de langueur devant la riche prostituée. Celle-ci eut alors un mouvement de pitié et d'arrogance à la fois.

— Tiens, dit-elle au pauvre hère, voilà dix louis, je te les prête, viens me les rendre ce soir chez moi.

La bande des noceurs trouvait ce trait admirable.

Lionnette avait fait à peu près le tour du monde, acclamée par la luxure de toutes les capitales.

— A qui donnes-tu la pomme? interrogeait un soir un de ses familiers. Sois franche! Tu n'es pas obligée à la politesse.

— Mon vieux, je veux bien donner la pomme à Paris, mais alors je donne l'orange à Madrid, le plum-pudding à Londres, la choucroute à Berlin, la banane à Rio-de-Janeiro, le macaroni à Naples, et je dis zut! à l'univers entier.

Tel était l'esprit de Lionnette.

Un jour, elle disparut. Où était-elle? Personne n'en savait rien. Aucun journal ne donna de ses nouvelles. Ses amis intimes ne lui connaissaient aucun engagement. Peut-être lui était-il arrivé malheur! La dernière fois qu'elle avait paru dans une fête de la grande société parisienne, elle ne semblait pas s'amuser comme d'habitude, elle avait un air préoccupé, et on la plaisanta sur ses pâles couleurs.

— Elle est retournée chez sa mère, proférait ironiquement le gros Philippe de la Neuville.

— Elle s'est faite ouvrière en chambre, ricanait Maxime Turbot.

— On l'a coupée en morceaux, insinua joyeusement le farceur Jean Barteloup.

Ils formulaient ainsi leurs regrets et l'oraison funèbre de la disparue.

— Tiens! mais c'est Lionnette, s'exclama le même Jean Barteloup une après-midi de mai qu'il poursuivait une couturière dans une allée du parc des Buttes-Chaumont.

C'était en effet Lionnette, la belle Lionnette de Sévilla, qui poussait devant elle une petite voiture où il y avait la face rouge, les menottes fébriles et le gazouillis d'un nouveau-né.

— Vous êtes donc nourrice maintenant! ajouta le viveur stupéfait.

— Oui, et après? riposta brièvement Lionnette.

— Chez qui, seigneur! chez le député du quartier?

— Vous êtes toujours aussi bête, mon vieux ! dit Lionnette en haussant les épaules.

— Enfin, à qui ce salé ? insista le spirituel Jean Barteloup.

— Mon cher, un salé s'il était à vous, mais s'il est à moi, c'est mon enfant.

Et Lionnette se pencha, embrassa passionnément les petites mains agitées, la face rouge aux regards encore vagues.

— Ah ! bah ! vous en êtes là ?

— Voyez comme il est joli, le chéri ! dit Lionnette, en un joyeux orgueil toute transfigurée.

— Elle est bonne ! J'aurais été bien surpris si l'on m'avait annoncé ce matin que je vous rencontrerai en mère de famille cette après-midi.

— Il ne faut être surpris de rien, surtout quand il s'agit de la vie des femmes.

— Et la noce, alors ? quoi ? on l'a lâchée ?

— Taisez-vous, dit craintivement Lionnette en regardant le bébé comme s'il pouvait entendre.

— C'est un garçon ?

— Non, monsieur, c'est une petite fille. Et quel bonheur est le mien ! vous ne sauriez le comprendre.

— Elle tiendra de race, j'espère. Telle mère, telle fille, dit niaisement ce niais.

— Ma fille sera plus honnête que la femme, la sœur, la mère d'un homme qui peut s'exprimer d'une telle façon. Je saurai en faire une autre femme que moi.

— Allons ! ne vous fâchez pas, ma bonne

Lionnette. Je vois que vous êtes complètement métamorphosée. Excusez-moi, je ne suis qu'un blagueur... Mais quel miracle vous a changée?

— L'enfant, répondit-elle, émue malgré elle, avec des yeux graves et purs de mère.

Jean Barteloup garda un moment le silence. Il avait compris qu'il eût été de mauvais goût de continuer à badiner avec cette femme qui ne ressemblait plus à celle qu'il avait connue. Il reprit alors posément :

— Tous, nous avons été en souci de vous, Lionnette. Nous cherchions quel pouvait être le mystère de votre disparition. Est-ce une indiscretion de vous questionner?

— Il n'y a ni mystère ni indiscretion, dit Lionnette avec simplicité. Je suis mère et je fais comme toutes les mères : j'aime mon enfant par-dessus tout. Ah! la vie est bien différente quand on a mis au monde le petit être sur lequel on doit veiller de toutes les manières. Celles qui ne ressentent pas cela ne sont des femmes que pour les hommes. Moi, j'étais née mère, tout me l'a crié à sa venue!

— Et votre vie passée, qu'en faites-vous dans vos souvenirs?

— Ce sont des instants qui me semblent d'affreux et horribles cauchemars... Je les vomis et je les oublie, dit Lionnette avec dégoût et mépris, et aussi avec une sorte de colère de l'irréparable.

— Et le papa? demanda Jean en hésitant.

— C'est peut-être vous, peut-être un autre... Qu'importe! puisqu'*elle* est là, répondit mélancoliquement Lionnette.

— Mais qui subvient à votre existence? interrogea Jean surpris.

— Un honnête garçon qui m'a assez aimée pour m'accepter telle que j'étais.

— Ah! belle Lionnette! quelle révélation! Vous êtes toujours bien jolie, moins bien nippée sans doute, mais cela ne fait rien. Le genre popotte ne vous va pas mal.

— Je ne m'appelle plus Lionnette, je suis redevenue Marie, et je porte le nom de celui qui veille sur nous deux.

— Alors, que dire aux anciens amis de votre part, madame Marie?

— Dites-leur seulement que s'ils sont d'honnêtes hommes, ils oublient que j'ai passé parmi eux.

Elle quitta Jean sans ajouter un seul mot, poussant devant elle la petite voiture, avec une sensation de délivrance, comme si elle s'était trouvée prisonnière de mains cruelles. Très vite, elle s'enfuit vers le refuge, et le soir, lorsque le « père » arriva, elle pressa sur son cœur plus fort que de coutume le gardien de sa vie, — cette vie dont l'enfant avait été le sauveur!

X. — L'ATTRACTION

Il y avait douze ans que Mme Hélène Legendre avait obtenu le divorce à son profit. Son existence avait été une proie facile pour son mari, beau garçon de la beauté qui plaît aux femmes, grand enfant gâté qui ne s'était pas gêné pour continuer sa vie de garçon au foyer conjugal.

Aux chagrins s'ajouta la gêne, M. Legendre menant une vie dispendieuse hors de chez lui, et rognant le nécessaire de son ménage. D'abord, Mme Legendre n'osa pas trop se plaindre, se consolant avec la petite fille qui lui était née, la gentille Clarisse, mais peu à peu, et justement pour cette enfant, elle eut la hardiesse de réclamer. Les dettes se faisaient nombreuses, les coups de sonnettes des fournisseurs se succédaient, puis des réclamations, des récriminations, des scènes sur le palier, dans l'escalier.

Mme Legendre souffrait journellement d'une telle situation, se décida à prendre la responsabilité de la vie pour elle et pour sa fille. Elle était

bonne musicienne, elle pourrait gagner son pain, et d'ailleurs, la loi obligerait le père à fournir une pension pour l'enfant. Le divorce fut donc prononcé. M. Legendre l'accepta facilement. Toujours absent de chez lui, indifférent à son intérieur où il ne rentrait qu'à regret, il croyait que sa destinée était de satisfaire ses désirs. Il était comme ce personnage de Balzac, pour lequel « l'univers commençait à sa tête et finissait à ses pieds ».

La mère fut seule avec sa petite fille qui, à l'époque du divorce, avait trois ans. Il n'y eut aucune discussion au sujet de l'enfant. Le père ne demanda même pas à voir Clarisse de temps à autre. Mme Legendre vécut de la vie la plus modeste, mais aussi la plus calme, et c'était la vie qui convenait à sa nature paisible, amoureuse de son chez soi.

Jamais la pension de l'enfant ne fut payée. Le père, pourtant, gagnait toujours largement sa vie, mais il dépensait aussi largement ses gains, oubliait que d'autres pouvaient avoir des besoins plus respectables que ses fantaisies.

Hélène éleva donc sa fille toute seule. Les jours furent souvent durs pour elle. Cependant, avec du courage et de l'énergie, elle put remplir son devoir de mère.

Au jour de l'An, Clarisse, plusieurs fois, reçut de son père de ridicules cadeaux : des poupées, des jouets mécaniques, dont le prix aurait pu les

faire vivre un mois, et qui étaient d'affreux et ironiques non-sens entre les mains d'une petite fille pauvre. Puis, ces cadeaux cessèrent, comme les envois d'argent.

Clarisse, à quatorze ans, ne connaissait pas son père.

Sa mère avait cru utile de lui dire pourquoi elle n'avait pas, comme les autres petites filles, son papa auprès d'elle. Elle lui confia ses peines, ses larmes d'autrefois.

— Nous serions mortes de faim toutes les deux si je n'étais pas partie avec toi, lui dit-elle un jour.

La fillette de quatorze ans ressemblait à son père, et cela chagrina sa mère de lui voir une bouche gourmande, de longs yeux caressants et pervers.

Une après-midi de dimanche, elles se promenaient toutes deux aux Champs-Élysées.

Cela amusait Clarisse de regarder cette foule, ces gens qui marchaient gravement, en toilettes reluisantes, les uns derrière les autres.

— Mère! la belle dame et le beau monsieur! Regarde comme ils vont bien ensemble!

Hélène regarda le couple qui venait vers elle, et eut un sursaut. Elle avait reconnu son mari.

L'enfant se retourna pour regarder encore.

— Ne te retourne pas, dit la mère, c'est inconvenant.

Quel fut son émoi quand elle se trouva face à face avec M. Legendre!

L'air aimable et bon enfant, il les accosta,
— C'est Clarisse, dit-il en regardant la fillette.
Qu'elle est grande! et jolie, ma foi!... Donne-moi la main, Clarisse.

— Donne ta main, ma chérie, dit Hélène. C'est ton père.

M. Legendre resta peu d'instants. Après avoir demandé de leurs nouvelles, et avoir appris qu'elles habitaient toujours la même maison, il s'excusa de les quitter si vite, formula le désir de revoir sa fille.

— Vous vous y prenez bien tard, dit la mère avec un sourire triste.

— Il n'est jamais trop tard pour un père qui retrouve son enfant, dit M. Legendre avec une émotion affectée.

Pendant le reste du chemin, et le soir, et les jours suivants, Clarisse ne tarit pas d'éloges sur l'élégance, le charme, la bonne humeur de son père.

— Papa est très bien, mère, tu sais!... Et comme il a du goût pour s'habiller!..

La mère soupira en songeant au passé, à l'homme léger et hypocrite.

— Quand irai-je le voir, dis, mère?... Pourvu qu'il n'ait pas oublié notre rencontre... Où le retrouver sans cela?...

— Il a dit ces paroles en l'air, mon enfant... Il a d'autres occupations pour lui prendre son

temps... Je serais ennuyée qu'après nous avoir délaissées, il revienne chercher ici le bonheur ou la distraction qu'il n'a pas trouvés ailleurs.

— Mais s'il veut me voir?

— Tu n'iras pas, voilà tout, dit simplement la mère.

Clarisse parut mécontente.

— Tu ne le connaissais pas, tu ne peux pas l'aimer... Et lui, jamais il n'a prouvé qu'il t'aimait... J'ai été seule à tout faire pour toi.

— Je ferai comme tu voudras, mère, mais c'est triste de ne pas revoir son père quand on l'a rencontré.

Quelques jours plus tard, Hélène reçut un mot de M. Legendre, la priant de bien vouloir lui envoyer Clarisse le dimanche suivant.

Hélène répondit sèchement : « Je ne confie pas ainsi ma fille, le seul bonheur qui me reste au monde. Ce n'est pas l'affection du père qui parle en vous, mais la curiosité. Votre paternité eût été utile à Clarisse dans son enfance. Elle n'en a que faire aujourd'hui. Vivez donc sans elle comme vous l'avez fait jusqu'à présent. »

M. Legendre, blessé dans son orgueil, répondit courrier par courrier que les tribunaux jugeraient.

Le procès eut lieu, M. Legendre fut autorisé à recevoir sa fille deux fois par mois, pendant deux heures seulement.

Hélène fut accablée par cette décision. Cette enfant n'était donc pas à elle seule, à elle qui l'avait

fait vivre, au refus de ce père dénaturé? Elle dut se résigner.

Le dimanche suivant, elle accompagna sa fille jusqu'à la porte de M. Legendre, en lui disant que deux heures après, elle reviendrait la chercher au même endroit.

Ces deux heures furent des heures mortelles pour la mère. Elle ne put rentrer chez elle, erra dans le quartier, tirant sa montre à chaque instant. Clarisse fut en retard d'un quart d'heure. Sa mère se sentait défaillir. La fillette apparut, l'air heureux, le visage rayonnant.

— Comme tu as été longtemps! lui dit sa mère avec un regard de triste reproche.

— Comme le temps m'a semblé court! répondit naïvement et cruellement la fillette. Si tu voyais comme c'est joli, chez père!... C'est gai!... On a pris du thé!... Il a joué du piano, il a chanté exprès pour moi... Tu ne m'avais pas dit qu'il chantait si bien... Père a dit aussi que cet été il me mènerait promener... Un de ses amis a une automobile.. Oh! mère, comme je suis heureuse!...

Quinze jours après, la mère dut gravir de nouveau son calvaire.

Elle attendit comme la première fois. Clarisse ne fut pas en retard, mais elle vint toute en larmes.

— Qu'as-tu? dit la mère inquiète.

— Cela m'a fait de la peine de quitter père si tôt... Si tu savais comme il est bon pour moi...

Pauvre papa, il avait bien du chagrin de me voir partir si vite... « Demande à ta petite mère de te laisser plus longtemps, ou de t'envoyer plus souvent, m'a-t-il dit... Elle est si bonne qu'elle ne te refusera pas cela. »

Hélène fut stupéfaite du cynisme de son mari.

— Pour obtenir ce qu'il veut, dit-elle amèrement à Clarisse, il se fait doux et menteur... Non, non, c'est déjà trop de ces deux heures, il n'aura pas davantage.

Clarisse tomba dans une tristesse noire, s'ennuya chez elle, indifférente à tout. Ses joies d'enfant disparurent. Elle s'étiola peu à peu. Et la mère clairvoyante s'aperçut que sa fille, à chaque jour de visite chez son père, reprenait ses couleurs et son entrain dès le matin, sortait de chez elle comme un oiseau auquel on donne la liberté. Le soir, elle revenait la figure contractée, reprise par le spleen.

— Elle s'ennuie avec moi, et préfère se trouver chez son père, se dit-elle, effrayée de l'avenir qu'elle entrevoyait. Il est attrayant, et sait se donner la peine de se faire aimer... Ma fille est jolie, gracieuse, flatte son amour-propre... Il a fasciné Clarisse, elle croit en lui, n'est plus à moi seule!

Hélène surmonta loyalement la peine qu'elle ressentait, ne voulut pas devenir la geôlière de sa fille. Elle fit le sacrifice de son affection jalouse pour son enfant, et de sa rancune pour M. Legendre,

et le matin du dimanche suivant, elle dit comme indifféremment :

— Je ne pourrai aller te prendre à l'heure accoutumée... J'ai des courses à faire... Si ton père veut te garder à dîner, il te ramènera jusqu'à ma porte.

Le soir, à neuf heures, Clarisse rentra chez sa mère qui n'avait pas quitté la fenêtre pour voir revenir son enfant.

Clarisse était heureuse ce soir-là. Il fallut promettre qu'aux grandes vacances, elle passerait plusieurs journées avec son père.

— Tu me quittes presque, dit la mère.

— Oh! non, maman, je reviendrai, répondit doucement la dure enfant.

Clarisse, chez son père, vit d'une existence de plaisir. Quand elle revient chez elle, le soir, il lui semble qu'elle entre dans un cimetière. La joie s'est enfuie du logis d'Hélène.

— Je te marierai richement, lui a assuré le beau parleur.

Et Clarisse croit en la parole dorée de son père, à qui elle ressemble, et qui s'est retrouvé en elle.

Hélène accepte tout, veut garder coûte que coûte l'apparence d'affection de sa fille, qui continue à faire la navette entre la maison de son séduisant papa et la maison de sa douloureuse maman.

XI. — LE MALENTENDU

Lorsque M. Charrié perdit sa femme, qu'il aimait infiniment, sa fille Clotilde, bien que sa peine fut aussi profonde que celle de son père, s'appliqua pour que rien des apparences et des habitudes de la vie ne changeât autour du veuf. Sa tâche avait été rendue assez facile : depuis plusieurs années, la mère avait associé sa fille à la direction de la maison et lui avait transmis les qualités qui assuraient l'ordre, le bien-être, l'économie au logis familial.

M. Charrié était dans les affaires, à la tête d'un assez gros commerce qui exigeait dans ses bureaux sa présence journalière. Il partait chaque matin, rentrait à midi, repartait, revenait définitivement chez lui à six heures du soir, après avoir expédié son courrier.

Au temps de la mère, il laissait parfois les deux femmes seules, acceptant les invitations et les distractions qui s'offraient à lui, au courant de ses relations et au hasard de ses rencontres.

Seul avec sa fille, il renonça à tout ce qui était du dehors, et leur premier hiver de solitude, ils le passèrent en face l'un de l'autre, au coin du feu, regardant la flamme, tisonnant, échangeant quelques paroles, évoquant le souvenir de l'absente pour toujours.

Clotilde avait dix-huit ans, une jeunesse bien épanouie, des cheveux blonds, des yeux noirs. Gracieuse et bonne, instruite et éduquée, de conversation fine et intéressante, elle était de celles qui savent plaire, et le père éprouvait un certain orgueil à dire : « C'est ma fille ! »

Cette fille bien-aimée se consacra tout naturellement à son père, faisant taire sa tristesse pour continuer la vie douce à celui qui n'avait connu jusque-là que la monotonie du bonheur. Quand vint la saison des vacances, elle voulut le départ, comme toutes les autres années, vers la mer ou vers la montagne. Il fallut bien, sur les plages et au cours des excursions, répondre aux saluts et aux politesses, accepter les liaisons d'un mois, qui semblent devoir être éternelles, redevenir sociables, reprendre goût à la vie.

Ce fut au cours de l'un de ces voyages que Clotilde rencontra celui qui aurait pu devenir son fiancé et son mari.

Elle ne le voulut pas.

— Il me semble, lui dit son père, que ce gentil garçon se place toujours, comme par hasard,

sur notre chemin. Tant mieux, il est charmant, sérieux, je me suis renseigné et je crois que tu aurais chance d'être heureuse avec lui.

— Nullement, mon cher papa, je trouve sa gentillesse insipide et sa conversation nulle.

— Tiens!... Permits-moi de te dire que tu m'étonnes... Il n'a rien de fadasse, et je lui ai entendu exprimer des opinions très intéressantes...

Clotilde marqua si nettement qu'elle était d'un avis contraire que son père n'osa pas insister. D'ailleurs, au fond, il était enchanté de voir que sa fille n'était pas pressée de se marier.

A la seconde occasion qui se présenta, six mois après, à Paris, M. Charrié, par scrupule, crut bon de se mettre en scène lorsque sa fille lui eut opposé un second refus :

— J'espère, dit-il, que tu ne refuses pas ce nouveau parti à cause de moi... Ton pauvre papa ne veut pas être pour toi un embarras et immobiliser ta vie.

— Il ne s'agit pas de cela, papa, je t'assure; ce monsieur ne me plaît pas, et je n'y puis rien.

Troisième rencontre d'un mari possible, troisième tentative du père, troisième résistance de la fille.

Elle avait décidément un parti-pris contre le mariage.

En effet, cette jeune fille paisible, de caractère passif, se figurait tout naturellement qu'elle devait

remplacer sa mère auprès de son père, faire en sorte que son existence ne fût pas changée, lui donner sans arrière-pensée les mêmes soins vigilants auxquels il avait été habitué. Elle se refusait à l'idée de laisser seul dans la vie celui qu'elle croyait confié à sa garde par le vœu d'une morte.

Des mois, des années se passèrent. Clotilde acceptait de devenir une vieille fille et ne concevait de cet avenir aucune tristesse. Après tout, n'avait-elle pas la vie garantie et confortable? Elle se blotissait même assez douillettement sous l'abri bourgeois de son existence, se croyant plutôt une égoïste qu'une sacrifiée.

Son père ne tarda pas à être de son avis. Tout d'abord, il avait accueilli avec une satisfaction intérieure la détermination de sa fille. Mais un jour vint où cette détermination lui parut un obstacle à la libre manifestation de ses désirs et de sa volonté.

Ce jour fut celui où il rencontra une femme qui lui plut assez pour qu'au fond de lui-même il décidât d'unir sa vie à la sienne.

On ne se console que trop, a dit un philosophe. Sans rien renier de son affection ancienne, sans aucun motif inavouable, M. Charrié, avec beaucoup d'autres, éprouvait le besoin de recommencer une carrière qu'il croyait de bonne foi à jamais terminée, au soir de l'enterrement de sa première femme.

Il n'était pas mauvais père, ce fut pour lui un grand embarras et un grand tourment. De quelle manière annoncerait-il à sa fille sa décision? Celle-ci, toute au souvenir de sa mère, resté vivace dans sa mémoire et dans son cœur, ne comprendrait pas ce brusque changement. Elle supposait certainement son père relativement heureux, grâce à ses soins, à sa tendresse. Elle le supposait aussi inconsolable à ne pouvoir effacer de sa vie ce qui avait été. Comment une autre femme, une étrangère pour elle, viendrait-elle usurper des droits qui n'appartenaient qu'à la morte? Il y avait là un état d'esprit que le père n'osa même pas troubler.

— Il n'y a qu'un seul moyen, pensa-t-il, il faut que Clotilde se marie.

Il ne perdit pas une occasion de suggérer à sa fille l'acceptation du mariage. Elle avait vingt-huit ans, le moment était venu pour elle de prendre une décision. Il n'ajoutait pas qu'il en avait cinquante-cinq, et que, pour lui, le moment d'agir passerait vite.

Clotilde déjoua le projet par son inaltérable bonne foi. Elle s'obstina à vouloir rester la gardienne du foyer que son père aurait si volontiers transporté ailleurs. Si parfois elle acceptait, comme dans un songe, la possibilité de se marier, en gardant auprès d'elle son père, bien vite elle rejetait l'invite loin d'elle. Que savait-elle de

l'avenir, du caractère de son mari? Celui-ci ne s'accorderait sans doute pas avec M. Charrié. Les enfants viendraient qui demanderaient tous les soins de leur mère. Son père se croirait un surcroît de préoccupation pour elle!... Non, non, elle ne déserterait pas le poste de confiance où le sort l'avait placée.

M. Charrié insistait, faisant valoir qu'il n'était pas encore un vieillard ayant le besoin absolu de sa sollicitude.

— Suis-je donc une charge pour vous? objectait-elle.

Le père resta faible, n'osant rien avouer à celle qui prenait ainsi son rôle au sérieux. Il aimait sa fille d'ailleurs, et il y avait en lui une certaine timidité délicate de sentiments. Ah! si sa fille se mariait, il aurait la force de lui avouer qu'il désirait une nouvelle compagne non pour remplacer sa première femme, mais pour la remplacer, elle, partie heureuse au bras d'un mari.

Cette hypocrisie lui fut épargnée. Clotilde ne se maria pas.

M. Charrié traîna sa vie sans oser dire qu'il avait voulu rompre le contrat tacitement passé avec sa fille, en veuf fidèle et inconsolable. La sérénité qu'il lisait sur le visage de Clotilde l'exaspérait. Il en vint à l'accuser pour son amour filial envers le souvenir de sa mère qui aveuglait ses yeux sur le malheur de son père vivant.

Leur vie devint peu à peu morose. M. Charrié s'avancait machinalement vers la vieillesse et la décrépitude. Clotilde, ne trouvant plus auprès d'elle la chaleur affectueuse des anciens jours, croyait à des lubies et à des mauvaises humeurs de vieillard. Pour l'objet le plus futile, tous deux s'énervaient et prononçaient des paroles cassantes. Ces deux êtres, qui s'étaient fait réciproquement donation de leur vie, regardaient maintenant la route derrière eux, les carrefours où ils auraient pu bifurquer, les fleurs du chemin qu'ils avaient laissées pour ne saisir et ne conserver que des ronces. Tout maintenant, entre eux, n'était plus que contradictions et blessures.

— Voilà, dit enfin Clotilde, qui avait des cheveux gris et s'exaspérait de l'acrimonie de son père, voilà où m'ont conduite mon devoir et mon dévouement!

— Tu ne t'es pas plus sacrifiée que moi!... lui répondit son père, nous avons été des victimes, alors qu'un peu de volonté et de compréhension aurait pu nous rendre heureux.

— En effet, mon père, j'aurais dû vous dire que je me mariais, et tant pis pour vous!

— Et moi, je t'aurais peut-être répondu : c'est tant mieux que tu te maries, car je vais agir de même!

Clotilde comprit, resta atterrée et, regardant son père avec stupeur :

— Est-ce possible? Rien de vous ne m'a laissé supposer cela!

— Tu ne l'aurais pas sûrement admis.

— Il n'est plus temps de refaire ce qui est passé, conclut mélancoliquement Clotilde, mais il est encore temps que notre double sacrifice serve à quelque chose, nous rende la paix du cœur, le calme de nos jours.

Et cette simple petite bourgeoise sut se maintenir touchante et héroïque. Elle embrassa son père et lui dit :

— Va, comme cela, nous restons toujours avec maman!

XII. — LE PORTE-BANNIÈRE

Mlle Catherine Roulier dépassait vingt-cinq ans, elle allait bientôt coiffer sa patronne.

Pourtant, son père et sa mère, déjà retirés des affaires à l'époque de la cinquantaine, vivaient en bons bourgeois, épargnant sur leurs rentes, après avoir eu le soin de mettre de côté la dot de leur fille.

De plus, si Catherine ne passait pas pour jolie, on ne pouvait non plus dire qu'elle était laide. Elle ressemblait à sa mère par la figure un peu sèche et anguleuse, l'air gourmé, le sourire immobile, que beaucoup prennent pour de la gravité et de la distinction. Heureusement, ses yeux petits et vifs, rieurs comme ceux de son père, éclairaient et ornaient sa physionomie, sans cela trop revêche.

La jeune fille, bien que son père ne fût pas alors un pratiquant, avait été élevée dans un couvent des environs de Paris. C'était un avenir de modestie, de sagesse, d'équilibre, assuré pour plus tard. D'ailleurs, Catherine répondit à ces espérances,

sortit de chez les sœurs accomplie en tous points, ayant remporté les premiers prix, sachant le ménage, la cuisine et la couture.

Chez elle, maîtresse de tout, gâtée, heureuse, elle n'attendait plus qu'un mari, et elle l'attendait en enfant obéissante et respectueuse, de la main de ses parents.

Par sa soumission en toutes choses, par sa douceur et son entêtement, il se trouvait que Catherine avait converti son père. Celui-ci, maintenant, communiait à Pâques, accompagnait sa femme et sa fille à la grand'messe chaque dimanche, et même fréquentait, pendant la semaine sainte, à Notre-Dame, les sermons prêchés aux hommes seulement.

Une des raisons pour lesquelles Catherine ne se mariait pas était sans doute le peu de relations de ses parents, casaniers, paisibles, ne fréquentant que leur famille et quelques amis. Mais, surtout, M. et Mme Roulier, pour ne pas donner leur fille à un coureur de dots, disaient à tout venant que Catherine aurait seulement son trousseau et son mobilier — le reste ne viendrait qu'après eux.

— Jamais, répétait-il à sa fille, je ne dirai que je te garde cinquante mille francs pour le jour de ton mariage... Celui qui t'épousera te prendra pour toi-même... Après, ce sera sa surprise et sa récompense... Les mariages d'argent sont des affaires et l'affection ne s'achète pas!

¶ Cette année-là, comme les années précédentes, M. Roulier s'en fut aux sermons de la semaine sainte à Notre-Dame.

M. Roulier, arrivé de bonne heure pour être bien placé, en face de la chaire, s'assit auprès d'un monsieur à cheveux blancs bouclés, à barbe blanche aussi, l'air de l'apôtre saint Pierre, un chapelet à la main. Son voisin le trouva fort bien, l'air comme il faut, un exemple de tenue et de piété.

Le sermon terminé, tous deux s'extasièrent sur le discours du religieux.

— Avez-vous entendu, dit l'homme aux cheveux blancs, avec quelle voix d'autorité il a annoncé que le Seigneur enverrait les méchants en enfer et garderait ses élus à sa droite pendant toute l'éternité?... J'en ai eu le frisson.

M. Roulier estima que celui-là aussi parlait bien.

Tout en sortant et échangeant des propos de ce genre, les deux dévots sympathisèrent.

— Venez-vous souvent? demanda M. Roulier.

— Chaque soir!

¶ — Moi aussi!... Nous pourrions nous retrouver pour être l'un près de l'autre... On a du plaisir à se fréquenter lorsque l'on est du même avis!

Cinq jours après, le Vendredi saint, M. Roulier savait que M. Vaucœur était veuf, qu'il possédait un fils de trente ans célibataire, rangé et sérieux, clerc chez un avoué et porte-bannière des Fils de Saint-Joseph à l'église Saint-Séverin.

— Moi, j'ai une fille, — proféra avec enthousiasme M. Roulier, — une personne charmante et pieuse!...

Ils devisaient ainsi dans les petites rues autour de Notre-Dame, à l'ombre des vieilles pierres grises, à la clarté verte de la lune.

M. Roulier demeurait quai aux Fleurs, et M. Vaucœur rue Hautefeuille.

Un rendez-vous fut pris pour le dimanche suivant, à Saint-Séverin, et la charmante et mystérieuse église, ajourée en dentelle, illuminée des feux des vitraux et des cierges, abrita la rencontre des deux familles.

Catherine, intriguée par le changement de paroisse, questionna ses parents, qui répondirent de façon évasive. Un mari! ce fut sa pensée toute naturelle, surtout lorsque son père fit la présentation de M. Vaucœur dans le demi-jour d'une chapelle. Présentation discrète, bien entendu. Chacun se hâta de suivre la messe dans son paroissien. M. Roulier demanda enfin :

— Votre fils n'est pas là?

— Il est derrière l'autel, à sa place habituelle.

La procession s'annonça par le frappement de canne du suisse.

— Tu regarderas le porte-bannière, murmura enfin Mme Roulier à sa fille.

— Je ne m'étais pas trompée, pensa celle-ci.

La procession s'avança, dirigée par le curé, suivi de son état-major de vicaires, d'abbés, de

chantres, d'enfants de chœur. Puis apparut la bannière de velours rouge, sur laquelle un saint Joseph brodé en or tenait un lys d'argent.

Tous les yeux de la famille Roulier se fixèrent sur le porte-bannière.

L'homme paraissait avoir passé la quarantaine, presque chauve, les yeux baissés lui donnant l'air d'un aveugle, le menton rasé, les lèvres serrées, le teint d'une pâleur verdâtre.

La famille Roulier, Catherine comprise, lui trouva grand air.

Toutefois, en allant vers la sacristie, où M. Vaucœur désirait présenter son fils à ses nouveaux amis, sur une question de M. Roulier, le père expliqua le visage fatigué du fils par des excès de travail.

— C'est un bûcheur, répéta-t-il plusieurs fois.

M. Roulier parut satisfait.

Dans la sacristie, le fils Vaucœur ne tenait plus les yeux baissés, et il les avait fort beaux, brûlés d'une flamme noire et ardente. La bouche si hermétiquement fermée tout à l'heure souriait sarcastiquement sur des dents éclatantes de blancheur et il causa avec entrain, acheva de conquérir les trois personnes venues pour l'examiner et le juger.

L'invitation de venir passer la soirée quai aux Fleurs fut formulée par M. Roulier pour le lendemain, mais M. Vaucœur vint seul.

Il alléguait que son fils, subjugué par les charmes de Mlle Catherine, ne faisait que parler d'elle, heureux d'avoir rencontré une personne pieuse qui ne l'empêcherait pas d'accomplir ses devoirs religieux, mais que lui, le père, forcé de songer aux obligations de la vie, avait toujours désiré que son fils achetât une étude d'avoué, et, n'ayant pas de fortune, il cherchait pour Théodore une femme lui apportant le moyen de réaliser son projet.

Devant l'occasion qui se présentait d'épouser un futur avoué, avec la sécurité que lui inspiraient les pratiques religieuses du père et du fils, M. Roulier n'osa pas recourir à son expédient habituel :

— Nous ferons ce que nous pourrons, dit-il, pour le bonheur des jeunes gens...

— Mais encore ? questionna M. Vaucœur.

— Catherine aura cinquante mille francs, avoua orgueilleusement M. Roulier, et si ce n'était pas suffisant, nous ajouterions ce qu'il faudrait.

Le temps des fiançailles fut court. Théodore, correct d'attitudes et de paroles, apporta chaque jour à Mlle Catherine un bouquet, offert avec la même déférence, la même génuflexion qu'il avait devant l'autel de saint Joseph. Mais son apparence de fatigue s'aggravait, ses yeux brillants se voilaient, le sommeil paraissait vouloir s'emparer à tout instant de lui.

— Vous travaillez trop, lui disait sa fiancée ;

quand nous serons mariés, je mettrai ordre à cela !

Pour les renseignements, M. Vaucœur indiqua un abbé, confesseur de la famille, mais M. Roulier se refusa à cette investigation, inutile entre honnêtes gens.

Le mariage civil prononcé devant les parents et les quatre témoins, le mariage religieux eut lieu en grand apparat, la confrérie de Saint-Joseph au complet, la messe en musique, la bénédiction solennelle et tout le quartier autour du porche pour voir la mariée joyeuse, presque belle dans sa robe blanche.

Théodore, malgré un terrible mal de tête qui le martyrisait depuis la veille, sourit à tous ceux qui vinrent le féliciter, et la journée semblait devoir se passer avec les réjouissances habituelles de table et de bal, lorsque, subitement, le marié se trouva tellement souffrant qu'il dut quitter les invités, partir pour son nouvel appartement, suivi de sa femme et de ses beaux-parents. M. Vaucœur les laissa à la porte, affirmant que « cela ne serait rien ».

La nuit fut douloureuse. M. Roulier veilla son gendre, et sa fille, assise dans un fauteuil, encore vêtue de sa robe blanche, ne voulut pas quitter son époux.

Vers trois heures du matin, Théodore eut des hallucinations terribles, il écumait et criait. On alla en toute hâte chercher le médecin de la famille. On le mit au courant, on lui dit l'état de fatigue

causé par le travail, on le supplia de sauver le malade.

Il n'eut pas plutôt vu celui-ci qu'il devina tout. Il prit M. Roulier à part :

— Je ne peux pourtant pas, lui dit-il, vous cacher la vérité... Cet homme est perdu, tout au moins mentalement... C'est un alcoolique au dernier degré... Je ne me trompe pas en vous disant que c'est un buveur d'absinthe, et depuis de longues années...

— Mais nous ne l'avons jamais vu boire que de l'eau rougie!

La foudre tombant sur ce père ne l'eut pas plus atterré que cette révélation.

Il fallut, la crise passée, conduire Théodore dans une maison de santé. Il y est depuis dix ans. Sa femme ne demande pas le divorce parce qu'elle est restée pieuse. Elle attend, comme une martyre, dans la solitude et le silence, la fin de cette effrayante idylle.

L'abbé, interrogé par M. Roulier, ne savait rien du vice de Théodore.

M. Vaucœur, interpellé sur sa déloyauté par son camarade de sermon, a répondu bonassement :

— Je croyais que le mariage le corrigerait!

XIII. — LE SOUFFRE-DOULEUR

Michel Roussette quitta sa petite ville de province pour occuper un emploi dans un grand établissement de Paris, véritable caserne d'employés, aussi agitée et bruyante qu'une usine.

Agé alors de vingt-quatre ans, garçon mince et sec, d'un blond fadasse, aux petits yeux intelligents, il aurait pu passer à peu près inaperçu sans sa timidité excessive, son air gauche, qui attirèrent immédiatement sur lui l'attention de ses collègues en quête de distraction.

Il ne s'habillait pas à la dernière mode, ignorait la création récente du col haut monté et de la cravate minuscule. Son pantalon n'avait pas le pli, son veston, sa chaussure ne portaient pas les signes particuliers du boulevard. C'en était assez pour que ses jeunes camarades, reluisants de tous les vernis parisiens, se jetassent sur la proie que le hasard leur livrait.

Les sourires narquois, les phrases à sous-entendus accueillirent son costume, son accent traî-

nard, les imitations se risquèrent. Michel crut à la présence de « pays », puis, sous les regards gouailleurs fixés sur lui, devint rouge, baissa le nez, se remit fébrilement à son travail.

— C'est un capon, pensèrent tous ces courageux, on peut se payer sa tête!

Lui se promettait de rester impassible :

— Paris vaut bien les sarcasmes de ces têtes vides... Quand ils m'auront bien regardé, ils chercheront un autre divertissement!

L'indifférence du provincial aggrava les hostilités. On lui donna les travaux les plus difficiles, on le mystifia en l'obligeant à de fausses démarches, on l'accabla de conseils doucereux, on fit de lui un niais de comédie, un jocrissè bafoué, un de ces martyrs de bureau, contre lesquels les meilleurs, entraînés par les autres, usent de cruauté et de rire.

Les sévices matériels s'ajoutèrent aux quolibets, on s'en prit aux objets dont se servait Michel, à ses vêtements, à ses chapeaux, on lui attacha sournoisement des écriteaux dans le dos, on en vint aux bourrades, aux crocs-en-jambes, puis, la méchanceté croissant en même temps que se prolongeait la résignation de la victime, les plus pervers eurent recours aux dénonciations des lettres anonymes, écrivirent au chef de bureau pour l'accuser de mauvaise conduite au dehors. Les détails de l'accusation, extrêmement circons-

tanciés, obligèrent le chef à montrer la lettre à Michel Roussette. Il lui dit ne pas croire un mot de ces histoires, qu'on le voyait ivre-mort dans les bars du boulevard extérieur, qu'il vivait avec une prostituée, qu'il avait été mené au poste à la suite d'une rixe où il jouait le vilain rôle, mais, tout en se refusant à ajouter foi à ces dénonciations non signées, évidemment exagérées, le chef engagea Michel à se surveiller, à fuir les mauvaises fréquentations qui pourraient jeter le discrédit sur le « bureau ».

Le jeune homme ébahi, protesta, balbutia, pleura.

Revenu à sa place, il eut honte de sa passivité, retourna vers le chef, demanda une enquête, finit par toucher le cœur du vieux bureaucrate à force de sincérité d'expression.

On compara les écritures, on découvrit le plus coupable, qui fut chassé.

Cette sanction aurait dû tout terminer. Au contraire, elle exaspéra l'hostilité contre Michel.

— En voilà assez! criaient les plus échauffés; les provinciaux viennent maintenant prendre la place des Parisiens, manger leur pain, voler leur argent!

A la sortie, Michel fut menacé, empoigné, brutalisé. Il fallut que la colère le prit, cette rage qui s'empare enfin des timides poussés à bout, pour le débarrasser de ses adversaires.

Cette fois, pourtant, l'argument des coups de poing possibles eut son résultat. On se contenta de mettre Michel en quarantaine, il subit l'isolement, vécut dans un cercle de haine silencieuse.

Les vacances arrivèrent. A son tour, Michel laissa le bureau, monta en wagon, connut les délices toujours fraîches du pays natal, la joie des belles routes que l'enfance a parcourues, les maisons accueillantes des compagnons retrouvés, les écoliers de l'école buissonnière, les fillettes avec lesquelles on entraît dans la danse, les doux visages pensifs des grands-parents que chaque année incline davantage vers la terre.

Quelle ne fut pas la stupéfaction du « bureau » lorsque la nouvelle se répandit que Michel Roussette revenait marié de son pays ! Il n'allait pas seulement là-bas pour revoir les collines, la rivière, les arbres, mais aussi pour y retrouver la fiancée qui l'attendait ! Une fiancée ! Cela se permettait d'avoir une fiancée ! Elle devait être d'un bel acabit, la promise du monsieur ! Une rustaude quelconque, mal fagotée, bonne pour garder les vaches ! On verrait la particulière un de ces jours ! Décidément, c'était complet !

On ne put s'empêcher, malgré le parti pris de silence observé maintenant vis-à-vis de Michel, de faire siffler les méchantes allusions autour du nouveau marié. Une chanson de circonstance fut composée, dont le murmure vint aux oreilles du chansonné, une copie des couplets fut laissée sur

la table. Michel la chassa d'un revers de main. L'ancien souffre-douleur acceptait sa mise à l'index, mais non l'offense directe, sa timidité changée en un dédain résolu.

Un soir, à six heures, au moment précis où chacun prend son chapeau et sa canne, une dame demanda M. Roussette au garçon de bureau, et les employés, stupéfiés, virent leur collègue méprisé et honni s'en aller bras dessus, bras dessous, avec une charmante créature, si jolie, si fine, si élégamment vêtue, en une simple toilette d'un goût parfait, que tous les regards se fixèrent sur elle d'admiration, que toutes les bouches restèrent ouvertes de surprise.

Aucun doute à avoir. Cette femme délicieuse, sans aucun doute, était Mme Roussette. Comment cela se pouvait-il? Comment une provinciale pouvait-elle se transformer au point de jouer ainsi les Parisiennes accomplies. Ce mystère passionna le bureau. Dès le lendemain, Michel eut l'étonnement d'entendre des voix radoucies, et les jours suivants, on fut aux prévenances pour lui. Ses voisins lui montrèrent une affection de vieux amis.

— On t'en a fait voir de rudes, lui dit l'un d'eux. Que veux-tu? mon cher, il faut apprendre à connaître les gens, on t'ignorait, on avait le droit de te prendre pour un intrus... Mais cela ne t'a causé aucun mal et t'a formé le caractère... Au fond, tu sais, nous avons beaucoup de sympathie pour toi.

— Ta femme est très bien, lui dit un autre aux yeux hardis, tu lui feras nos compliments... Tu méritais cela... Présente-moi donc un jour à elle, je serai enchanté de lui offrir mes hommages.

Michel, si peu qu'il se doutât des travaux d'approche des intrigants, discernait bien une bassesse chez ces hommes excités par l'appât de la beauté. Pourtant, peu à peu, gagné par la cordialité de tous, il accepta une invitation chez l'un, et, là, il en trouva d'autres. Bref, on put examiner de plus près Mme Roussette. Elle était irréprochable, à la fois digne et enjouée, gardant ses distances, en imposant par la netteté de son attitude et de son langage. Elle consentit aussi à recevoir ceux que Michel lui désigna, et ceux-là furent un peu décontenancés par l'aspect de l'intérieur des Roussette, un petit appartement ordonné avec un soin exquis, où chaque chose était à sa place. Les collègues de Michel n'avaient jamais vu un couvert aussi bien mis, avec d'aussi jolies choses sur la table et de si bonnes choses dans les plats. Leur étonnement fut sans bornes lorsque, la salle à manger quittée pour le salon, ils entendirent Mme Roussette chanter d'une voix ravissante en s'accompagnant au piano, tandis que Roussette, leur Roussette autrefois si méprisé, debout auprès d'elle, jouait du violon à faire venir les larmes aux yeux.

Les invités s'en allèrent fort penauds et il leur

sembla qu'il y avait une moquerie dans les yeux de Michel et de sa femme, lorsque ceux-ci les reconduisirent jusqu'au palier, — Michel, qu'ils avaient pris pour un sot; sa femme, débarquée de sa province pour donner une leçon à ces boulevardiers infatués!

Cette première réception fut aussi la dernière. Mme Roussette rencontra plusieurs fois sur son chemin le collègue aux yeux hardis dont elle eut facilement raison par sa parole sans ambages lorsqu'il se montra sous son aspect d'homme à bonnes fortunes. Elle jugea inutile de faire connaître à son mari cette poursuite facilement dérutée, mais elle lui déclara que ses amis se tenaient mal à table, qu'ils n'avaient pas pour deux sous de conversation, qu'ils ne comprenaient rien à la musique, que certains d'entre eux avaient des façons de vauriens et qu'il devait y avoir à Paris des gens plus agréables à fréquenter.

Elle ajouta qu'un séjour de deux années dans un bureau aussi mal peuplé était plus que suffisant et qu'il fallait songer à l'avenir en changeant de place, ce qui fut fait assez rapidement, Michel ayant pris l'assurance nécessaire auprès de sa femme, lucide et avisée autant que jolie et gracieuse.

Ainsi fut vengé l'ancien souffre-douleur, qui oublia rapidement les mauvais jours, puisque rien ne s'oublie aussi vite que la souffrance et le malheur.

XIV. — LA DETTE

Au pied des contreforts de cette région montagnieuse, dans la petite vallée toute verte, silencieuse et recueillie, loin du village, une jolie maison, la seule, apparaissait au milieu d'un vaste enclos bordé d'aubépines roses. Blanche, large, vaste, avec des persiennes hermétiquement closes, elle ressemblait à un monastère.

Pas de sculptures, aucun ornement, mais cette simplicité la faisait pure, imposante, presque grandiose.

Un jardinier, l'unique domestique du logis, au moment de la semence ou de la récolte des légumes, travaillait dans le potager attenant au boulingrin placé devant la maison. La pelouse s'étalait en large tapis de velours, sans une fleur. Quelques hauts arbustes, plantés aux angles, projetaient sur l'herbe leurs ombres légères. C'étaient aussi des aubépines, dont les fleurs, au printemps, saupoudraient les branches vertes de leur neige rose.

Chaque matin, un homme, long et maigre, blond et sans âge, l'air inquiet, sortait de la maison, puis du jardin, par la petite porte. Timide et furtif, il regardait de tous côtés la route, puis il fuyait plutôt qu'il ne marchait, courait au petit village voisin, blotti dans une anfractuosité de la montagne, faisait quelques emplettes, qu'il rapportait chez lui de la même vitesse.

Le restant du jour, on ne le voyait plus.

M. Félix Planchet, propriétaire de la maison blanche, si calme au milieu de la vallée, avait hérité de la fortune et du domaine de son père à l'âge de vingt-huit ans.

De mauvaise santé, l'esprit arriéré et simple, ne sachant guère parler, inhabile à s'occuper, après la mort de son père il continua de vivre dans cette maison, d'où il n'était jamais sorti que pour passer deux inutiles années au lycée.

Le vieux jardinier Philippe lui tenait bien lieu de domestique, mais non de compagnie, car, en l'espace d'une année, il n'entendait pas douze phrases sortir de la bouche de son maître. Tous deux vivaient en reclus, sans paroles et presque sans gestes, accomplissant tous les jours, aux mêmes heures, les mêmes actions. Philippe accomplissait les besognes nécessaires. M. Félix Planchet, dans une presque obscurité, errait de chambre en chambre, derrière les volets blancs et clos, ou bien restait des journées entières assis dans un fauteuil,

ou étendu sur une chaise longue, pareil à une momie plutôt qu'à un homme.

Il ne semblait avoir de vie que pour compter et placer son argent. Philippe n'avait jamais vu d'or chez son maître, méfiant, avare, qui changeait lui-même ses louis pour des pièces blanches et des sous.

La seule visite qu'il recevait était celle de Mme Leverchac, ancienne amie de sa famille, bourgeoise de la ville voisine, qui venait quelquefois en voiture, par un dimanche de beau temps, prendre des nouvelles du vieux jeune homme. Mme Leverchac, femme d'âge, fort respectable, jouait un peu auprès du solitaire le rôle de marraine. Pour elle, Félix sortait de la maison, se risquait à quelques pas de conduite, du seuil du logis au seuil du jardin, disait « oui », « non », « merci », et tous deux s'embrassaient avant que Mme Leverchac montât en voiture. Puis, fouette cocher ! et l'on entendait le grelot du cheval sur la route de montagne, presque toujours solitaire.

Personne autre que Mme Leverchac ne pénétrait chez M. Félix Planchet.

Ce fut une surprise extraordinaire lorsque, dans le village sis à une portée de fusil de la maison blanche, et dans la ville, située à deux kilomètres, on apprit au prône de l'église que M. Félix Planchet allait se marier avec Mlle Antoinette Louvrier.

Le futur était connu pour un sauvage, un avare et un innocent. On pensa immédiatement que Mme Leverchac avait fait le mariage, puisqu'elle se trouvait, au vu et au su de tout le monde, en relations amicales avec les deux partis.

— Oui, — répondit-elle aux curieux, toute fière de son ingéniosité, — ce pauvre garçon, si seul, sans soins, sans protection, ni distraction, malgré sa fortune, me faisait pitié. Et Antoinette, qui a trente ans et n'a pu se marier, n'ayant que sa pauvreté pour dot ! Une fille vertueuse, travailleuse, qui saura conduire une maison et qui apportera à son mari le bonheur d'une existence familiale !

Mlle Antoinette Louvrier avait en effet accepté le projet matrimonial de Mme Leverchac, bien qu'elle connût depuis longtemps de vue et de réputation M. Félix Planchet.

Elle avait été jolie suffisamment pour avoir une réputation de beauté dans sa petite ville et aux environs. On l'avait même surnommée, grand signe de célébrité, « Marie-Antoinette », car elle avait avec la reine de Trianon et de la Conciergerie une certaine ressemblance : nez busqué, bouche poupine, air altier.

Au temps de ce succès provincial, sa mère vivait encore. Veuve depuis dix ans, Mme Louvrier subsistait modestement, avec la double charge de sa mère et de sa fille. Celle-ci, pour aider au ménage, se servant de l'art d'agrément que sa mère, par vanité, lui avait fait apprendre, donnait des

leçons de piano à quelques petites bourgeoises, désireuses de parfaire leur éducation de couvent. Pendant quelque temps, les trois femmes crurent à un bonheur possible. Tout semblait annoncer un médiocre, mais tranquille avenir. Ce temps fut de courte durée. Mme Louvrier, couturière de son état, se trouva supplantée par de plus jeunes qu'elle, imposant à la ville les modes de Paris, et Antoinette aussi, pianiste insuffisante, fut remplacée chez ses clientes par des virtuoses, élèves d'élèves au Conservatoire.

En peu de temps, la gêne se fit sentir, la malchance s'installa, les dettes s'accumulèrent. Bientôt, les trois femmes durent tout restreindre de leur vie et ne passèrent plus que comme des ombres au long des rues et des promenades de la ville.

La misère cachée et le chagrin rongeur eurent raison de la grand'mère et de la mère. A quelques semaines de distance, Antoinette perdit les deux êtres qu'elle chérissait, se trouva seule au monde.

Immédiatement, elle eut à supporter les assauts des fournisseurs, inquiets devant une seule répondante. Les commerçants, le boulanger, le boucher, le charcutier, le fruitier, la propriétaire, les médecins, les pharmaciens la cernèrent d'une manière journalière et implacable. Elle osait à peine se montrer, impuissante à éviter les rencontres et les boutiques accusatrices. Elle aurait donné son sang pour éteindre la dette, faite de tant de dettes,

qui pesait désormais sur sa vie, sur sa conscience, sur sa fierté.

Elle gagnait si peu ! à peine de quoi se suffire, et ce peu, elle essayait encore de le partager avec les créanciers les plus âpres, parfois irascibles et insolents.

Comment abolir ces deux mille francs de créances, somme énorme pour le pays et pour elle ! Sûrement, elle mourrait à la peine, jamais elle ne connaîtrait le bel orgueil de pouvoir se dire qu'elle avait rempli la mission que lui avaient léguée sa grand'mère et sa mère, qu'elle était libre enfin de tout servage moral !

Elle attendit vainement le fiancé de son cœur, qui l'accepterait avec ses devoirs.

Il ne vint pas tel qu'elle l'avait rêvé, et elle préféra son sort de victime résignée à la nullité d'une existence où le sentiment n'aurait pas de place.

Ce fut dans cet état d'esprit que Mme Leverchac lui proposa une alliance qui la sauverait, disait-elle, de l'ennui et de la dette, avec le solitaire de la maison blanche.

Antoinette Louvrier eut un moment de révolte. Quoi ! voilà l'unique compagnon que la destinée lui réservait ! Que ferait-elle de cet esprit en bas âge, du néant de cette intelligence ? Sa vie de femme, ses aspirations, ses droits, sombreraient à jamais. Elle ne serait jamais une amante, une épouse, mais un soutien, un gardien, pour un être disgracié par la nature. Sa beauté, déjà voilée

par le deuil, creusée par le souci, s'abîmerait définitivement sous le masque du désenchantement.

Pourtant, elle dut réfléchir, envisager sa situation, prévoir le calme et la retraite qui lui seraient assurés par le pis-aller de ce mariage. Là-bas, dans la vallée, enfouie au silence de ce jardin et de cette maison, au centre de ce paysage de majestueuses montagnes, elle serait au moins ensevelie vivante, mais ce tombeau de son esprit et de son cœur, sous la protection de la nature familière, douce et grave, était bien le refuge auquel aspirait tout son être.

Et puis, enfin et surtout, elle pourrait accomplir sa tâche, libérer la mémoire des siens, et la sienne aussi, du poids accablant de la dette. Elle acquitterait enfin, elle remplirait l'engagement qu'elle avait pris, elle paierait les sommes et les intérêts, et son cœur filial, et sa conscience d'honnête femme pourraient connaître et savourer l'amère satisfaction du devoir accompli.

Elle accepta donc.

Hélas! dans cette belle maison, où elle croyait trouver au moins le réconfort de sa vie sacrifiée, elle ne trouva que la déception.

Les premiers jours, elle crut faire renaître autour d'elle les choses endormies, mais elle se brisa contre une volonté soudaine qui n'existait que pour la cupidité. De violentes colères, aggra-

vées encore par un tempérament déséquilibré, la firent trembler de frayeur.

Elle n'avait d'autre droit que de rester dans sa chambre ou de vaquer par le jardin, entre les regards de Philippe, accroupi parmi ses choux, et les regards de M. Félix Planchet, dardés sur elle à travers les fentes d'une persienne blanche.

Comme par le passé, son mari allait aux provisions ladrement, payait les dépenses de la maison, accompagnait sa femme, cherchant dans quelque magasin les vêtements strictement utiles.

Antoinette osa parler un jour des dettes, — de sa dette! — qu'elle aurait tant voulu payer!

— Je vous ai voué ma vie, — dit-elle, — je vous l'abandonne tout entière, mais je vous supplie de m'accorder la tranquillité et la satisfaction du temps que je dois vivre... Que je ne rougisse pas, gênée et humiliée, en passant devant ceux qui ont reçu la parole de ma mère et la mienne!

— Je ne suis pas responsable des dettes des autres, ni vous non plus, — fut la seule réponse.

Antoinette, devant les yeux flamboyants et la bouche dure, sentit que dorénavant sa vie déjà prisonnière avait trouvé un geôlier sans miséricorde.

Elle vécut donc au milieu de l'abondance sans bienfait, de la richesse morte.

Les demandeurs, rebutés par M. Félix Planchet, n'eurent aucun recours contre l'impuissante Antoinette. Et finalement, on plaignit celle-ci pour sa triste destinée.

Trente ans après son mariage, lorsque, toute parcheminée, elle était devenue le terrible spectre de sa jeunesse, son mari tomba gravement malade.

Elle le soigna avec indifférence et ponctualité. Jusqu'au bout, elle resta un être conscient et délicat. Mais lorsqu'il s'éteignit sous ses yeux, elle n'eut ni une larme ni un regret.

Immédiatement, elle alla vers l'armoire où elle savait que Félix cachait l'argent, prit quatre billets de mille francs, les cacha sur sa gorge amaigrie et, dès le lendemain de l'enterrement, fit venir ses créanciers ou leurs descendants, les paya, les indemnisa comme ils voulurent. D'ailleurs, la fortune de son mari lui revint tout entière.

Elle garda la maison, y vécut simplement, adjoignant au vieux Philippe un ménage de domestiques. Les persiennes furent ouvertes, le jardinier put orner les parterres des fleurs de la saison.

Antoinette employa son trop d'argent à de bonnes œuvres. Sa vie de vieille femme fut la période la plus heureuse de son existence.

« Avec tout cet argent, — pensait-elle, — que ne puis-je racheter trente ans de ma vie! »



XV. — LE BLANC ET LE NOIR

Philippe Toury, devant passer plusieurs années en mission dans une bourgade de colonie africaine, avait choisi, comme c'est la coutume, une jeune noire pour préparer ses repas, diriger son ménage, lui tenir compagnie, etc. Moda avait quinze ans, l'âge de la femme dans les contrées chaudes. Philippe en avait vingt-cinq. Moda, douce, polie avec petit Français, avait la beauté de peau noire, de dents blanches, de nez écrasé, de lèvres épaisses, de cheveux crépus des femmes du pays, avec une gaieté et une souplesse de jeune singesse. Plus coquette que travailleuse, elle passait ses journées à manier ses bijoux, qui se composaient d'amulettes, de verroteries, ses écharpes et ses mouchoirs de couleur, présents de petit Français. Elle devenait rayonnante quand, après s'être regardée dans une glace qui ornait la case, elle se présentait naïvement satisfaite devant Philippe pour lui demander s'il la reconnaissait dans sa nouvelle métamorphose.

— De plus en plus belle, Moda! s'exclamait le jeune homme, je ne t'aurais jamais reconnue si tu n'avais souri.

Cette camaraderie donna naissance à une petite fille, celle-ci ni noire ni blanche, sa tendre chair de nouveau-né toute ambrée.

— Jolie petite Français, — dit Moda, en apercevant le poupon qu'elle venait de mettre au monde.

— Et jolie Congolaise aussi, — ajouta poliment Philippe.

La nouvelle venue reçut le prénom de France. Elle fut choyée et dorlotée autant par les tendresses réfléchies de son père que par les caresses instinctives de sa mère.

Philippe songeait souvent au départ. C'était le retour en France pour toujours. Que deviendrait cette famille de hasard, qui en valait peut-être bien une autre, après tout!

A quatre ans, la petite mulâtresse était jolie, de belle santé, commençait à bien parler le français. Philippe retrouvait en elle plus d'hérédité européenne qu'africaine. Ses cheveux, son nez, ses lèvres étaient du type blanc et la rapprochaient exactement des traits de la famille du père. Ses yeux avaient le noir velouté, profond et rieur des yeux nègres, mais il y a partout des yeux noirs.

Le temps avançait où l'heure de la séparation devait sonner. Moda connaissait cette heure

comme Philippe, et celui-ci apprit bientôt que sa compagne prévoyante s'était déjà occupée de lui trouver un remplaçant.

— Tu n'attends même pas mon départ, — lui dit un jour Philippe, — tu étais donc si peu attachée à moi!... Pourtant, j'ai été bon pour toi!

— Oh! oui, — protesta Moda, — moi jamais oublier petit Français et toujours fidèle à lui, jamais plus marier homme blanc, mais marier noir comme moi, vivre dans pays à moi avec lui.

— Tu as raison, — répondit Philippe à cette naïve déclaration, — au moins je te saurai heureuse.

— Oh! oui, Tiago bon garçon aussi, bien gentil beaucoup!

— Et France? — interrogea Philippe.

— Elle dans case avec nous.

— Écoute, — dit alors Philippe, — je ne t'avais pas encore parlé de cela, mais le moment est venu : laisse-moi prendre France... Tu sais combien je l'aime... Là-bas, bien loin, elle me rappellera le Congo et ma petite Moda... Je l'élèverai en gentille Française, je lui ferai donner une bonne éducation, comme aux grandes dames de mon pays... Elle jouera musique, fera portrait, je lui donnerai une dot, assez d'argent pour se marier et être heureuse.

Au grand étonnement de Philippe, Moda battit des mains, se trémoussa, toute joyeuse.

— Oui, oui, — dit-elle, — bien contente... Elle plus heureuse avec toi... Tiago pas aimer blancs,

dit toujours : « Nègre sent bon », « blanc sent mauvais »... Peut-être pas aimer France et France malheureuse.

— D'ailleurs, — conclut Philippe, — avant de partir je te laisserai de quoi vivre sans travailler, et si Tiago pas bon pour toi, toi pouvoir te passer de lui...

— Oh! non! non! Tiago bon pour moi, toi tranquille!

— Bien! Bien! n'en parlons plus!

Le jour de départ arriva, éclaira la case, le paysage familier, le chemin du port, le paquebot, la mer.

Des curieux entouraient l'embarcadère. Philippe tenait par la main sa petite fille, vêtue à la française d'un costume de voyage expédié par un grand magasin de Paris. Moda suivait derrière, portant la valise de sa fille.

La cloche sonna. Philippe serra avec émotion dans ses bras sa petite compagne de cinq années. Il avait toutes les peines du monde à retenir ses larmes. Cela ne l'empêcha pas toutefois d'observer l'attitude maternelle de Moda.

Ce fut bien simple.

— Va avec papa français, — dit la mère à la petite fille qui s'attachait à elle.

Ils partirent. Les mouchoirs s'agitèrent sur le pont et sur la grève. Puis, plus rien qu'un bateau sur l'étendue faite de la rondeur de l'eau et du dôme du ciel.

Douze ans après, au même point de la côte, débarquaient un monsieur et une jeune fille. Lorsque l'on sut l'arrivée au consulat de Philippe Toury et de sa fille France, tout le monde colonial s'exclama :

— Comment ! c'est la petite de Moda ! Comme elle est grande et jolie !... Vous avez joliment bien fait de l'emmener !... Qu'aurait-elle fait ici ?

— Mais oui, c'est elle, — répondait Philippe, — elle a désiré revoir sa mère et le pays où elle est née, et nous faisons notre promenade d'Afrique.

— Moda est heureuse... Tiago est un bon garçon... Ils ont huit enfants et demeurent à deux heures d'ici, au pays de Tiago.

— Veuillez la prévenir de notre arrivée.

Le lendemain matin, Philippe et France entendirent dans leur escalier une montée bruyante et sautillante, et leur porte ouverte, ils aperçurent une courte et grosse négresse suivie d'une ribambelle de petits moricauds.

— C'est toi, Moda ! s'exclama Philippe, ayant peine à reconnaître son ancienne petite noire si gentille dans cette grosse femme dont les cheveux crépus commençaient à se poudrer d'une grisaille d'argent.

— Oui, beau monsieur, belle madame !...

— Mais c'est France, c'est ta fille, embrasse-la !

— Oh ! jolie demoiselle français, avec belle robe et beau chapeau !

France se jeta dans les bras de sa mère et em-

brassa les grosses joues noires avec tendresse, pendant que Moda touchait avec curiosité l'étoffe de la robe, les ornements du corsage.

— Es-tu heureuse? — demanda Philippe.

— Moi, bien contente, beaux enfants, tous jolis!

Et Moda désigna les sept petits aux yeux vifs, aux cheveux crépus, qui se serraient autour d'elle.

France les trouva charmants, ce qui réjouit le cœur de Moda.

— Et le huitième? — dit Philippe.

— Lui trop petit pour marcher : dans berceau auprès Tiago.

Philippe leur distribua des cadeaux apportés de France. Moda était heureuse, elle aussi, comme une enfant, en dépliant les foulards rouges et jaunes, en maniant les colliers, les bibelots et les fanfreluches de Paris.

A un moment, pendant que France était occupée avec les gosses, elle s'approcha de Philippe et lui dit :

— Tiago veut bien que Moda vienne avec toi pendant toi restera ici, pour tenir compagnie comme autrefois, ce sera cent francs, pas un sou de moins.

— Merci, — dit Philippe, — mais nous allons être bientôt obligés de continuer notre voyage... Tu n'y perdras rien, ni Tiago non plus : voilà tes cent francs et la liberté!

On attela une voiture pour reconduire toute la tribu, et l'on convint que Moda et ses enfants

viendraient revoir les deux voyageurs avant leur départ.

— Merci, père, de m'avoir donné ta patrie et ton nom, — dit France à Philippe, comme conclusion, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls.

Lorsqu'ils furent sur le point de partir pour achever leur tour d'Afrique, Moda revint, escortée de ses sept négrillons. A ce moment, France crut devoir lui dire gentiment, pour rire :

— Mère, si nous emmenions un de vos petits avec nous, il serait peut-être content!... et vous aussi!

Le visage de Moda se chargea, sans une parole, de la réponse. Il se transfigura. Les lèvres tremblaient, les yeux jetaient des éclairs de fureur, la bouche devint cruelle, montra des dents terribles, les bras s'allongèrent autour des enfants pour les préserver d'un rapt.

— Ça! jamais! — cria-t-elle enfin avec un air de défi et de menace.

— Vous m'avez bien laissé partir, — dit France confuse et gênée de voir ainsi changée cette bonne grosse mère.

— Pas même chose! — cria encore Moda, — eux noirs!

Et ne se sentant sans doute pas en sécurité auprès de ces gens qui partaient si loin, Moda se prit à courir de toutes ses forces, suivie de ses sept enfants, qu'elle excitait de la voix et du geste.

On essaya en vain de faire revenir les fugitifs

sur leurs pas. Philippe et France les appelaient encore qu'ils étaient déjà presque à perte de vue, des petits points noirs courant à l'horizon inondé de soleil.

— Je ne leur ai pas dit adieu, — dit France toute chagrine, — quelle mauvaise idée j'ai eue là!

— Qui te montre, ma chère petite, que chacun tient à son bien... Tu es à moi et les petits noirs sont à elle!

XVI. — LE PSEUDONYME

Benoît Morin acquit l'estime des éditeurs et des écrivains, et même une certaine réputation auprès du public pour ses traductions des anciens écrivains russes et aussi des nouveaux, dont les débuts retentissaient à travers la vieille Europe comme des bruits lointains d'orages formés là-bas, aux frontières d'Asie, au-dessus des montagnes presque inexplorées, des lacs immenses comme des mers, des steppes sans fin sous le ciel sans bornes.

Ce n'était pas la célébrité, mais un renom d'exactitude, de finesse, de compréhension délicate ou forte, selon les œuvres traduites, qui accompagnait le nom de Benoît Morin. Sa venue était toujours accueillie avec déférence, on lui parlait avec une nuance de politesse particulière et même avec un certain respect, justifié par ses allures et son existence.

Bien qu'il ne fût pas encore un vieillard, ses cheveux gris et sa barbe tachée de la neige des hivers le faisaient considérer comme ayant trouvé

sa fonction définitive et terminé sa carrière. Il ne disait d'ailleurs jamais mot de lui-même, apparaissait juste pendant le temps nécessaire dans l'une de ces grandes maisons d'éditions de la rive gauche pour lesquelles il travaillait, puis il regagnait pédestrement, ou sur l'impériale d'un omnibus, le faubourg de Belleville qu'il habitait depuis sa jeunesse.

Là, à mi-côte de la grande rue montante et tournante, il avait son logis au dernier étage d'une haute maison qui dominait l'étendue de Paris. Ce paysage splendide lui avait toujours suffi : ses deux fenêtres étaient orientées de façon à lui montrer en plein cet océan de pierre où les aspects des maisons et des rues ont des mouvements souples et incessants de vagues toujours reformées, sous la vive lumière, dans la brume des pluies, par les nuits brillantes et bleues.

Pendant la journée, il errait et flânait volontiers, à travers la foule familière du quartier, par les vieilles rues solitaires de la province parisienne, le long des molles allées verdoyantes et fleuries des Buttes-Chaumont. Souvent, il s'asseyait sur un banc, grignotait un déjeuner d'anachorète, rêvassait, écrivait sur son carnet, fumait sa pipe, puis rentrait chez lui vers le soir, préparait et prenait une tasse de café et se mettait à sa besogne coutumière.

L'un de ses éditeurs habituels, Roudier, ne fut pas peu surpris lorsque Benoît Morin entra un jour

dans son cabinet et déposa sur son bureau, avec l'émoi et le tremblement d'un jeune débutant, un manuscrit assez compact. Sur la première page, il lut le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur : *Conversations avec la Nature*, par Benoît Morin.

— C'est de vous ?

— C'est de moi, comme vous voyez.

— Vous ne faites plus de traductions ?

— J'ai mené ce livre à travers mes travaux journaliers, qui n'en ont pas souffert, vous le savez... Aujourd'hui, je voudrais essayer de m'exprimer moi-même... C'est encore une traduction, — conclut-il, avec un sourire dans sa barbe grise.

L'éditeur eut aussi un sourire, mais qui signifiait la commisération.

— Vous êtes donc comme les autres, — lui dit-il, — vous voulez faire des livres qui iront augmenter la multitude des invendus... Croyez-moi, ne changez pas de manière... Vous vous êtes fait un nom, je vous assure, avec vos traductions ; on vous connaît ainsi, vous allez dérouter les gens qui vous apprécient à travers les auteurs russes et vous perdrez tout le bénéfice que vous avez acquis... C'est dans votre intérêt que je vous dis cela, ne courez pas plusieurs lièvres à la fois, c'est le moyen de les manquer tous...

— Je vous remercie, — répondit Benoît Morin — mais ce n'est pas changer de métier que d'écrire

pour son compte quand on a écrit si longtemps pour le compte des autres.

— Enfin! vous y tenez, — termina [Roudier avec un soupir, — laissez-moi donc votre manuscrit, je le lirai : passez me voir dans quelques jours.

Lorsqu'il revint chercher la réponse, Benoît Morin n'avait guère d'illusions, mais il reçut tout de même un coup au cœur lorsqu'il entendit ces paroles prévues :

— Mon cher ami, j'ai parcouru votre livre : ce n'est pas du tout ce qu'il me faut; je ne vendrais pas dix exemplaires de ces réflexions sur la nature... Vous savez que je n'éдите que les œuvres des écrivains classés, français ou étrangers... Portez donc votre manuscrit à Bidou, c'est bien mieux son affaire.

Benoît Morin n'insista pas, s'en fut chez Bidou, qui lui tint à peu près le même langage que Roudier :

— Comment, monsieur Morin, vos auteurs russes ne vous suffisent donc pas?... C'est un nom qu'il va falloir vous refaire, en abandonnant tout le fruit de votre travail passé... On dira : Ah oui! Benoît Morin le traducteur, mais Benoît Morin l'auteur, nous ne le connaissons pas.

— Monsieur Bidou, je vous demande de lire mon manuscrit...

— Certainement, certainement... Quel est le titre?... *Conversations avec la Nature*... C'est bien aride pour la jeunesse et pour les femmes... Ne

pourriez-vous changer ce titre et prendre, par exemple : *L'Amour partout?*... Cela serait plus alléchant...

— Oh! ce n'est pas du tout ce qui convient à mon sujet.

— Mais si... mais si... l'amour... la nature... c'est la même chose.

Quinze jours après, ce fut un employé qui lui rendit son manuscrit avec ces paroles :

— Ce n'est pas notre affaire... M. Bidou m'a chargé de vous dire qu'il le regrettait infiniment.

Benoît Morin récolta plusieurs réponses semblables et acquit la conviction, en revisant son manuscrit, qu'il n'avait même pas été feuilleté.

Peu de temps après on commença d'annoncer dans les journaux qu'un nouvel écrivain slave venait d'être révélé. Ce n'était pas un jeune homme, mais un vieil homme du peuple, qui avait connu la vie obscure des faubourgs et des prisons, avant de disparaître définitivement parmi les travailleurs de la terre, sur un point vague de la morne étendue de l'empire russe. Il avait écrit un livre, résumé de ses visions et de ses méditations, immédiatement flairé comme suspect lorsqu'il avait paru, et disparu aussitôt que paru, enfoui au silence. Un certain nombre d'exemplaires ou copies avaient pu traverser la frontière, et le traducteur connu de tant de chefs-d'œuvre de la littérature russe, M. Benoît Morin, possédait une de ces copies, qu'il étudiait en ce moment.

L'éditeur Roudier risqua le voyage de Belleville, où Benoît Morin lui montra, en effet, un grimoire en assez mauvais état, écrit en langue russe, et qu'il était en train de déchiffrer. Il lui signa immédiatement un traité en bonne et dûe forme pour s'assurer la possession de l'œuvre précieuse, et, quelques semaines après, on aperçut aux vitrines des libraires un volume nouveau dont les éditions se succédèrent rapidement, qui avait pour auteur Nicolas Riga et pour titre : *J'interroge l'espace...*

L'œuvre fut acceptée de tous : de ceux qui savent lire, pour sa gravité poétique; de ceux qui font semblant de lire, pour le mystère qui l'entourait et pour la parure à la mode qui lui fut immédiatement acquise. Les premiers y reconnurent le caractère éternel des questions que l'homme pose à l'Infini, à la Nature, aux sentiments qui l'oppressent, aux passions qui le bouleversent, à la conscience imprévue qui s'est éveillée en lui au spectacle des choses et devant le problème de sa destinée. Cette discussion intérieure était présentée à l'aide de promenades et de rêveries qui ajoutaient aux œuvres anciennes à peu près analogues tout ce que notre temps a apporté de frémissement mélancolique à scruter le secret de l'être humain, passager d'un instant à travers l'univers éternel.

Si la nature se déployait à travers toutes les pages de ce livre, le monde social y donnait aussi à entrevoir son agitation, à entendre sa rumeur.

Mais personne ne sut voir que Benoît Morin avait prêté ses sensations et ses pensées au Nicolas Riga imaginaire créé par lui pour faire accepter tout ce qu'il avait, pendant tant d'années, gardé et perfectionné d'impressions et de jugements, de vérité et de poésie.

La gloire monta rapidement, comme la lumière éblouissante d'un soleil nouveau, autour du nom subitement révélé de Nicolas Riga, et le vieux traducteur, à la fenêtre de son haut logis de faubourg, regardait briller Paris aux feux de l'astre du jour, ou, dans l'atmosphère bleue de la nuit, sous les scintillements des étoiles avec lesquelles il continuait son interrogation de l'espace.

XVII. — C'EST POUR LA VIE

M. Fondenis est un exemple remarquable de méthode. Il a véritablement franchi les périodes de sa vie comme le marcheur régulier abat des étapes, sachant d'avance où il déjeunera, où il dînera, où il couchera le soir. M. Fondenis, de la maison Fondenis et C^{te}, était entré dans le commerce avec des capitaux suffisants pour soutenir la lutte, défier la concurrence, attendre les moments opportuns. Sa situation avait pu paraître incertaine pendant quelques années, et ses rivaux s'étaient réjouis de son apparente inertie et de sa persistante indécision. Mais sa lenteur n'était que de la prudence, son immobilité guettait les occasions. Bientôt, par des opérations savantes et des rafles sûres, il devint un des maîtres de la place, un notable commerçant, une illustration du Bottin.

Il se maria contre une dot honorable, qui lui permit de centupler ses bénéfices.

Il parvint ainsi au principal but qu'il s'était assigné : à la fortune. Je crois inutile d'entrer

dans les détails de cette entreprise, et de dire par quelles péripéties, quelles émotions, passa M. Fondenis. Ce n'est pas l'histoire complète de sa sensibilité que je tente d'écrire. Je le choisis plutôt comme représentant de la classe nouvelle des privilégiés, de ceux qui, depuis un siècle, sont en possession des moyens dits de parvenir. Le malheur de M. Fondenis et de ses semblables, c'est de ne pas voir au-delà de l'occupation immédiate et du but personnel. Il ne leur reste rien de l'éducation générale acquise dans les collèges. On a exhibé et manipulé devant eux les plus grandes idées, les plus beaux exemples. A peine délivrés de la discipline de la première éducation, ils en oublient tous les principes.

Leur existence, désormais, est bornée à eux-mêmes. Tout ce qui est humain leur est étranger. C'est leur force, pour l'objet qui les intéresse, et c'est leur faiblesse, car les préoccupations pratiques les conduisent fatalement au néant de l'esprit, à l'affreux vide final.

Ce fut le cas de M. Fondenis, pareil à des milliers et à des milliers d'autres. Quand il eut fait fortune, il lui fallut trouver un emploi de cette fortune. Il avait épousé une femme stérile et n'avait pas à assurer l'avenir des sommes amassées. Il s'enquit d'un moyen de faire vivre son bien sous ses yeux, quitta le commerce, s'acharna à faire perpétuellement fructifier les valeurs qui représentaient

son capital. Abonné aux journaux financiers, habitué de la Bourse, procédant avec l'attention, la sagesse, qui avaient été les règles de sa carrière ponctuelle, il n'eût d'autre intérêt, dans sa nouvelle existence, que de voir l'argent se changer en argent, s'augmenter de bénéfices incessants. Ses journées se passèrent à vendre pour acheter, à acheter pour vendre. Il fut l'employé de ses spéculations, préparant, réalisant, tenant son coffre-fort en ordre comme une bibliothèque.

Ses revenus augmentèrent, mais il n'aurait pas songé à leur trouver un emploi s'il ne lui avait été ordonné, pour sa santé, de passer une partie de l'année à la campagne. M. Fondenis quitta à regret, pendant l'été, l'appartement où il faisait ses comptes, et les divers centres où il se renseignait. Le jardin du Palais-Royal, non loin duquel il habitait, lui apparaissait comme suffisamment « campagne », avec ses arbres, ses pelouses, ses fleurs, ses statues, son canon de midi, et sa musique militaire de cinq heures.

Néanmoins, il quitta les allées où il se promenait au beau temps, les arcades où il se tenait à l'abri du soleil ou de la pluie en ruminant ses combinaisons, pour une propriété qu'il choisit dans une contrée assez banale, mais de terre productive. Là, une distraction inédite s'offrit à lui : il excella à être avare, il exigea un gain, il tira un parti extraordinaire de son potager et de son verger, de sa basse-cour et de son bois mort.

En réalité, et sans qu'il s'en doutât, il cherchait des motifs d'activité pour son esprit, et il ne trouvait que ceux qui étaient à sa portée.

On le vit bien à la conclusion, lorsque M. Fondenis eut perdu sa femme et qu'il se trouva un jour trop vieux pour quitter Paris. Le caractère provisoire de la sépulture de sa femme l'avait frappé. Il avait consenti, pour cinq ans, une location de terrain qu'il trouvait défectueuse. L'âge aidant, et ses spéculations de Bourse devenant malchanceuses, il devint bientôt la proie bénévole d'une idée fixe, où son instinct de propriétaire trouva sa suprême affirmation.

Il ne voulut pas être exposé aux hasards d'une inhumation aussi médiocre, qui comportait vraiment trop d'inconnu, trop de risque. Un terrain à lui, une bâtisse conçue selon ses plans et ses goûts, un caveau à deux places, où il installerait d'abord l'épouse qui avait tenu sa maison et aidé ses calculs, voilà ce qu'il lui fallait, et voilà ce qu'il aurait. Il se mit au travail, donna tous ses soucis et tout son temps à sa tombe future, comme il les avait donnés à son commerce, à ses spéculations, à sa propriété maraîchère. Il est occupé en ce moment à faire bâtir une chapelle gothique pour recevoir ses restes, avec des clochetons, des sculptures, des inscriptions, et comme il veut expliquer l'importance du choix des matériaux, la méticulosité qu'il apporte à la confection du

moindre détail, M. Fondenis, tout usé, tout blanchi, déjà conquis par l'éternité, en vient à prononcer ces paroles mémorables :

— Vous comprenez, il faut que ça soit solide...
C'EST POUR LA VIE!

XVIII. — L'ATHÉE

— Désirez-vous voir un prêtre? — dit la sœur à Mathilde, lorsque le médecin fut parti.

Mathilde, amaigrie et pâle, avait déjà sur son visage les annonces de la mort. Sa chair était de cire. Elle reposait sur son lit blanc, les mains allongées sur le drap. Ses yeux largement ouverts, sa bouche serrée, elle semblait résignée au sacrifice de sa vie.

— Non, ma sœur, répondit-elle tenacement. Juste ne croit pas... S'il n'y a plus rien après nous, à quoi bon?... Et s'il y a vraiment quelque chose, je veux partager son sort éternel...

Juste entra au même moment.

Il avait entendu le dialogue de la chambre à côté, où il s'était retiré pour cacher ses larmes.

— Ma sœur, dit-il à la religieuse, j'ai consenti à vous confier Mathilde : donnez-lui vos soins attentifs... pour le reste, cela ne regarde qu'elle et moi.

La religieuse leva vers le jeune homme ses yeux de fanatique et lui répondit :

— Que Dieu prenne son âme en pitié!

Juste s'approcha de la moribonde, lui prit la main.

Elle le regarda avec un sourire triste et tendre.

— Garde ma main dans la tienne, dit-elle doucement. Ne me quitte plus... Avec ton aide, je pourrai franchir courageusement le dernier pas... Malgré les croyances de mon enfance, qui remontent en moi, je ne veux pas me laisser vaincre... Si je crains encore, ce n'est pas le remords, mais le doute...

— Que la faiblesse et la maladie ne te fassent pas redevenir enfant, ma chérie, lui dit-il. Ce sont là des idées de petite fille. Avec la santé de ton corps, te reviendra celle de ton esprit. Je t'ai ouvert les yeux sur la réalité des choses : tu les as comprises, senties, acceptées. J'ai mis dans ton cerveau une flamme qui éclaire et qui rassure, non une crainte continuelle de l'au-delà qui finit avec nous. J'ai lu, pensé et vu. Tous les êtres sont égaux devant la fin dernière, nous sommes des produits de la terre, et non des fantômes qui attendent en tremblant une punition ou une récompense. Après nous, il y a le néant et l'oubli, c'est-à-dire rien!... Et heureusement!... Quelle torture de songer et de croire qu'après cette existence il faudrait recommencer une autre! La vie est complète, et la rançon que nous payons pour y avoir passé, c'est la mort... Je te dis cela pour te redonner de la confiance en toi et en moi. Tu vas guérir, et tu seras la première à rire de l'émoi que tu as eu de l'éternité et de ta survivance.

Juste disait ces derniers mots pour endormir Mathilde dans le calme de la mort paisible, et au fond de lui-même, il sanglotait en lui disant un dernier, un éternel adieu.

Mathilde est morte, — mais Juste aussi, d'une autre façon.

Juste est devenu, avec le temps, M. Lhomond-Langlois. Il habite une ville de province, où un bon mariage et de solides intérêts l'ont pour toujours fixé.

Chaque dimanche, après avoir pris son chocolat à la crème, il s'en va à la messe. Il tient ostensiblement son paroissien d'une main, et, de l'autre main, une canne sérieuse. Il est vêtu d'une longue redingote, presque une lévite. Il a des guêtres. Son chapeau haut de forme est à l'ancienne mode. Plus de moustaches ni de barbe : une face rasée, comme les messieurs ecclésiastiques, et des yeux prudents derrière des lunettes.

Mme Lhomond-Langlois marche auprès de son époux. Elle est coiffée d'un ample chapeau sous lequel tirebouchonnent des cheveux gris d'argent. Elle a un mantelet, elle porte des mitaines.

Arrivés sous le portique de la vieille église, pendant que sonnent encore les cloches de la grand'messe, M. et Mme Lhomond-Langlois achètent une part de paradis à bon marché en faisant leurs petites aumônes aux excellents mendiants professionnels qui se tiennent sous les vieux Apôtres du

porche, auxquels ils ressemblent, aussi barbus, aussi rongés de vieillesse les uns que les autres.

Puis, M. et Mme Lhomond-Langlois se dirigent vers leurs places, tout près du chœur, deux beaux prie-Dieu qui portent leurs noms sur des plaques de cuivre.

Ils communient tous deux une fois par mois sans compter les suppléments des grandes fêtes. Ils reçoivent la visite de M. le Curé. Quand Mgr l'Évêque est venu, pour la dernière confirmation, il a dîné chez eux. Ils sont inscrits pour toutes les bonnes œuvres, ils ne donnent pas de fortes sommes, mais ils donnent toujours. Bref, ils font tout ce que font les gens de leur monde, ni plus ni moins, mais ils le font avec une componction particulière, qui est remarquée et louée.

— M. et Mme Lhomond-Langlois tiennent bien leur rang, — affirment les gens sans bien savoir le sens de la phrase qu'ils répètent.

Aussi sont-ils salués par tout le monde sur le parvis, quand ils sortent de la grand'messe. Et l'on sait bien qu'ils reviendront pour vêpres. Et qu'on les reverra, vers cinq heures, à la musique militaire.

Ils rentrent chez eux, tout parfumés d'encens et de pain bénit. La cuisinière a préparé le « déjeuner du dimanche », c'est-à-dire, sur la nappe éblouissante, une meilleure bouteille que d'habitude, avec le poisson fin et le gras poulet rôti à point, suivi d'un appétissant légume, frais cueilli

dans le jardin. Ensuite, la brioche chaude, les confitures faites par Mme Lhomond-Langlois, les fruits de la saison, le café délicieux dont l'arôme embaume la maison.

Après le café, M. Lhomond-Langlois prend sa pipe, son journal, *La Croix*. Mme Lhomond-Langlois lit la *Semaine religieuse*. Et tous deux, en face l'un de l'autre, dans d'excellents fauteuils, digèrent avec recueillement les bienfaits de la Providence. Parfois aussi, le sommeil prend l'un, et l'autre laisse respectueusement ronfler son partenaire, à charge de revanche.

Rien ne manque à leur vie paisible de dignes chrétiens.

Ils ont travaillé, au cours de leur existence, ils se sont enrichis. Ils n'ont pas eu d'enfants. Ils sont devenus de vénérables petits propriétaires. C'est la vie des honnêtes gens : laborieux dans leur jeunesse, tranquilles dans leur maturité. Ils affirment donc que Dieu est bon, grand et équitable.

M. Lhomond-Langlois avait beau réfléchir, les soirs de confession et les matins de communion, il avait beau fouiller sa conscience pour y ramasser les moindres peccadilles, il ne trouvait pas grand'chose, et il était bien forcé de s'avouer qu'il était un homme à peu près parfait. Son enfance, sa jeunesse étaient bien lointaines, disparues à jamais derrière l'horizon quitté. Sans doute, il avait été

comme tant d'autres, il avait fait le fanfaron, il avait blasphémé. Mais quoi! aussitôt qu'il avait été question pour lui d'un mariage sérieux, avec une fille bien dotée, il s'était converti avec éclat et, bien lavé, bien purifié, il était allé à l'autel comme un agneau sans tache. Il avait reconnu, en s'entretenant des choses éternelles avec des religieux bien renseignés, qu'il n'y a sur terre ni prospérité, ni félicité, ni respectabilité, si l'on n'est pas un fervent chrétien. Pour ce qui suivrait, il était bien tranquille. Sa place était marquée parmi les petits anges blonds et roses, les saints et les saintes vêtus de robes bleues et vertes. Il verrait Adam et Ève, les martyrs, tous les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'il serait si heureux de connaître!

Tout à coup, un après-midi de dimanche, M. Lhomond-Langlois perdit le sentiment de sa béatitude. La mémoire lui revint. Le souvenir de Mathilde pesa sur sa pensée.

Ne lui avait-il pas ouvert, par la folie de ses discours, les portes de l'Enfer?

Ce n'était pas possible! La miséricorde divine est trop certaine, et le châtement n'a pu atteindre la malheureuse fille, coupable d'avoir écouté, au moment de l'agonie, son éloquent amant du Quartier Latin. C'est tout au plus si cette malheureuse Mathilde est forcée à un stage avant d'être admise parmi les élues.

M. Lhomond-Langlois essayait de se rassurer

ainsi, tout en frémissant de la responsabilité qu'il avait encourue.

Il n'osa rien dire à Mme Lhomond-Langlois, qui aurait sans doute trouvé tout naturel que la maîtresse appartint au diable, pendant que la femme légitime allait à Dieu.

Il chercha donc seul la solution, la trouva enfin, avec l'aide de son confesseur.

Il fonda une œuvre nouvelle : la confrérie des « Sauveteurs du Purgatoire », dont il porta désormais la bannière de velours rouge à toutes les processions.

XIX. — LES TROIS PERTUFAS

- Philomèle!
- Monsieur César?...
- N'oubliez pas le feuilletage!
- Non, monsieur César, je cours chez le boulanger.
- Allez vite, Philomèle!...

Ce dialogue retentissait chaque dimanche matin, dans la cage de l'escalier du logis des trois Pertufas. Les paroles s'échangeaient entre l'aîné des trois frères, M. César Pertufas, et la vieille bonne Philomèle, l'un sur le palier de sa chambre, au premier étage, l'autre affairée, au rez-de-chaussée, autour du fourneau de la cuisine. Puis, immédiatement, Philomèle filait aux provisions, pour assurer la solennité du déjeuner du dimanche. Elle laissait bouillir sa « soupe de viande » mise au feu dès le fin matin, allait quérir la couronne de pain doré, le poulet pour rôtir, et la tourte, ou « feuilletage », gâteau de pâte au beurre qui coûtait soixante centimes, se tenait chaud au four,

et apparaissait pour le dessert, en compagnie d'une bouteille de vin muscat, rose et ensoleillé, qui achevait de donner au repas dominical son caractère de réjouissance.

Ce logis des trois Pertufas était situé dans la rue des Carmes, rue principale de Castelmouline, un des chefs-lieux du Bas-Languedoc, qui n'est occupée que par des commerçants : drapiers, confectionneurs, marchands de nouveautés, marchands de chaussures, marchands de meubles, bijoutiers-horlogers, libraires, merciers, etc. En descendant cette rue, qui traverse Castelmouline, de l'Hôtel de ville à la Cathédrale, on aperçoit à droite, à mi-chemin, la halle couverte, où les mesures en pierre servent aux achats de grains les jours de marché. En face de la halle se rassemblent les boutiques anciennes, parmi lesquelles celle des trois Pertufas, surmontée d'un premier étage habité par les trois frères, César, Hercule et Achille Pertufas.

On voyait cette boutique de loin, avec sa large enseigne de bois peinte en rouge, où brillait en lettres d'argent le nom de « NESTOR PERTUFAS », le fondateur, le père, — l'ancêtre.

Pendant soixante ans, le commerce du magasin fut des plus prospères. Alors, deux fois par an, avant les deux grandes saisons du drap, été et hiver, M. Nestor Pertufas se rendait à Elbeuf, à Louviers, pour acheter les draps de fantaisie, à Sedan, pour

les draps noirs. Il faisait dans ces villes ses ras-sortiments de marchandises, qu'il voulait belles, solides, — et il s'y connaissait! — ne se laissant jamais tenter par la camelote à bas prix. Aussi, sa réputation d'honnête négociant dépassait-elle les limites du département, et les paysans, comme les citadins, fréquentaient-ils sa boutique, où ils savaient trouver du bon, à des prix raisonnables.

Les jours du marché, qui se tenait le samedi, et les jours de la foire, dont le tumulte revenait cinq fois dans l'année, amenaient une clientèle assidue, considérable, à ne pouvoir remuer dans la boutique, entre les piles de drap. Le père Pertufas, entouré de ses trois fils, se multipliait, accueillait chacun avec un bon sourire et des poignées de main dont il n'était pas chiche.

— Jamais on n'a vu un monsieur aussi affable, — proclamaient les clients, — il vous connaît à peine qu'il est déjà aussi aimable que si on était des amis de vingt ans... Tout de suite, il vous touche la main, vous demande des nouvelles de votre santé, de votre famille... Il est bien brave! vraiment!...

De fait, les manières de M. Nestor Pertufas inspiraient la confiance, comme sa physionomie. La casquette de drap jaune poilu coiffant sa tête laissait voir un peu de front large et bombé, qui surmontait des yeux bleus tout petits, un large nez rosé, une bouche grande, à grosses dents, un menton gras, et de larges côtelettes de poils sur

les joues, auprès d'épaisses oreilles où brillèrent et bougeaient sans cesse des anneaux d'or.

Le vieux drapier passait à juste raison pour très riche. Il avait perdu sa femme à la naissance de son dernier fils Achille, et ne s'était pas remarié. Philomèle, domestique campagnarde, nourrice de ce troisième enfant, tint la maison, fit le ménage et la cuisine. L'éducation donnée aux trois frères fut sommaire. Studieux par obéissance, ils restèrent médiocrement intelligents, doux, honnêtes comme leur père, mais moins vifs d'allures, moins bien doués pour le négoce. Affublés de leurs noms guerriers, qui n'évoquaient que glaives, massues, casques et cuirasses, ils furent les plus pacifiques, les plus effacés des hommes. Leurs études terminées tant bien que mal, Nestor Pertufas les avait mis au comptoir, cherchant à en faire au moins de bons employés, car ils manquèrent toujours d'initiative, ne purent jamais acquérir la rondeur paternelle auprès des clients, la maîtrise du négociant qui sait amadouer et séduire tous ceux qui se présentent.

L'aîné, pourtant, César Pertufas, avait été aux achats avec le père quatre ou cinq fois, et il arrivait à vaincre un peu sa timidité lorsque la présence du chef l'encourageait à mener une affaire; mais celui-ci mort, César, comme les deux autres, Hercule et Achille, manqua de direction. Tous trois avaient un égal besoin d'être guidés, conseillés, pour la moindre action.

On s'aperçut bien vite qu'à eux trois ils ne remplaçaient pas leur ancien, et une opinion courante s'établit :

— Ils seraient bien capables de manger ce que le père Pertufas avait ramassé par son activité et son économie!...

Ils avaient essayé, tous trois, de donner à leur visage inexpressif une physionomie par la forme de leur système pileux. César portait des favoris très épais et très longs, comme l'empereur d'Autriche. Hercule avait une grosse moustache et une grosse impériale, à la Napoléon III. Achille, le plus jeune, poilu jusqu'aux yeux, possédait une barbe longue et carrée semblable à celle de Léopold II, roi des Belges. Tous trois, malgré leurs âges différents, étaient blancs de cheveux, de barbes, de moustaches et de favoris. Dans leur boutique longue et étroite, aux rayons bourrés de pièces de drap, qui s'élevaient aussi, de chaque bout des comptoirs, jusqu'au plafond, ils semblaient avoir blanchi comme dans une cave sans air et sans lumière. Coiffés de casquettes de drap jaune, pareilles à celle de leur père, vêtus de longues redingotes amples et solides, de gilets de velours à fleurs, de pantalons à sous-pieds tombant sur leurs guêtres mastic, ils ne sortaient de leur boutique que pour passer, aux heures de repas, dans leur arrière-boutique obscure, avec son unique fenêtre donnant sur une courette entourée de murs,

ou pour monter, à l'heure du sommeil, dans leurs chambres respectives. Sur le palier, Hercule et Achille embrassaient leur aîné :

— Bonne nuit, César!

— Bonne nuit, Hercule!... Bonne nuit, Achille!

Puis, les deux plus jeunes des trois vieillards se serraient la main, et tous trois allaient dormir leur nuit ponctuée par les heures dont les sons de bronze se croisaient dans la rue des Carmes, venant de l'Hôtel de ville et de la Cathédrale, et faisaient vibrer les carreaux des fenêtres.

Ils ne sortaient que les dimanches et les jours de fêtes. Coiffés tous trois de gibus, depuis que César était revenu, il y avait longtemps, de ses derniers achats dans le Nord avec un haut-de-forme, ils se rendaient, du même pas, le matin, à la messe, et l'après-midi, à la musique des husards, au square de l'Évêché. Entre ces deux cérémonies, ils s'asseyaient, toujours avec la même conviction, autour du déjeuner, dans l'arrière-boutique, où il n'y avait place que pour la table, les chaises, le petit buffet, et le service de l'antique Philomèle, surgissant aux instants inexorablement réglés de la soupe à la viande, du rôti de poulet, de la tourte ou feuilletage, accompagnée de la bouteille de muscat.

Les autres jours, ils étaient d'une frugalité absolue, se satisfaisant de soupe à la graisse,

de légumes, de fromage de chèvre, d'une côtelette le jeudi pour prendre les forces nécessaires à l'achèvement de la semaine. Ils ne parlaient guère pendant ces repas ordinaires, mangeaient avec la hâte et l'indifférence des gens pressés de retourner au travail. Le dimanche, jour de bombance, déliait leurs langues, leur faisait retrouver leurs voix méridionales, âpres et chantantes. Ils célébraient le passé, se remémoraient les ventes du « père », faisaient défiler tous les clients de jadis avec leur histoire. Au moment du dessert, ils choquaient leurs verres de muscat pour boire à la maison Pertufas, la plus vieille et la première de Castelmouline!

Le dimanche soir, ils terminaient le « feuilletage » en buvant du cacao.

Le lundi, ils reparaissaient, ouvraient leurs volets, ne sortaient plus de leur boutique, fidèles au poste.

Ils se tenaient derrière les vitres de leur devanture, les mains derrière le dos, sous les basques de leur redingote, attentifs au moindre mouvement de la rue. Le passage des gens, d'une voiture, d'un chien, leur créait une distraction aussi intéressante que le spectacle le plus extraordinaire. Puis, ils se promenaient dans leur boutique d'un bout à l'autre, comme de vieux lions dans une cage. Ils prirent tellement l'habitude de ces promenades qu'ils ne se heurtaient jamais, ni ne se gênaient en se croisant, allant toujours à leur

droite comme font les cochers. Cette promenade durait parfois des heures. Il faut bien prendre de l'exercice quand on est dans le commerce et qu'on n'a pas le temps de sortir.

Telle était leur vie.

César, l'aîné, avait échoué au port conjugal, manquant son union avec Mlle Apasserat, la fille du marchand de nouveautés voisin, gracieuse enfant à la jolie tête de moineau, très moqueuse et très musicienne. César eut la malencontreuse faiblesse de vouloir chanter, sur les supplications de tout le monde, à un dîner où devaient s'amorcer les fiançailles. Gauche, timide, il fut ridicule dans sa chanson du *Mauvais temps*, au moment où il sifflait pour imiter le vent. Mlle Apasserat, malgré les objurgations de son père et de sa mère : « Jamais elle ne trouverait un parti semblable ! » ne voulut plus entendre parler de César Pertufas. Celui-ci, bien content au fond, rentrait chez lui et n'en sortait plus, et ses deux cadets n'auraient jamais eu l'idée de se marier alors que leur aîné restait vieux garçon.

Tout était bien ainsi. Quand Nestor Pertufas mourut, il avait fait à ses trois fils ses recommandations résumées par ces paroles suprêmes :

— N'oubliez jamais la signification de votre nom... Per-tu-fas!... *Pour toi tu fais!*

Le prudent Nestor avait ajouté :

— Il peut se faire que de mauvais jours sur-

viennent, mais vous avez ce qu'il faut pour vivre...
Au moins, ne le dépensez pas!...

De fait, les mauvais jours étaient venus. Peu à peu les affaires avaient diminué. Un gros magasin, genre bazar, qui « tenait » de la confection comme de tout, s'était installé dans la ville, et avait rapidement attiré la clientèle de Nestor Pertufas. Les trois frères passèrent bientôt des journées sans voir personne entrer chez eux, — puis des mois, — puis des années.

Il y a tout près d'un quart de siècle qu'il n'est pas venu un client dans leur magasin!

N'importe! Ils continuent néanmoins leur vie, à l'abri de leur enseigne, ouvrant dès le jour, fermant à la nuit, époussetant leurs draps trentenaires qu'ils ne vendront jamais plus, regardant aux vitres, se promenant de long en long.

Alors que le bon marché envahit tout, ils ont maintenu leurs prix!

Les jours de marché et de foire, ils ouvrent leur porte à deux battants, comme au temps du père, et l'aîné se tient sur le seuil.

Personne n'entre.

A la fin de l'année, ils font l'inventaire.

Ils gagnent tout de même de l'argent, car leur argent est bien placé, et ils touchent à peine à leurs revenus.

Aussi, le dimanche, pour eux, revient toujours comme une fête, qu'il tombe au dehors la pluie

de l'hiver ou que le soleil de l'été fasse rissoler la ville sous son feu d'or allumé au milieu du ciel bleu.

Dès que l'appel des cloches tinte dans l'air de Castelmouline, le même joyeux dialogue retentit dans la cage du minuscule escalier :

— Philomèle!

— Monsieur César?...

— N'oubliez pas le feuilletage!

— Non, monsieur César, je cours chez le boulanger.

— Allez vite, Philomèle!

XX. — CASCARINET

— Té! Cascarinet! va me chercher un cigare!

— Té! Cascarinet! porte-moi ce bouquet à cette adresse!

— Té! Cascarinet! viens un peu ici que je te donne une commission!

C'est en ces termes, et en d'autres, que les habitués du Café des Négociants, assis sur une petite place d'une ville toute flambante de soleil, non loin de la mer toute bleue, interpellaient à qui mieux mieux un jeune garçon rôdant de ci de là, en quête d'une aubaine, d'une course, d'un pourboire.

On ne lui connaissait pas d'autre nom que celui-là, résonnant comme un bruit de castagnettes entre le gosier et les dents des gaillards attablés le matin, l'après-dînée et la soirée, autour de l'apéritif, du café et du bock. De l'argent dans la poche, l'esprit vif, toujours en quête de quelque aventure insignifiante qui suffirait à occuper leur désœuvrement, ils avaient adopté comme factotum ce Cas-

carinet, sorti on ne sait d'où, toujours là quand on avait besoin de lui.

Pas de famille, pas de logis, du moins on ne lui connaissait ni attache ni demeure. Il disparaissait avec les ombres de la nuit, il reparaisait au bon soleil, sans jamais dire où il s'en allait, ni d'où il venait. Cela, d'ailleurs, était bien égal à tout le monde.

Cascarinet, c'est Cascarinet, et voilà tout ! Que voulez-vous en savoir davantage ? On l'envoyait en course comme on s'asseyait sur une chaise, comme on égouttait l'absinthe sur un morceau de sucre, comme on faisait la partie au cercle.

Cascarinet suivait la bande des messieurs de la ville. Partout où ils étaient il se trouvait, au cercle comme au café, à la porte du restaurant comme sur le quai de la gare.

— Cascarinet !

On n'avait même pas besoin de regarder s'il était là pour l'appeler. A peine son nom avait-il résonné qu'il surgissait.

Toujours prêt, toujours dispos, faisant rapidement ce qu'on lui demandait, les choses les plus délicates comme les plus banales, merveilleux pour glisser un billet à une dame qui sortait de la messe, sans que les regards acérés des autres dévotes aient aperçu le geste discret et l'éclair blanc du papier sitôt happé par une main gantée. Merveilleux encore pour donner un renseignement à une

autre dame entourée de gens, mari, famille, proches amis, sans que nul pût deviner la double entente des mots prononcés. A bonne entendeuse, salut! Un peu entremetteur, ce brave Cascarinet!

Comment se méfier d'un garçonnet de si bonne mine! Petit, joufflu, rose, les cheveux noirs bien pommadés, de beaux yeux ingénus, bien ouverts, il satisfaisait tout le monde par sa politesse et son obéissance, aussi bien les habitués militaires du Café des Officiers que les habitués civils du Café des Négociants. Et, pourtant, Cascarinet aurait bien trahi l'un de ses clients habituels pour en obliger un autre, et même il aurait fort bien berné les deux à la fois, l'un pour l'autre, ou bien au profit d'un troisième. Sa profession était d'être intermédiaire, de l'être avec célérité et sans scrupules. Le reste ne le regardait pas.

A la fin du jour, assis sur un banc du Cours devenu désert, ou niché dans une encoignure du porche de l'église, il comptait sa recette, et c'était seulement à ce moment-là qu'il savait s'il avait bien ou mal agi.

Il disparut un jour, mais déjà beaucoup de ceux qui l'employaient avaient disparu aussi pour des motifs quelconques, mariage, changement de résidence, maladie, mort ou simplement différence de situation, de fortune, mise à la retraite, etc.

Rien n'est immuable, pas même une terrasse de café, où viennent s'asseoir, tous les jours,

aux mêmes heures, des habitués de fondation.

Il en restait tout de même assez pour s'apercevoir de la disparition de Cascarinet. On en parla pendant quelques jours, car, à tout prendre, c'était un événement. Puis on n'en reparla plus. Plus tard, quelqu'un affirma avoir revu Cascarinet dans une ville voisine, parmi les groupes de la Bourse du Commerce. Mais cette ville voisine, qui était une grande ville, n'était pas un sujet de conversation à éterniser pour les habitués du Café des Négociants, et l'on accueillit assez froidement cette nouvelle que Cascarinet avait transporté son industrie ailleurs. Ingrat et transfuge, — ce fut l'arrêt que chacun rendit en son for intérieur contre celui qui portait si bien, autrefois, les valises des voyageurs et les messages des galants.

Le même froncement de sourcils et le même silence accueillirent le nom de Cascarinet chaque fois qu'il fut prononcé par quelqu'un qui prétendait l'avoir revu dans quelque endroit où il semblait faire valoir ses talents, bains de mer, station thermale, villégiature d'été ou d'hiver.

Enfin, l'un de ceux qui avaient assisté aux débuts de Cascarinet, et qui les avaient encouragés, fut bien surpris de croire le reconnaître, quelques années après, en plein Paris, avec tout l'appareil d'un gaillard qui a réussi.

Celui-là avait été un des piliers du Café des

Négociants, et probablement le premier qui avait fait gagner une pièce de cinquante centimes au petit Cascarinet. C'était lui qui l'avait lancé, en somme, et il pouvait le regarder comme son employé, son pupille, son enfant adoptif!

Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il eut la conviction que c'était son Cascarinet, ce jeune homme gras, bedonnant, bouffi, qui descendait de taxi-auto sans regarder derrière lui, sans même fermer la portière, devant le café du boulevard où son ancien client prenait sa demi-tasse.

Il venait là humer, lui aussi, son café en même temps qu'un gros cigare fixé à son bec. Oui, c'était bien lui, l'âge avait changé son expression, mais n'avait pas changé ses traits. Il avait toujours le même teint rose, les mêmes yeux larges et noirs, la même bouche poupine. Seulement, il était vêtu à la dernière mode, chapeau, col, veston, bottines vernies, gants jaunes, chaîne en or à son gilet, bagues à ses doigts, épingle à sa cravate.

Il resta là un quart d'heure, le temps de montrer qu'il ne faisait au café qu'une station d'un instant et qu'il retournait à ses affaires dans sa voiture à la journée. Il se leva, laissa tomber un pourboire généreux, regagna son auto, dont le chauffeur s'empressa d'ouvrir la portière.

L'autre l'avait rejoint :

— Hé! Cascarinet! — dit-il, pas trop haut, — ai-je les yeux en papillotte? Est-ce bien toi, mon garçon?

Un léger tressaillement du gros jeune homme, un coup d'œil pour reconnaître l'indiscret, et tout de suite la physionomie composée du rusé qui prend son parti de la rencontre :

— Hé oui ! Je reconnais bien monsieur Malaterre, balbutia-t-il obséquieusement.

— C'est gentil de me reconnaître, Cascarinet, tu n'y étais pas forcé... Mais je vois que tu as fait du chemin. Peste ! quel équipage !

Cascarinet souriait, attendant la fin de l'entretien malencontreux. L'autre vit sa gêne, insista un peu :

— C'est vrai que tu ne pouvais pas toujours faire le facteur devant le café, té!... Mais qu'es-tu devenu ?

— Une petite chance que j'ai eue... Que voulez-vous, monsieur Malaterre, j'étais économe, mon argent a fructifié... Depuis, j'ai trouvé de bonnes affaires...

— De toutes sortes, hein ?

— Ce que j'ai pu... un essai ici, une réussite là...

Il se tut. M. Malaterre devina quel apprentissage Cascarinet avait fait de tous les commerces qui rapportent. Il devina l'intermédiaire louche, puis l'exploiteur pour son compte, le compère habile à tous les traquenards, à tous les chantages. Il inspecta le gros jeune homme, lui vit figure enflée et œil cruel de proxénète.

— Té ! adieu, Cascarinet, j'aurais mieux fait de ne pas te reconnaître !

L'autre, soulagé, monta au plus vite dans son auto, où sa silhouette d'important sans scrupule ne tarda pas à se redresser et à se balancer mollement, au roulement rapide et doux de la voiture.

XXI. — AU VOLEUR !

« Arrêtez-le!... Au voleur!... Au voleur!... »

La foule poursuit un homme. Des gens crient, furieux, les yeux hors de la tête, sans savoir de quoi il s'agit.

Enfin, le voleur est pris. Un agent s'est trouvé là, qui a barré le chemin au fuyard.

L'homme, on ne le distingue pas d'abord. La cohue, accourue, comme un ouragan et comme la mer qui monte, l'entoure, l'assaille, l'écrase. Des poings se lèvent, s'abattent. L'agent finit par calmer la tempête.

Une femme essoufflée sort des rangs.

— Monsieur l'agent, cet homme vient de m'arracher mon réticule en or... « Voleur!... Voleur!... » dit-elle au prisonnier. « Tiens!... Tiens!... »

Elle lève son parapluie et l'abat plusieurs fois sur l'individu tenu par l'agent. Celui-ci se fâche :

— Vous ne devez pas vous venger ainsi, madame!... Suivez-moi au poste pour faire votre déclaration.

La scène se passait devant un grand magasin.

L'agent, le voleur, la dame volée se mirent en route pour le commissariat, situé dans une rue toute proche. La foule suivait. La dame continuait à geindre et à se fâcher, lançant à l'homme des regards courroucés.

— Pour sûr que je vais y aller au poste!... On devrait tous les prendre ces malfaiteurs, et les envoyer dans une île déserte!... qu'il n'en reste plus un sur le pavé de Paris!... Je me promenais bien tranquillement, mon sac en or à la main, quand je me suis sentie bousculée... Heureusement que j'ai vu le voleur!...

Le voleur ne disait mot. Il avait l'apparence d'un crève-la-faim. Jeune, maigre, des cheveux blonds filasse. Il semblait distrait, peu préoccupé de ce qui se passait autour de lui, des coups de poings et des coups de parapluie qu'il avait reçus, de la poigne de l'agent qui enserrait sans peine son bras mince.

Il avait vu briller le sac, il l'avait arraché aux mains qui le tenaient. Maintenant, il était pris. Puisqu'il cherchait un gîte et un morceau de pain, il les avait trouvés. Voilà tout.

On arriva au commissariat.

— Monsieur le commissaire est occupé, dit un employé.

La femme continua de parler et de gesticuler, semblable à une Furie poursuivant le Crime. Pour la dixième fois, elle recommença l'histoire de son sac en or.

— Oui!... il sera condamné!... La voie publique n'est plus sûre!... Volée!... Volée en plein jour!... Nous ne sommes plus en sécurité.

L'agent regardait le sac en or qu'il avait saisi sous la blouse du voleur. Le voleur regardait ses pieds qui sortaient de ses chaussures. Les curieux, de la porte, regardaient ce qu'ils pouvaient apercevoir.

Enfin, M. le commissaire apparut à la porte de son bureau, reconduisant une femme élégante qui paraissait fort triste.

— Que voulez-vous, madame, disait le commissaire, il faut en faire votre deuil!... Tous les jours cela arrive!... Ce n'est pas l'habitude que les voleurs rapportent au commissariat les objets qu'ils ont volés...

— Je n'ai pas de chance, répondait la belle dame. Perdu d'un seul coup un sac d'or, une montre, un bracelet et une bague.

Elle semblait prendre à témoin de sa malchance les personnes présentes.

— Ma voleuse! cria-t-elle tout à coup. Monsieur le commissaire, la voilà, c'est elle!... J'étais assise dans le magasin à essayer des gants, avec mon sac sur mes genoux... Elle l'a escamoté et a disparu... Mais j'ai eu le temps de la voir et je la reconnais... Et je reconnais mon sac!...

Ce fut une surprise générale. Le voleur releva la tête, intéressé par cette péripétie, eut un faible sourire.

La femme accusée, un instant abasourdie, essaya de tenir tête à la nouvelle venue.

— Ce sac est à moi, monsieur le commissaire... Madame ne sait ce qu'elle dit... Il peut y avoir deux sacs pareils...

— Et même davantage, dit le commissaire. Mais nous allons bien voir.

Il prit le réticule.

— Qu'y a-t-il dans ce sac, madame? demanda-t-il à l'accusée.

— Une montre.

— Ce n'est pas difficile à deviner... Je viens de le dire, remarqua la seconde dame.

— Comment est cette montre? insista le commissaire?

— Toute en or, monsieur le commissaire, affirma l'interrogée.

— Pas du tout!... sertie de petits diamants, rectifia la seconde dame.

Le commissaire exhiba la montre. C'était la seconde dame qui avait raison.

— Et le bracelet?

— Avec des diamants, dit l'une.

— Non, dit l'autre, tout en or.

Elle avait encore raison.

— Et la bague?

— Ah! zut! je ne sais plus! dit l'interrogée, abandonnant la partie.

— Une bague avec une émeraude, renseigna l'autre.

C'était vrai.

— Puis, dit le commissaire, continuant l'inventaire du sac, il y a encore...

— Mon mouchoir, répondit la dame élégante, avec mon prénom brodé : « Mercédès », plus mon porte-monnaie avec quarante francs dedans.

— C'est juste, madame... Voici votre sac avec ce qu'il renferme... Laissez-moi seulement votre adresse, afin de vous prévenir lorsqu'on aura besoin de votre déposition.

La dame acquiesça gracieusement, donna son adresse, et partit, heureuse et légère.

Le commissaire fit alors entrer dans son cabinet le voleur et la voleuse. Le voleur, après son accès de sourire silencieux, n'avait plus bronché. La voleuse semblait gênée, n'en menait pas large. Leur interrogatoire allait commencer, lorsqu'on apporta une carte au magistrat.

— Que ce monsieur entre!

Le monsieur entra, bien vêtu, correct, le type du riche et sérieux commerçant.

— Monsieur, dit le commissaire, je n'ai qu'une minute à vous donner... Je suis en affaire...

— Ce ne sera pas long, monsieur le commissaire... Il y a environ deux heures, est entrée dans ma boutique, — je suis bijoutier-orfèvre, comme vous le voyez sur ma carte, — est entrée, dis-je, une dame jeune, jolie, élégante, pour marchander divers objets. Comme elle était très bien mise, je lui ai fait voir ce qu'il y avait de mieux dans

mes vitrines... Elle a tout regardé, a dit qu'elle reviendrait... Elle est partie... et je me suis aperçu alors de la disparition d'un réticule en or, d'une montre sertie de diamants, d'un bracelet en or, d'une bague avec une émeraude... Tout cela est sans doute perdu... mais je devais vous faire ma déclaration... Le hasard est si grand!...

— Le hasard est venu, et il est reparti, dit le commissaire... Vous avez été volé trois fois, et vous seriez arrivé trois minutes plus tôt que vous rentriez dans votre bien. (Il lui raconta alors l'histoire surprenante du réticule et de son contenu.) Votre voleuse a été volée par madame, et madame a été volée par monsieur... Puis, votre voleuse est repartie avec votre bien que je lui ai rendu comme étant à elle.

Le voleur rit alors franchement de l'aventure.

— Calmez-vous, dit le commissaire, vous n'êtes pas ici pour vous amuser.

M. le commissaire sonna, donna à son employé l'adresse de la dame au sac en or.

— Mme Mercédès Domino, rue de Rivoli... C'est tout près... Prenez votre vélo... Allez vite!...

L'employé revint quelques instants après :

— Inconnue à l'adresse indiquée!

— C'était à prévoir, dit le commissaire. Vous n'avez plus qu'une chance, monsieur, c'est que le sac soit revolé à Mme Mercédès, qu'elle revienne ici le chercher, et que l'on m'amène en même temps la voleuse, comme celle de tout à l'heure... Tiens!...

où donc est-elle passée, au fait, celle de tout à l'heure?...

La voleuse s'était, en effet, glissée hors du poste pendant tous ces pourparlers. Il ne restait plus que le voleur. Celui-ci prit la parole et s'adressa au bijoutier :

— Il n'y a que vous et moi de refaits, lui dit-il simplement.

— Ma foi! il a l'air honnête, répondit indirectement le bijoutier, s'adressant au commissaire. Je devrais peut-être le prendre comme surveillant!

Il n'en fit rien. Et l'homme, quelques jours après, fut condamné à trois ans de prison et à cinq ans d'interdiction de séjour. Il fut cynique :

— Une autre fois, conclut-il, je volerai des honnêtes gens, si j'en trouve!... Il paraît que c'est difficile.

XXII. — LA PÊCHE

Lorsque M. Le Simon fut en possession de sa pension de retraite de chef de bureau, à laquelle s'ajoutaient un capital fait de toutes les économies d'une existence bien ordonnée et une somme fort rondelette échue de plusieurs héritages, il connut la joie de l'homme qui va réaliser le rêve de sa vie.

Avoir une campagne! Avoir un jardin! M. Le Simon pensait à cela depuis le jour de son début dans l'administration, alors qu'il apportait son déjeuner dans un paquet ficelé, et qu'il enfilait des manches de lustrine pour ne pas user le drap de sa jaquette ou de son veston. A cette époque, les dimanches et les jours de fête, il explorait en promeneur les environs de Paris, hors de la banlieue usinière où des bâtisses sordides sont enveloppées de la fumée des fabriques. Il lui fallait de l'herbe verte, des fleurs colorées, des feuillages frais, et non les maigres arbrisseaux et le gazon pelé que saupoudrent la suie et le charbon de terre.

Il prenait le train pour les régions de villégiature où les bourgeois cossus, les commerçants retirés, les aristocrates de la finance ont installé leurs villas et leurs châteaux, leurs jardins et leurs parcs. C'est avec un ravissement jamais lassé qu'il restait en contemplation devant quelque grille dorée, aux pilastres surmontés de lions à perruques ou de vases fleuris, pour admirer une pelouse savamment arrondie, doucement creusée, dont le gazon semblait verni, des corbeilles harmonieusement garnies, des plates-bandes aux fleurs éclatantes encadrées d'un buis épais, des roseraies aux guirlandes légères, des charmilles équarries en murailles, des arbres verts taillés en pyramides et en boules. Il faisait le tour des propriétés pour tâcher d'apercevoir aussi le potager et le verger, et il se délectait au spectacle des carrés de légumes, des arbres fruitiers de toutes espèces, de plein vent, de bordure ou d'espalier.

Le soir, il rentrait à Paris, plus ardent que jamais pour réaliser son rêve de vie rustique, et les images paradisiaques entrevues le dimanche suffisaient pour lui rendre facile sa tâche monotone.

Sa vie se passa ainsi à attendre de l'avancement, et aussi à l'obtenir. Il devint premier commis, sous-chef, puis chef de bureau, enfin atteignit l'âge bienheureux du repos et de la liberté.

Tout de suite, il devint acquéreur d'un petit domaine légèrement à flanc de coteau, au bord de la Seine, non loin de Saint-Germain. Le décor

était bien celui qui avait hanté son imagination de bureaucrate, alors qu'abrité par des cartons verts, il maniait plume et grattoir, crayon et gomme. La maison de pierre et brique divisait en deux parties le terrain sur lequel M. Le Simon allait savourer les joies de la propriété. Cette propriété était modeste, mais rien n'y manquait, en réduction. Au devant, le jardin avec la pelouse, les plates-bandes, les massifs d'arbustes. Derrière, le potager, le verger, une petite serre, un bois au fond, le tout clos de murailles, car il y avait des voisins, lesquels aimaient aussi à se sentir chez eux, sur leur sol, derrière leur mur. M. Le Simon, le jour de son arrivée, crut apercevoir, au-dessus de la crête de la muraille, une tête coiffée d'un chapeau de paille, qui disparut instantanément.

Le domaine, inhabité depuis plusieurs années, se trouvait en assez mauvais état. Il fallut abattre de vieux arbres, en planter de nouveaux. M. Le Simon se donna à cette création avec une passion toute juvénile. Il lui semblait qu'il commençait à vivre. A mesure que l'on supprimait quelque tronc noueux, couvert de cicatrices, envahi de lèpre, la sève tarie par la foule incessante des graminées et des parasites, et qu'on lui installait un successeur droit et lisse, sur le terrain nettoyé, l'excellent homme s'épanouissait. Il n'avait connu ni plaisirs ni satisfactions d'aucune sorte. Il ne s'était pas marié, n'avait collectionné ni bibelots ni timbres-postes. Enfin ! il trouvait une famille,

la famille des arbres, à la fois immobile et vivante, toujours pareille et toujours diverse, changeant de visage avec les saisons, s'endormant à l'hiver pour se réveiller au printemps, s'épanouissant à l'été pour se mélancoliser à l'automne.

Bref, lorsque tout fut mis en ordre, avec un judicieux jardinier attaché au soin des fleurs, des légumes et des fruits, M. Le Simon espéra les résultats d'un travail bien mené. Il se promettait surtout des jouissances extraordinaires de dix pêchers admirables, plantés en octobre, étalés en espalier sur un mur où le soleil de midi venait resplendir.

La première année, quelques fleurs parurent. Elles se fanèrent, les pétales tombèrent. Les bras étendus se couvrirent d'un maigre feuillage. M. Le Simon interrogea son jardinier.

— Il n'y aura rien cette année... il n'y a jamais rien la première année...

— Ce sera pour l'année prochaine, affirma M. Le Simon.

— Sans doute, monsieur, ce sera pour l'année prochaine.

L'année suivante, les branches étaient plus longues, épaisses et souples. Quelques douces journées firent luire la lumière argentée et bleue du printemps. Le bois s'étoila de fleurs roses. M. Le Simon battit des mains.

— Cette fois, nous aurons des pêches, affirma-t-il à son jardinier.

— Peut-être bien qu'il en tiendra quelques-unes, opina prudemment celui-ci.

Les fleurs se fanèrent comme l'année précédente, une verdure abondante courut au long des rameaux flexibles.

— Je ne vois plus rien, dit M. Le Simon.

Le jardinier écarta les feuilles avec précaution, montra à son patron quelques points imperceptibles à l'angle des ramilles.

— Ce sont les pêches.

— Et il y en a ! Quelle récolte ! s'exclamait M. Le Simon.

— Il y en a trop, mais il en tombera !

De fait, les jours suivants, M. Le Simon, écartant les feuilles comme il avait vu faire par le jardinier, ne voyait plus que quelques-uns des petits points d'un vert pâle si nombreux auparavant. Les autres jonchaient le sol au pied des pêcheurs.

Le mauvais temps vint, du vent, de la grêle, de la pluie.

Il ne resta plus que cinq pêches, une par pêcheur. M. Le Simon les vit grossir peu à peu, et bientôt, une tache rose apparut sur leur peau verte.

Un jour, il n'en vit plus que trois. Une rafale de grêle, le matin, en avait arraché deux de leurs branches.

Le lendemain, une autre était par terre, complètement rongée.

— C'est un mulot qui a fait le coup, prononça le jardinier.

M. Le Simon commença à trembler pour les deux derniers fruits de son espalier.

Il ne trembla pas en vain. Arrivée déjà à un bel état d'incarnat, qui faisait augurer parfum et saveur, la quatrième pêche tomba aussi, et M. Le Simon la trouva brisée de sa chute et aux trois quarts dévorée par les insectes.

Plus qu'une! Il est vrai que celle-là était splendide, ronde, pleine, partagée en deux beaux lobes rebondis. M. Le Simon aurait voulu la cueillir.

— Elle n'est pas encore mûre... Monsieur n'y trouverait aucun agrément.

Le jardinier la palpa doucement :

— Elle tient bien, conclut-il, monsieur peut être tranquille!

M. Le Simon n'était pas tranquille pour cela. Il fit disposer un lit de paille, comme dans les rues où il y a un malade, pour éviter le heurt brutal en cas de chute, et il prit le parti de ne plus quitter le pêcher et la pêche pendant les jours nécessaires au parfait mûrissement.

Littéralement il montait la garde devant son espalier.

Il installa une table et une chaise non loin. Le matin il prenait là son petit déjeuner, à midi son grand déjeuner, le soir son dîner. Il ne quittait sa faction qu'à regret. Il était seul, absolument seul. De l'autre côté de son mur, dans un cerisier, un chapeau de paille se balançait à la brise. Un épouvantail à moineaux et à merles, rien de plus.

La pêche grossissait et rougissait à vue d'œil.

— Encore un jour de soleil! décréta le jardinier.

M. Le Simon se promenait de long en large, attendant la chute.

Il passa devant son pêcher, lança un regard chargé de tendresse sur l'admirable fruit qui éclairait le vert feuillage de l'arbre comme une lanterne vénitienne.

Il marcha jusqu'au bout de la plate-bande, revint sur ses pas, regarda de nouveau son arbuste, mais il ne vit que l'arbuste.

La pêche n'y était plus.

M. Le Simon crut s'être trompé, inspecta tout fiévreusement, écarta les feuilles, chercha sur le sol, fouilla la paille, parcourut de nouveau l'allée. Rien! Il considéra le mur d'un œil soupçonneux, les crevasses, la crête! Il appela le jardinier, lui exposa l'affaire.

— C'est quéque bête qui a sauté dessus!... ou bien un oiseau, p't'être... ou je ne sais pas qui!

Il regarda aussi la crête du mur et l'arbre du voisin où le chapeau de paille se balançait d'un air ironique.

Toutes les recherches furent infructueuses.

XXIII. — LA PETITE CHIENNE

Gaston et Angèle contractèrent ce que les uns nomment un mariage d'amour, et d'autres, plus modestes, un mariage d'inclination. Devenus Monsieur et Madame, ils vécurent une existence sans imprévu et sans nuages. Après cinq années d'union paisible, on pouvait prévoir une suite pareille de lustres jusqu'aux fêtes solennelles des noces d'argent et des noces d'or. Gaston réalisait le type du mari parfait, aux petits soins pour son épouse, et celle-ci, femme modèle, de caractère égal, aimait son chez elle, ne voyait que par les yeux de son époux.

Monsieur était architecte. Le matin, il allait à ses affaires, et Madame vaquait aux occupations méticuleuses du ménage, en compagnie de sa bonne. L'après-midi, lorsque le temps du déjeuner, du café, du cigare et de la béatitude était passé, Monsieur s'installait dans son bureau à tracer des dessins linéaires et des chiffres, et Madame munie

d'un ouvrage, silencieusement, tenait compagnie au laborieux architecte.

Le soir, repas frugal, puis sortie-promenade, bock à la terrasse d'un café du boulevard, de temps en temps dîner en famille, ou chez des amis, ou bien au restaurant, suivi de théâtre.

Tous deux se plaisaient d'ailleurs chez eux. Gaston avait donné entière liberté à Angèle pour l'arrangement du logis aux teintes claires, au mobilier d'acajou style anglais, gentiment éclairé, égayé de fleurs.

Un jour, Gaston rentra comme de coutume à l'heure du déjeuner et, ainsi que chaque jour, sa femme l'embrassa, mais d'une manière plus affectueuse que les autres fois, d'une mine un peu gênée, et aussi narquoise.

— Tu as l'air bien contente, aujourd'hui?

— Comme toujours!

La bonne vint, annonça le déjeuner servi. Derrière elle entra en sautillant un jeune petit roquet au poil blanc et roux qui bondit prestement sur les genoux de Gaston.

— Ah! voilà pourquoi tu n'avais pas ton air habituel!... Qu'est-ce que c'est que cette bête?

— C'est un chien, mon ami, ou plutôt, une chienne, une ravissante petite chienne!

— Elle est à toi?

— Je l'avais retenue chez ma couturière, mais je craignais d'être grondée par toi... Tu sais, si tu

n'en veux pas, je peux la rendre, — et Angèle disant cela eut un visage affligé et piteux.

— Cet animal n'était pas très utile ici... Enfin, si cela t'amuse, c'est bien!.. Allons! à table!

En déjeunant, ils cherchèrent le nom de la nouvelle arrivée, et après avoir parcouru le calendrier canin, Madame se décida pour Rita.

Rita commença à geindre.

— Elle a faim! — proclama Madame, et avec beaucoup de précaution, elle lui confectionna, dans une petite soucoupe, une pâtée de légumes et de viande.

— Ton déjeuner refroidit, — observa Monsieur, — la bonne aurait pu s'occuper de la chienne.

— Je préfère que ce soit moi, — répondit Madame, — et Rita en s'en plaindra pas.

Durant tout le repas, on ne fut occupé que de Rita, qui étalait sa pâtée sur le parquet pour n'y choisir et n'en manger que la viande avec des petits cris de joie. Madame n'était plus à la conversation, ses regards suivaient chaque mouvement de la chienne, qui maintenant trottinait partout, arrachant les franges des fauteuils, grattant le tapis comme pour y creuser un terrier, mordant à belles dents la dentelle des rideaux.

— Veux-tu finir, Rita! — dit doucement Madame.

— Elle est insupportable, — insinua Monsieur, — envoie-la à la cuisine pendant que nous mangeons.

Rita, dans la cuisine, immédiatement pleura, jappa, griffa la porte.

— Pauvre petite bête! — gémit Madame.

— Elle n'est pas si malheureuse que cela, voyons!

Rita, à la première occasion, s'échappa de la cuisine, se faufila dans la salle à manger, où sa nouvelle maîtresse l'accueillit sur ses genoux.

— Tâche de ne plus bouger, maintenant!

Mais Rita couvait d'autres projets en tête que de rester en paix. Elle allongeait le museau, reniflait, ses yeux convoitaient la table, et tout à coup, elle sauta dessus.

— Oh! pas cela! — s'écria Gaston indigné — pas de bêtes sur la table!... C'est dégoûtant.

Rita fut remise sur le parquet, avec une tape amicale de sa maîtresse.

— Je lui achèterai une corbeille d'osier, comme cela elle ne gênera personne.

En se levant de table, Gaston s'avisa que Rita s'était oubliée sous une chaise.

— On la corrigera! dit Madame, on lui apprendra à être propre!

— Agréable passe-temps!

— Pour une fois que j'ai une distraction!

— Tu es aimable!... En attendant, je ne veux pas de Rita dans mon bureau!

Pour la première fois, Gaston passa son après-midi avec la seule société de ses tire-lignes, de ses règles, de ses compas.

A partir de ce moment, il eut, en la personne de Rita, une rivale dans sa maison.

Sous prétexte que la petite chienne exigeait de longues promenades et que la bonne la perdrait, Madame sortit tous les jours après le déjeuner. Monsieur préférait encore cela, car Rita, turbulente et incorrigible, jappait comme une meute, galopait en rond comme un cheval de cirque; bref, empêchait l'architecte de travailler.

Son agacement s'augmentait de la manière d'être insipide de Madame, qui n'avait plus d'yeux que pour Rita, lui prodiguait les caresses et les mots tendres :

— Adoré de sa mémère!... le bijou rêvé!... l'amour des amours!

— Zut!... finissait par préférer Gaston, excédé.

— Allons! viens, ma pauvre Rita!... On ne t'aime pas ici!

Souvent, la nuit, Madame réveillait toute la maison : elle croyait avoir entendu la chienne bouger dans sa couchette, elle était malade, il fallait lui donner à boire!

Les promenades ne se faisaient plus qu'en compagnie de Rita, qui courait à droite, à gauche, manquait de se faire écraser, s'attardant à inspecter toutes les allées, tous les pavés.

— Rita!... Rita!...

Angèle ne cessait d'appeler sa chienne.

— Laisse-la! C'est assommant, à la fin, que tu sois constamment occupée d'elle!

— Il faut bien l'appeler!... Si elle se perdait!

— Ce n'est pas moi qui la regretterais!

— Tu n'as pas de cœur!

— Allons! bon!...

Rita fut malade. Angèle la soigna. Visites de vétérinaire, médicaments, il y en eut pour un billet de cent francs. Quand elle entra en convalescence, le vétérinaire ordonna des viandes blanches et des carottes.

On ne servit plus à table que du veau, du poulet et des carottes à toutes les sauces, fines herbes, flamande, frites, etc.

Monsieur se révolta.

— Mais ce régime est bon aussi pour toi! lui affirma Angèle.

Gaston s'aperçut qu'il était presque de trop chez lui, ou qu'il n'y occupait qu'une seconde place.

Angèle n'aimait plus le théâtre, ni les dîners, les soirées chez des amis ou en famille, afin que Rita ne fût pas seule!

Pour se promener, on allait sans cesse aux mêmes endroits, où les trottoirs étaient larges, où il y avait le moins de voitures.

Heureusement pour la paix du ménage, Gaston était un type cordial qui craignait les fléaux que déchaînent les causes puériles. Il prit le parti de ne plus rien dire, de n'entendre ni voir, de laisser sa distraction à Madame! Après tout, puisqu'elle

n'avait plus l'âge de jouer à la poupée, et qu'elle trouvait un plaisir à regarder aller, venir, jouer cette petite bête, à quoi bon la contrarier? Gaston ne fit plus d'observations, parut ignorer Rita.

Comme il arrive parfois, cette indifférence modifia le goût qui s'affirmait batailleur et entêté alors qu'il était contrarié. Peu à peu, Madame se soumit à une loi plus raisonnable, laissa Rita à la bonne, la fit manger à la cuisine, etc. Son désir de théâtre lui revint, et aussi pour les dîners et les soirées d'autrefois. Gaston s'applaudit sournoisement des bons résultats prévus de son changement d'attitude.

L'inattendu fut pour Angèle. Un jour qu'elle était sortie seule, sans Rita, elle s'arrêta, à sa rentrée, un peu effrayée, dans l'antichambre, en entendant des aboiements furieux qui répondaient à des cris humains, des râles de rage ou de douleur qui alternaient avec des accents de colère dans le cabinet de son mari. Elle crut que la petite bête payait cher une intrusion dans le sanctuaire du travail. Vivement, elle ouvrit la porte, fut stupéfiée. L'architecte et la chienne, l'architecte à quatre pattes, comme la chienne, jouaient une frénétique partie de cache-cache. L'un criait, l'autre aboyait!

« Attends, va!... Ouah! ouah!... Kiss! kiss!... Ouah! ouah!... Si je t'attrape!... Ouah! ouah!... »

XXIV. — LA GIFLE

La soirée qui avait suivi le repas était terminée. M. et Mme Albert Saint-Aignan venaient de reconduire jusqu'au seuil de leur appartement les derniers invités. Les paroles d'adieu et de félicitation s'échangeaient :

— Au revoir, chère madame!

— Merci pour cette charmante soirée!...

— A bientôt, chère madame!...

La porte se referma. Le maître et la maîtresse de la maison changèrent immédiatement de visage, comme s'ils retiraient un masque.

En réalité, ils n'en remettaient pas un autre, et le vrai, celui de dessous, celui que l'on a lorsque l'on est seul, apparaissait. Sans doute qu'ils ne se gênaient pas l'un avec l'autre, et que l'un ne comptait pas pour l'autre, car ils ne faisaient aucun effort pour dissimuler la vraie expression de leur figure, retrouvée aussitôt la porte close.

Sur les deux visages, cette expression était celle

de l'absence. Le mari et la femme semblaient penser à autre chose qu'à leur vis-à-vis, depuis qu'ils étaient rentrés dans le salon encore illuminé et qu'ils se trouvaient assis l'un en face de l'autre. Ils ne paraissaient pas non plus s'apercevoir de l'endroit où ils prenaient des attitudes de repos, après leurs fatigues de maîtres de maison, car leurs regards ne s'arrêtaient sur rien, perdus dans le vague ou absorbés en dedans.

[La différence entre ces airs absents, vagues ou absorbés, c'est que le visage d'Albert exprimait plutôt l'agacement et le souci, tandis que le visage de Laurence se nuancait légèrement d'effronterie, voire même d'insolence.

Le mari, Albert Saint-Aignan, était le bel Albert, c'est-à-dire qu'il se montrait toujours bien mis, en vêtements d'une coupe irréprochable, à la dernière mode, la jaquette, le veston, la redingote ou l'habit aussi neufs, le pantalon aussi droit, avec le pli aussi net, qu'au moment du dernier coup de fer du tailleur. Ses bottines se moulaient sur ses pieds comme sur la forme, leur vernis brillait et étincelait. Sa personne resplendissait du même apprêt que le reste. Ses cheveux blond châtain se divisaient par une raie indérangeable qui contournaient le crâne, du front à l'occiput. Sa barbe fauve, coupée carrément, affectait des contours et une solidité géométriques. Un monocle cerclé d'or représentait la seule irrégularité voulue par ce personnage insignifiant.

Insignifiant, — mais d'autant plus important. Le bel Albert marchait, s'asseyait, prenait des poses, arrondissait des gestes, portait haut la tête, gonflait le jabot, d'un air de dire : « Il n'y a que moi ici, comme il n'y a qu'un coq dans la basse-cour, et qu'un soleil dans le ciel. »

La belle Laurence, elle, était vraiment la belle Laurence. D'abord, si elle s'habillait aussi bien que son mari, son corsage, sa jupe et sa coiffure étaient plus agréables à voir, parce qu'ils se révélaient animés par une matière plus jolie et plus fine, infiniment chaude et souple. Le bel Albert paraissait empaillé, la belle Laurence, indiscutablement, était vivante. Elle affirmait sa descendance certaine des femmes peintes par Rubens avec un mélange de sang, de fleurs, d'or et de lumière. Chevelure de blé mûr, joues de chair tendre, où palpitait l'incarnat de la rose d'été, yeux qu'éclairait le saphir du bleuet, oreilles aux courbes et aux enroulements de fins coquillages, elle exhibait ces beautés rares en même temps que les bagues de ses doigts et les perles de son col. Plus agréable, évidemment, et plus spirituelle que le bel Albert, elle aurait été parfaite, même avec le commencement d'embonpoint qu'excusait sa taille majestueuse, avec ses deux mentons et ses poignets replets, si elle n'avait été, elle aussi, compromise par un contentement un peu brutal d'elle-même et une légère auréole de

sottise, visible aux observateurs de son front bas, droit et nul, sans pensée et sans conscience.

Le bel Albert, malgré son habit éternellement neuf, était trop borné d'esprit pour voir la belle Laurence dans sa vérité. Quelque chose l'irritait pourtant chez sa femme, et cela depuis le jour de leur mariage, et même depuis le temps de leurs fiançailles. Quelque chose, oui certes, mais il ne savait quoi. Non pas, sans doute, sa moquerie, ce que leurs amis appelaient de l'esprit. Non, pas cela, car le bel Albert se savait bien autant d'esprit qu'elle et même davantage, puisqu'il ne concevait aucun genre de supériorité au-dessus du sien propre. Peut-être était-ce bien sa beauté, quoiqu'il fût aussi bien « en homme » qu'elle « en femme », mais cette beauté avait le droit de s'épanouir et de s'offrir aux hommages, tandis que lui, malgré que leur entourage lui décernât cette glorieuse appellation de « bel Albert », devait surtout se contenter du sentiment intime et profond qu'il avait de l'excellence de sa personne.

Il éprouvait, sauf aux moments où il pouvait faire la roue et dindonner tout à son aise, un dépit mal défini, et même un certain enragement de mauvaise humeur, contre sa partenaire qui lui coupait sans cesse ses effets, sans y penser, sans le vouloir, simplement parce qu'elle se trouvait là, sur la même scène que lui, où sa vanité croyait que son individu à belle prestance devait attirer toutes les attentions admiratives.

Ce soir-là, après avoir fait bonne figure jusqu'à la dernière minute, il ne concédait à sa partenaire que la politesse du silence, intérieurement furieux, sans pouvoir définir sa fureur, assis en face de sa femme comme un cabotin désolé devant l'« étoile » qui a reçu tous les hommages et emporté une pleine voiture de bouquets.

La belle Laurence n'éprouvait pas un sentiment du même genre. Elle apportait à son rôle plus d'ingénuité, et ses préoccupations, d'un ordre plus pratique, n'avaient trait qu'au développement de son luxe, qu'à ses notes à payer, qu'aux expédients forcés où son opulente beauté en était réduite, sans hésitation et sans remords, d'ailleurs. L'existence en partie double qu'elle devait mener pour paraître plus riche qu'elle n'était, pouvait être la cause de cette expression d'effronterie qui émanait de son visage.

Elle rompit le silence de quelques instants qui suivit leur rentrée dans le salon, et qui pouvait être mis sur le compte de la réception, où le mari et la femme s'étaient multipliés pour accueillir, distraire, éblouir leurs invités.

— Eh bien! cher ami? dit-elle.

Il ne répondit que par un mouvement de tête et un haussement d'épaules qui firent scintiller son monocle, mais ne dérangèrent pas un poil de sa barbe.

— Vous êtes aimable! reprit-elle.

— Si je ne le suis pas assez, vous, vous l'êtes

trop, gronda-t-il, l'œil envieux et la lèvre méprisante.

— Comment ? interrogea-t-elle, d'un air de candeur indicible.

— Je vous ai déjà dit que vous parliez trop !... que vous riez trop !... que vous vous montriez trop !...

— Une autre fois, je resterai dans ma chambre !

— Ne dites donc pas de bêtises !... Vous en avez dit assez avec tous vos invités... les jeunes et les vieux !...

— Il faut bien causer !

— Causer !... causer !... vous n'avez pas besoin de courir avec eux dans toutes les pièces pour causer... Je vous ai bien vue avec M. Lejoyeux !... Il me dégoûte, ce vieux-là !...

— Il est plus poli que vous, en tout cas !

— C'est peut-être lui qui vous a donné ces perles que vous avez ce soir ?...

Elle le regarda, se demandant si ce lourdaud se doutait de quelque chose et allait trancher dans le vif, puis, payant d'audace :

— Bien sûr que c'est lui !... puisque vous ne pouvez pas m'en offrir !

— Vous n'aviez qu'à m'apporter ce qui m'avait été promis par vos parents !

— Vous n'avez qu'à gagner de l'argent à la Bourse, puisque vous y passez votre vie !

— Ça, ça ne vous regarde pas... (Il chercha une vraie injure.) Fille sans dot !...

— Coulissier de carton!

Ils s'étaient levés tous les deux, semblaient deux gravures de modes en fureur, marchaient, gesticulaient.

Le bel Albert s'avança vers la belle Laurence :

— Pas grand'chose!... lança l'homme bien élevé.

— Écornifleur!... riposta la dame.

— Écornifleur!... oh!...

V'lan!

Une gifle retentit sur la joue rose, fit jaillir des larmes des yeux de bleuet.

— Ça, tu me le paieras!... proféra enfin l'amazone blessée, après un instant de stupeur, et même tu me l'as déjà payé, ajouta-t-elle, en mêlant un vague sourire à ses pleurs.

Le bel Albert n'écoutait pas, ou écoutait mal, allait de long en large, heurtant les meubles.

— Écornifleur!... répétait-il de temps en temps, la voix haineuse.

Il revint, tout pâle, prit Laurence par le bras :

— Qu'as-tu voulu dire?... parle!...

— Je n'en sais rien, dit-elle, pleurant toujours, j'ai dit cela comme j'aurais dit autre chose, parce que tu étais brutal avec moi!...

— Mais enfin!... quoi!... On n'appelle pas son mari écornifleur sans savoir... Tu me dois une explication, Laurence!...

— Je te jure que je ne sais pas ce que ça veut dire... J'ai lu ce mot-là sur un livre, chez un li-

braire, je l'ai répété sans le comprendre, et voilà tout!... C'est donc terrible?...

— Je n'en sais rien... Puisque tu n'as pas voulu m'insulter... C'est bien vrai, au moins?...

— Je te le jure!...

— Eh bien!... moi, non plus, je ne sais pas ce que ça veut dire... Écornifleur!... j'ai cru... j'ai cru...

— Bêta!... va!... On va regarder dans le Littré!... Mais tu m'as fait mal, très mal...

— Allons!... ça ne sera rien... Je te ferai un cadeau demain, et tu n'y penseras plus!

— Et puis, ce que tu m'as dit de ce bon M. Lejoyeux?... Ce n'est pas gentil non plus, ça, tu sais!

— Tu n'as donc pas compris que c'était pour rire?...

Le bel Albert avait repris son air important. La belle Laurence se parait de nouveau de son air effronté, avec un peu d'hypocrisie en plus.

XXV. — LE POURBOIRE

Au five o'clock tea, chez Sirotah.

Il semble que des voitures automobiles se soient donné rendez-vous devant la porte. Elles arrivent vite, quelques-unes en jouant des airs, s'arrêtent doucement, et des dames de toutes les capitales de l'Europe et des deux Amériques descendent, vêtues des fourreaux style Empire à la mode, et presque invisibles sous les immenses corbeilles à papier décorées de feuillages, de fleurs et de fruits dont elles se sont coiffées en guise de chapeaux.

Ce monde féminin entre, s'installe, paraît en proie à une soif de thé et à une faim de gâteaux absolument dévorantes. Quelques-unes de ces dames, pourvues de chapeaux plus extraordinairement vastes que les autres, ne peuvent se placer à trois autour d'une des tables minuscules, qu'il faut doubler pour donner un peu d'aise à l'élégante clientèle. Enfin, quand toutes les buveuses et mangeuses de cinq heures sont assises, leur frin-

gale paraît apaisée, elles sont surtout occupées à regarder et à se montrer.

Pourtant, les richissimes Américaines, ennoblies par leurs diamants, enguirlandées et emplumées, moulées dans des robes aussi chères que des maisons, consomment, tout en causant et riant, infiniment de mousses glacées et autres friandises. Les Anglaises, plus sérieuses, plus compassées, gazouillent en gardant une physionomie impassible, et absorbent, sans en avoir l'air, du bout des lèvres et du bout des dents, leur thé brûlant et leur pain beurré. Des Parisiennes de marque, déesses et poétesses à la mode, les yeux observateurs, l'air perspicace, grignotent à longs intervalles un gâteau anodin, se gardent des crèmes trop savoureuses, des trop confortables biscuits aux fruits, de tout ce qui aide à engraisser les femmes gourmandes qui voudraient rester minces. La silhouette de la femme de Paris ne doit-elle pas être, à cinquante ans, ce qu'elle était à vingt-cinq? Un rien suffit pour apaiser ses maaises d'estomac, et ce five o'clock serait du superflu parmi ses « soupçons » de repas quotidiens, s'il n'était une cérémonie à laquelle elle doit assister, un rite qui fait partie de sa journée, comme l'heure du bain, la promenade aux Acacias, les ventes de charité, la séance de musique, le dîner en ville, le théâtre, etc.

Toutes les tables sont prises. Les dernières venues, encore debout, inspectent, à l'aide de leur

face-à-main, attendent les places qui semblent devoir être bientôt vacantes.

Le service se fait avec difficulté. Les demoiselles correctes, qui servent, les mains chargées de plateaux, peuvent à peine passer parmi les chaises et les encombrements des clientes. Elles sont forcées d'user de stratagèmes, de lutter de vivacité et d'ingéniosité pour satisfaire tant de grandes dames qui n'aiment pas faillir attendre.

Les messieurs qui sont là paraissent gênés, influencés par la majesté du lieu. On croirait qu'ils sont tolérés, par exception, et qu'ils n'auront peut-être pas la permission de revenir.

Ce jour-là, une table venait d'être prise par une dame seule, d'allure délibérée, d'âge incertain, aux yeux d'Andalouse parisienne, des yeux aux regards qui sautillent, courent de table en table, se posant une seconde sur la toilette et la beauté des assistantes.

Elle demande indifféremment :

— Du thé.

— Rien avec?

— Je ne mange pas entre mes repas, — consentit à expliquer la dame en levant les yeux sur la servante.

Elle eut en même temps un mouvement de surprise et une exclamation.

— Comment!... Madame Berthy!... Que faites-vous là? demanda avec une surprise mêlée d'iro-

nie l'habituée svelte et musquée des five o'clock.

— Vous voyez, madame... Je vais vous servir... Je suis ici depuis un mois, et je vous avais déjà aperçue de loin, mais vous ne m'aviez pas reconnue, avec ma robe noire et mon bonnet blanc...

— Que vous est-il arrivé?

— Vous savez que mon mari est mort... Je ne suis plus femme du monde, — conclut la servante avec un sourire voulu, — me voilà descendue au rang de celles qui ont besoin des autres pour vivre.

— Mais enfin, pourquoi êtes-vous échouée ici?

— Notre situation paraissait belle, mais précisément notre genre de vie avait tout absorbé... Mon mari dépensait ce qu'il gagnait... Vous vous souvenez de nos dîners, de nos réceptions, où vous étiez toujours la plus brillante... Au lendemain de tout cela, plus rien!... J'ai cherché de tous côtés, j'ai dépensé le peu qui restait... On m'a fait des promesses... Et puis... et puis... j'ai pris ce que j'ai trouvé.

— Mais vous êtes impardonnable, — dit la dame avec une charmante effusion. — Pourquoi n'êtes-vous pas venue tout de suite à nous?... Mon mari aurait vu vos anciens amis, et tous se seraient employés à vous trouver autre chose... Je me serais mise en quatre moi-même pour vous sortir de ce mauvais pas... Vraiment, c'est mal à vous, et vous mériteriez de ne m'avoir jamais connue.

Ces derniers mots furent dits, l'index levé, d'un air de gentille gronderie.

— Je n'ai pas osé... Je savais que le malheur est déplaisant, qu'il supprime la camaraderie de l'opulence...

— Mais non... mais non!...

— D'ailleurs, je ne voulais être une gêne pour personne... mais je reconnais que j'ai eu tort, que j'aurais dû aller vous trouver... Vous demeurez toujours avenue de Friedland?

— Certainement, — répondit la dame d'une voix qui avait repris tout son calme, — mais nous y habitons, en somme, assez peu... L'hiver, c'est la côte d'azur... L'été, la côte normande... Et au printemps, à l'automne, nous voyageons beaucoup... Ainsi, nous repartons dans quelques jours... Mais je vais m'occuper de vous malgré cela?... Combien gagnez-vous, ici?

— Notre travail est peu rétribué, mais nous avons nos pourboires, et nous arrivons à nous faire une moyenne de quatre à cinq francs par jour.

— Mais savez-vous que c'est très joli, « ma petite »! D'ailleurs, je vois que vous êtes restée coquette, vous êtes bien coiffée, votre robe vous sied à ravir... On ne perd pas ici le goût de s'habiller... Il est vrai que vous pouvez prendre modèle sur les clientes!

— Nous devons rester simples...

— Oui, mais on ne vous empêche pas d'être

jolies, et c'est le principal... Allons, servez-moi, puisque c'est ainsi..

La dame, en attendant sa tasse de thé, considéra la salle dont l'architecture peinte semblait de bâtons de sucre d'orge et de glaces panachées, écouta le babillage de ses voisines, puis, son thé servi, et bu assez rapidement, elle rappela Mme Berthy.

— Je reviendrai vous voir, — lui dit-elle, — car vous fixer un rendez-vous serait superflu... je ne suis jamais chez moi... je suis une vraie martyre de l'existence, et si je n'avais mon auto, je mourrais sous le trac des courses, des visites et des promenades!...

Elle ouvrit son sac en mailles d'or, où ses mains fines pénétrèrent avec précaution, paya sa tasse de thé et, debout, prête à partir, se tourna légèrement de côté. L'or et l'argent tintaient sous ses doigts, elle choisit habilement une pièce de vingt-cinq centimes en nickel, et d'un air protecteur et bonasse, en ayant le geste de lui dire au revoir, laissa le pourboire dans la main confuse de son ancienne égale. Elle eut alors un petit salut et un dernier sourire, et sortit, heureuse et fière de sa bienveillance et de sa situation sociale.

Le chauffeur l'attendait, ouvrit la portière de l'auto, la referma comme s'il enfermait dans une châsse sa précieuse et oisive maîtresse.

Quand celle-ci fut rentrée chez elle, et qu'elle se trouva avec son mari à la table du dîner, elle

dit sa rencontre et termina ainsi son histoire :

— Quel mauvais goût de se placer ainsi dans une maison où chaque jour elle est exposée à se trouver en face des gens qu'elle a connus!... C'est de l'aberration, à moins que ce ne soit du chantage!... C'est m'obliger à ne plus remettre les pieds chez Sirotah!... Quel dommage! l'endroit est fréquenté par le monde le plus chic, sans compter que le thé y est excellent... Voilà ma saison d'hiver à moitié gâchée... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!

XXVI. — L'INCISIVE

Mme Orly pénètre, toute palpitante d'émotion, chez son dentiste et, sans autre préambule, soupire :

— Sauvez-moi!

— Voyons, dit l'homme de science, sans interroger davantage sa cliente sur les périls qui pouvaient la menacer.

Elle défait ses épingles, sa voilette, son chapeau, se regarde rapidement dans la glace, s'installe sur le fauteuil mécanique, plus anxieuse et plus désolée qu'une Iphigénie montant vers la pierre des sacrifices.

La tête appuyée au velours, le corps remonté d'une pesée sur le ressort du fauteuil, elle ouvre la bouche.

— Mais je ne vois rien, dit le dentiste.

Il ne voyait rien, en effet, de ce qu'il cherchait. Il voyait vingt-huit dents — les dents de sagesse n'étaient pas sorties — vingt-huit dents éblouissantes, bien à leur place dans leurs alvéoles,

des dents laiteuses et nacrées, des gencives roses, des perles dans un écrin, et une petite langue qui frétillait douloureusement.

— Je ne vois rien, répète-t-il.

Mme Orly referme son écrin, se dresse sur le fauteuil comme un condamné s'agitant sur un lit de tortures.

— Comment, vous ne voyez rien? Et cela?

Elle appuie son index ganté sur une charmante incisive inférieure.

— Voyons.

Elle se renverse de nouveau. Il regarde mieux.

— En effet, dit-il, il y a un point noir. Mais si petit!

— Si petit! Vous en parlez bien à votre aise. Je l'ai bien vu tout de suite, moi!

— Quand cela?

— Mais, ce matin, il y a un instant. Je n'ai fait qu'un saut jusqu'ici. Et maintenant, que faire?

— Laissez-moi voir encore.

Il regarde, prend une loupe, touche avec un instrument d'extrémité presque invisible. Le fait est qu'il faut de bons yeux pour apercevoir la tare qui affole Mme Orly. Elle est juste apparente comme un grain de poussière, de la même surface qu'une pointe d'aiguille très fine.

— C'est de la carie, prononce l'oracle.

Mme Orly pâlit, rougit, ses paupières battent, une buée de sueur froide vient à son front.

— De la carie!

Elle se lève d'un bond.

— Ce n'est rien. Je vais vous enlever ça. La pulpe n'est pas atteinte. Il n'y aura plus qu'à boucher, et vous conserverez votre dent, madame.

— Je conserverai ma dent! Je conserverai ma dent! Je pense bien! Mais dans quel état! Avec une étoile d'or au milieu! Merci bien! Mais je vais être un objet de risée. Je ne pourrai plus ouvrir la bouche. Il va me falloir vivre dans l'obscurité, à contre-jour, ou à la campagne toute l'année, que sais-je? Et c'est juste la dent qui se voit le mieux, une incisive inférieure! Ah! je n'ai pas de chance!

Elle tire sa lèvre, mettant à découvert ses petites incisives, carrées, plates, menues comme des dents d'enfant, et ses canines effilées, pointues, féroces. Puis, elle frappe du pied, va devant le miroir, revient vers celui qui était son sauveur et qui est devenu son adversaire.

— Et vous ne savez pas autre chose à faire que l'horreur que vous venez de me proposer, votre roue qui tourne, votre pointe qui creuse, et votre mastic?

— Rien autre chose, madame. Si vous tardez, la tache s'agrandira, voilà tout. N'hésitez donc pas. Mieux vaut un point d'or qu'une tache noire.

— Rien autre chose!

Elle roule un instant sa pensée... hésite devant ce qu'elle veut dire... rend timides et suppliants ses yeux hardis.

— Enfin, docteur, balbutia-t-elle, on m'a dit qu'une dent, arrachée, pouvait reprendre.

— C'est vrai, madame. J'ai fait plusieurs fois l'opération avec succès. J'extraurai votre dent malade en évitant le déchirement de l'alvéole et des gencives, mais il faudrait détruire la carie et boucher le trou avant de remettre la dent en place dans son alvéole, après avoir réséqué la portion dénudée de la racine. L'inconvénient du point d'or subsisterait donc pour vous. On ne pratique la réimplantation que lorsqu'il y a carie compliquée d'inflammation de la pulpe. Ce n'est pas votre cas. Il est donc inutile de rompre les liens vasculaires et nerveux de la pulpe et de tuer la dent, car la dent qui reprend ainsi n'en est pas moins morte. C'est la greffe dentaire. Extraction et réimplantation. Ce traitement de la greffe par restitution a été décrit par Hunter, appliqué pour la première fois en France par le professeur Alquié, de Montpellier, fixé par Coleman en Angleterre, Rabartz en Autriche, Magitot en France. Il est maintenant d'un usage répandu...

Il parle vite et fortement. Elle ose enfin l'interrompre :

— Mais docteur... il ne s'agirait pas... de me remettre ma dent... mais une dent intacte... la dent d'une autre... J'ai quelqu'un qui accepterait...

Il a compris. C'est un vrai savant qui respecte sa science, un honnête homme qui veut vivre en repos avec sa conscience. Sa physionomie

bienveillante devient sévère. Il y a de la colère dans sa voix.

— Madame, jamais!... Assez, madame. C'est une mauvaise action que vous me proposez.

Elle comprend qu'elle n'obtiendra rien. Fébrile, elle remet son chapeau, sa voilette, ses épingles. Pendant ce temps, il continue :

— Ignorez-vous donc, madame, que la dent n'est pas une chose inerte, un peu de chaux et de phosphore, un morceau d'ivoire et d'émail? Il y a en elle, madame, un organe vivant, la pulpe dentaire, unie à une membrane vasculaire, le périoste alvéolo-dentaire. Ignorez-vous que les trois parties de la dent, la racine, le collet, la couronne protègent cette petite chambre où vit la pulpe, que chaque racine est creusée d'un canal dentaire qui reçoit par son orifice, le foramen, les sucs nourriciers de la dent, les introduit dans la chambre pulpaire? Ignorez-vous que la dent ne vit de sa vie particulière que par cette participation à la vie générale? Ignorez-vous les expériences et les ouvrages de Wescott, Mantegazza, Magitot, Tomes, Gubler, Cruet, et d'autres? Toute la chirurgie dentaire proteste contre l'acte, d'ailleurs inutile, que vous venez me demander de commettre : d'enlever une dent vivante à un être vivant. Votre serviteur, madame.

Il la reconduit, elle s'en va sans plus rien dire.

Mais elle sent moins l'affront fait à son orgueil que la fine blessure de son incisive. Elle descend

l'escalier, remonte en voiture, le front barré du souci qui l'accable. Elle ne songe seulement plus aux discours de ce pédagogue. Elle cherchera ailleurs pour sauver sa beauté, sa défense, son arme, sa vie.

Mme Orly trouve sans peine. Elle trouve un brillant dentiste rastaquouère, vivant dans une apothéose somptueuse, au fond d'une enfilade de salons d'attente, environné d'un personnel d'huissiers molletés et chamarrés comme des suisses d'église. Comme la médecine, où l'avorteur peut prendre parfois la place de l'accoucheur, la chirurgie dentaire a ses irréguliers prêts à toutes les besognes. Celui-ci accepte, fait son prix. Mme Orly vient avec sa femme de chambre, une petite jeunesse inconsciente, riant de toutes ses dents, de la même nuance nacrée que celles de « madame », et qui vend son incisive inférieure pour trois cents francs, comme elle a vu des filles de son village vendre leur chevelure. Les cheveux repoussent parfois. Les dents des filles de vingt ans ne repoussent pas. On fait présent à cette victime d'une fausse dent avec des crochets, et Mme Orly, qui a supporté en héroïne l'extraction de sa dent cariée, s'en va avec l'incisive de sa femme de chambre.

L'histoire finit mal, pourtant. La dent ne « prend » pas comme le bon praticien l'a prévu. Il faut en passer par la fausse dent. Comme quoi,

pour éviter un mal, on tombe dans un pire. Et ce n'est pas tout encore. La petite bonne se déniaise, fait ses confidences à la cuisinière et au cocher, au boucher et à la fruitière. On l'excite à la vengeance et au chantage. Elle va pleurer d'abord auprès de Mme Orly, qui paye encore et la met à la porte, enragée contre cette pécore dont l'incisive ne valait rien sans doute. La petite disparaît, revient comme un spectre, parle des tribunaux. Mme Orly paye et repaye, tout le quartier s'esclaffe, et ce sont bientôt des quolibets qui éclatent comme des pois fulminants, au passage de la jolie femme, des injures à mi-voix, puis à voix plus haute.

Mme Orly a quitté le quartier, et même Paris. Elle est morose, désespérée, spleenétique, elle promène sa fausse incisive sur les plages d'été et dans les stations d'hiver.

XXVII. — L'ÉTERNELLE BEAUTÉ

— De toutes celles qui étaient présentes, hier à la soirée, c'était certainement Mme Lebadoy la plus belle, comme toujours! — affirma Xavier Ancel.

— Sans doute... oui, sans doute, — répondit une jeune femme un peu offusquée par cette proclamation qui lui semblait discourtoise, — Mme Lebadoy est toujours séduisante, mais elle devrait commencer à abdiquer toutes prétentions à la jeunesse, et c'est déjà un terrible avertissement que son règne doit finir.

— Qu'importe l'âge, si l'on sait rester toujours jolie, — répliqua une solide et plantureuse beauté brune.

— La beauté de Mme Lebadoy ne peut être jalouée, car c'est une femme accomplie, sans restriction possible, — ajouta une délicieuse blonde un peu mûre, poétiquement fanée, comme une fleur séparée de sa tige.

— D'ailleurs, la jeunesse ne l'a pas quittée, —

témoigna un jeune médecin habitué du salon de Mme Lebadoy, — l'éclat de la vie est dans ses prunelles, sa tournure est vive comme celle d'une jeune biche...

— Elle s'habille divinement, et, comme elle est riche, son luxe la fait rayonnante!

— Son art, — reprit le médecin, — est de savoir mesurer ses forces. Que de femmes sont obligées de mettre bas les armes, à moins de ressembler à de ridicules fées Carabosses. Celles-là se multiplient, usent leur beauté en voulant faire les délices des matinées, des après-midi et des soirées, sans trêve ni repos! Elles! toujours et quand même! Mme Lebadoy, au contraire, ne se lève, paraît-il, que vers quatre heures de l'après-midi. Puis, elle donne deux heures aux bains, douches, massages, pédicures, manucures, coiffeurs. Comment voulez-vous qu'avec ces soins de déesse une femme ne reste pas belle, et, à la fin des fins, n'arrive pas à se momifier dans son Éternelle Beauté?

— Quel âge lui donnez-vous donc?

— Elle paraît trente ans... C'est l'âge de la femme... c'est l'âge de l'amour.

— Que voulez-vous dire par là, à propos de Mme Lebadoy?

— Oh! rien!... Mme Lebadoy, de l'avis de toutes les femmes qui la connaissent, a toujours été irréprochable.

— N'a-t-il pas été question autrefois d'un suicide dont elle aurait été la cause?

— Ce n'est pas ancien... deux ans au plus... Un jeune homme de dix-neuf ans s'est tué de désespoir de n'être même pas regardé par elle. Mme Lebadoy était bien innocente de cet accès de folie... Ce n'est pas une femme malsaine, car s'éprendre d'un enfant, c'est une aberration de l'esprit et une dépravation des sens. Ce sont de ces maladies qu'une femme honnête doit toujours soigner à leur première apparition... Après, on n'y pense plus!

— Et celles qui y pensent encore? — dit la blonde.

— C'est qu'elles n'ont pas autre chose à faire.

— Vous êtes sévère!

— Le docteur est juste, — conclut la maîtresse de la maison. — Il faut savoir guider ses penchants. Où serions-nous toutes, à cette heure, si nous avions tout laissé aller à la dérive?

— Quelques-unes pourraient encore se trouver ici... Pourquoi pas?...

— Elles reviendraient de loin!... Il vaut mieux ne pas y aller! Et Mme Lebadoy ne peut se reprocher la fin de ce jeune fou dont elle aurait pu être la mère.

— Ou la grand'mère, — rectifia la jeune femme qui avait déjà refusé la jeunesse à l'héroïne de cette histoire.

· Tout le monde pensa qu'il y avait un peu de jalousie et d'aigreur dans les paroles malveillantes de cette trop jeune personne, qui était fort

peu invitée aux réceptions de la Belle Madame Lebadoy.

Pendant cette conversation, la femme ainsi décriée, Mme Lebadoy, était dans son cabinet de toilette, se préparant pour un bal.

Le sanctuaire était éclairé par des lampes électriques, à la lumière atténuée par de légères et pâles mousselines. On aurait cru voir la loge d'une comédienne, obligée à mille transformations, devant l'attirail des flacons, des ingrédients, des accessoires disposés sur la toilette garnie de point d'Alençon. Mme Lebadoy, assise devant sa psyché, avait, ce soir-là, malgré son caractère égal, des mouvements nerveux et des petits cris d'impatience. Elle s'adressait à sa femme de chambre, d'air revêché, semblable à une duègne de théâtre :

— Aline, — disait-elle, — décidément, je dois dire adieu au monde.

— C'est une idée qui tourmente Madame depuis tantôt deux ans... Mais pourquoi dire adieu aux plaisirs du monde parce que le rouleau de cheveux ne tient pas facilement, ce soir, sur le front de Madame?... Est-ce une raison pour voir tout en noir?

— Oui, Aline, vous l'avez dit, tout ce que je voyais rose autrefois est devenu noir.

— Il serait préférable que le bandeau fût ajusté directement sur la perruque de Madame.

— Quel raccommodage que tout cela! Tout ce que

je possédais s'en va, tout ce que j'appréhendais arrive... Regardez mes yeux, comme ils sont de jour en jour plus flétris, plus fanés!

— Avec le kohl, cela ne se verra pas; vos yeux, qui vous semblent fatigués, paraîtront, au contraire, langoureux.

— Et ces rides effroyables qui, chaque jour, se creusent davantage!

— Madame possède au plus haut point la science de l'amabilité; ce sera, pour tout le monde, les traits du sourire et de l'enjouement.

— Et ma bouche, si ferme autrefois! comme elle est envahie, les contours en sont mous, et la ligne ondule sans forme, avec des coins abaissés.

— La bouche de Madame semblera plus dédaigneuse!

— Ah! Aline! vous êtes comme le monde! Il prend l'habitude de ses admirations. Il serait plus facile d'arracher un os à un chien que de lui enlever une opinion dont il est entiché!

— Madame se plaint d'être une beauté réputée; bien des femmes envieraient son sort.

— Hélas! le monde a sanctionné l'étiquette de la Belle Madame Lebadoy, et il veut que je reste ainsi jusqu'à l'effondrement final. Quand on est jeune, on a l'orgueil d'une telle fonction, mais quand l'âge arrive, amenant avec lui ses révélations et ses fatigues, le rôle est bien dur à soutenir. Oh! c'est l'hiver de ma vie, allez! et pas gai s'il

continue ainsi, croyez-le bien! Cueille-t-on des roses, les fruits mûrissent-ils, les feuilles sont-elles vertes pendant la saison glaciale?

— Oui, Madame, dans les serres.

— Oui, dans la serre du cabinet de toilette!... Décidément, j'en ai assez, je déserte, car seule à seule avec moi-même, je me fais horreur... C'est le dernier hiver où je m'exhibe, Aline!

— Madame aime trop Paris; elle ne pourra s'en séparer...

— Quitter Paris n'est pas nécessaire... Je n'ai pas besoin de cela pour qu'on ne me connaisse plus.

— Madame n'a jamais été plus jolie : depuis qu'elle s'est décidée à faire enlever enfin ses deux dernières dents qui, vraiment, juraiement par trop avec le bel appareil du docteur Hix, Madame est de la première jeunesse, aveugle qui dirait le contraire.

— Ma pauvre Aline, je ne suis même plus une femme, mais une ruine! Mes mains sont sèches, maigres, mortes, sous mes bagues... Et ma poitrine? Regardez : quelle chute!

— Si la corsetière de Madame entendait Madame, elle la trouverait ingrate : ses corsets font si bien valoir les charmes de Madame!

— Oui, mais sans eux!

— La corsetière et moi sommes seules dans le secret! Et depuis trente ans que je suis au service de Madame, Madame n'a pas changé.

— Taisez-vous, Aline, vous êtes folle.

Pendant ce dialogue, Madame Lebadoy avait enfin, malgré toutes ces maussaderies, terminé sa toilette, et quand M. Lebadoy eut la permission d'entrer, il trouva sa femme resplendissante, prête à sortir avec lui. Quelques instants après, ils faisaient leur entrée au bal.

Ce fut un « Ah! » prolongé, d'admiration. Cette belle femme, en effet, éblouissait tous les yeux, avec ses cheveux noirs et touffus, ses yeux d'Orientale, son teint d'Anglaise, sa bouche enfantine, son petit nez un tantinet plissé, si spirituel, et joint à tout cela un décolleté irréprochable!

— Voilà la Belle Madame Lebadoy, — disait-on assez bas de façon à être entendu par elle.

— Belle!... Hélas! il le faut bien, bourreaux que vous êtes! — pensait la victime.

« Nous avons perdu le joyau de nos réunions mondaines : la Belle Madame Lebadoy a fui pour jamais, paraît-il, Paris et ses fêtes!... Espérons que ce n'est que pour une saison. Elle est allée vivre dans une villa qu'elle possède sur un lac de Savoie. Elle n'y reçoit âme qui vive; même ses meilleurs amis sont oubliés d'elle. Souhaitons de revoir bientôt parmi nous l'inattaquable Éternelle Beauté! »

Voilà ce que lisait, dans un journal parisien, une femme bien commodément assise, un matin, dans un bon fauteuil de l'avenue des Acacias. Puis, elle regarda passer les voitures où se prélas-

saient de jolies femmes offertes à l'admiration des passants. Ceux-ci, hommes et femmes, allaient et venaient sans se soucier de cette vieille dame à la tête grise, ayant l'aspect d'une sexagénaire vénérable, portant son âge simplement et fièrement, en ses vêtements bien douilletts, d'une mode confortable, peu voyante.

Elle souriait de temps à autre lorsque certaines personnes la frôlaient au passage. Puis, vers quatre heures, elle sortait d'un gentil cabas un frugal goûter qu'elle dégustait sans façons.

Personne n'eût pu reconnaître la Belle Madame Lebadoy ainsi métamorphosée.

Pour vivre un peu tranquille et à sa convenance, elle n'avait pas eu besoin de fuir Paris, elle n'avait eu qu'à se débarrasser des artifices qui étayaient sa macabre personne, érigée en professionnelle beauté.

Elle avait quitté son hôtel, s'était blottie en un petit appartement élégant, ensoleillé et fleuri, et M. Lebadoy, fatigué lui aussi par le cérémonial de sa vie, était loin de se plaindre de ce nouveau sort : il avait, enfin ! sa femme à lui tout seul.

Mme Lebadoy, guérie de la vanité par son esprit, ayant fui pour toujours la mascarade mondaine, savoure à loisir les derniers présents de la vie.



XXVIII. — LE CRÉDIT

Mlle Lina, grâce à son goût et à son intelligence, était arrivée, à peine âgée de vingt-deux ans, à occuper une place importante chez un grand couturier de Paris.

Elle gagnait largement sa vie, celle de sa mère, celle de son père, ancien chanteur des théâtres de province qui trouvait encore à se faire engager dans les chœurs. Lina avait aussi une petite sœur de quatorze ans. La maison était bien tenue, la table bonne, une femme de ménage faisait les gros ouvrages, le père savourait sa pipe, et Angèle, la petite sœur, menait la vie d'une fillette bourgeoise, cousant près de sa mère, lisant, se promenant coquettement vêtue.

Mais le mieux est l'ennemi du bien. Mlle Lina, active et courageuse, songeait que tout ce travail qu'elle exécutait depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir pour le compte d'un

patron, elle aurait pu l'accomplir pour son propre compte.

Tour à tour, plusieurs clientes l'avaient persuadée qu'elle devait agir ainsi, lui répétant maintes fois :

— Mademoiselle Lina, avec votre talent, votre habileté, vous devriez vous établir... Je serai votre première cliente!

— Mais, je n'ai pas assez d'argent, — répondait la jeune fille — et il faut faire bien les choses, avoir salon de réception, plusieurs petits salons d'essayage, etc.

— Bah! qui ne risque rien n'a rien, affirmait l'insouciant coquette. Vous ne connaissez pas encore les femmes. Pour être jolies sans payer les prix exorbitants que l'on exige ici, elles vous suivraient partout.

Mlle Lina, à force d'entendre toujours répéter la même chose, finit par être convaincue. L'idée entra dans sa tête, envahit à tel point son cerveau qu'elle se voyait chez elle, dirigeant un atelier d'ouvrières, de coupeuses, d'apprêteuses, de vendeuses. Elle paraissait au milieu de son salon, parmi les nuages de tulle, les robes de soie, de velours, de brocart. La fortune entraît avec les mondaines dont elle était la fée.

Aussi, un soir, rentra-t-elle chez ses parents, à la fois soucieuse et exaltée. Elle s'installa en face de sa famille béatement rassemblée autour d'une partie de dominos.

— Maman, — dit Lina brièvement, prenant son courage à deux mains, — combien avons-nous d'argent placé?

— Quelle question! dit la mère étonnée. Veux-tu me demander des comptes?

— Ce n'est pas pour cela, mais réponds-moi.

— Tu veux me retirer l'argent!... Pense à ton père qui ne gagne plus guère, à moi-même, à l'avenir de ta sœur... Si tu nous manquais, nous serions tous à l'eau.

— Je ne vous manquerai pas, au contraire, — s'impacienta Lina. Voilà le moment de faire doubler, tripler, et plus encore, nos économies.

— Si c'est cela, — dit la mère, naïvement enthousiasmée, — avec le placement de ce mois-ci, nous aurons la somme rondelette de dix mille francs...

— Eh bien! il faudra, d'ici quelques jours, me remettre cette somme, car je veux m'établir.

Ce dernier mot fut comme si la foudre était tombée au milieu de la famille.

La consternation d'abord, puis des cris d'effroi.

Le père poussa des exclamations théâtrales exagérées, il appela Dieu, la sainte Vierge et les saints à son secours. Il conclut :

— Seigneur! vous m'avez abandonné! Voilà ma fille qui veut nous reprendre notre argent, et qui veut nous ruiner, elle qui a une place si bonne et si sûre!

— Regarde dans quel état tu mets ton père!...

Je suis aussi épouvantée que lui, mais je sais me contenir.

Seule, la petite Angèle parut satisfaite.

— Lina! je serai vendeuse!... Je me coifferai bien, et tu me feras de belles robes.

¶ Une fille qui entre au couvent malgré ses parents ou qui se marie avec un homme sans situation, n'a pas plus d'obstacles à surmonter que n'en eût Lina avec son père et sa mère.

— Je serai enfin chez moi... Je suis fatiguée d'être toujours exacte et de toujours obéir... Malade ou bien portante, il faut marcher quand même... Et puis, je suis de taille à être responsable de notre vie à tous.

Lina prit un appartement qu'elle fit arranger coquettement. Il était situé le plus près possible des « grands quartiers », sur les limites de la « mode ». Elle eut le petit personnel nécessaire.

Le père exigea la place de caissier. Il s'y montra méticuleux et thésauriseur. Pour la facture la plus minime à payer, c'étaient des récriminations, des appels à la Providence : « Dix francs pour acheter du ruban!... Est-ce bien nécessaire?... Dieu du ciel! Anges du paradis! J'avais cinq cents francs dans ma caisse ce matin! Où sont-ils passés?... »

Lina accourait, inquiète, croyant à une erreur... Ce n'était que son père qui aurait voulu sa caisse toujours intacte.

Les clientes étaient venues. Mme la comtesse de X... avait commandé d'emblée une robe, pour sortir, et une autre, pour rester chez elle, puis un « déshabillé » très habillé, puis un « habillé » très déshabillé, puis une pelisse russe pour monter en automobile et en ballon. Mme de Trois-Étoiles et ses deux filles, après plusieurs séances, avaient fait choix de robes « idéalistes » pour assister à un mariage en province... Bref, Mlle Lina eut l'orgueil de voir dans sa nouvelle maison certaines des plus élégantes et des plus prodigues parmi les femmes qui l'avaient connue et appréciée chez son ancien patron. Quelques-unes, pourtant, ne vinrent pas, sur lesquelles la jeune fille, forte des promesses faites, avait compté le plus. Les lettres qu'elle leur écrivit restèrent sans réponse. Elle se présenta, et ne fut même pas reçue. Les dames en question gardèrent un silence d'absentes.

— Ce n'est pas une raison pour s'établir ainsi, parce que, à la légère, dans la conversation, on a reçu quelques compliments, — pensa telle petite poupée mondaine.

— Je ne vais jamais dans une maison nouvelle, — dit telle prétentieuse à une amie. — J'attends qu'on en parle, et quand le nom est bien lancé, alors je me hasarde.

Celle-là oubliait qu'elle avait été la plus chaleureuse conseillère de Mlle Lina.

Pour celles qui avaient consenti à faire des commandes à Lina, elles agissaient avec elle comme

avec le grand couturier. Elles payaient quand elles y pensaient, et quand elles avaient trop d'argent.

— Payer pour payer, j'aime mieux payer dans une grande maison, — répondit arrogamment et sottement l'une d'elles à la présentation de la facture.

— Déjà ma note! s'exclama une autre. C'est honteux! Me prend-on pour une voleuse?... Nous sommes, mon mari et moi, reçus partout... Mlle Lina ne pourrait pas en dire autant... Je ferai passer payer... Inutile de revenir... Je n'aime pas être dérangée.

Et une troisième :

— Pas possible!... C'est une erreur... Deux mille francs!... mais je n'ai presque rien eu pour cela... Une robe de bal, un costume bleu, un manteau, une fourrure... C'est tout, je crois... C'est cher!... Et Mlle Lina appelle cela faire le juste prix!... Tenez, voilà toujours cent francs à porter sur mon compte... Ne venez pas le mois prochain, ni l'autre... Je serai en voyage... A mon retour, je passerai.

Il en fut encore ainsi avec d'autres.

— Madame est absente, — répondait la femme de chambre.

Les indifférentes ne songeaient qu'à elles et à leurs atours, faisaient peu de cas des débuts difficiles de Lina, qui devait payer avec la régularité des commencements, alors que le crédit n'est pas encore établi. Elle avait oublié qu'avant l'appar-

tement, le matériel et les ouvrières, il faut avoir l'argent du crédit de ces dames. Ensuite, celles qui veulent bien payer doivent payer pour celles qui ne paient pas.

Les femmes qui devaient à la nouvelle couturière ne revinrent plus chez elle. Après l'excès des commandes, la fuite. Ces mauvaises débitrices craignent parfois le grand couturier, qui peut les poursuivre. Mais Lina a bien assez à faire avec les fournitures des robes de ses clientes sans perdre encore son argent à faire des procès.

— J'aime mieux payer une robe cinq cents francs, et la payer quand je veux, que de l'avoir pour deux cents francs, et la payer tout de suite, dit à ce propos une aimable personne qui joue à la dame de charité dans les ventes.

Les dix mille francs de Lina furent dévorés en un instant. Joignez à cela vingt mille francs de dettes. Il fallut fermer boutique.

Mlle Lina, après ce désastre, n'a pas pu se replacer dans une « première maison ». Les personnes comme elle, qui veulent « enlever la clientèle », sont vues d'un mauvais œil. Elles doivent porter le poids de leur faute. Ne pas réussir est une seconde faute, plus impardonnable encore.

Elle a dû prendre ce qu'elle a trouvé. Elle est dans une maison de troisième ordre, à la journée.

Le confortable appartement d'autrefois est remplacé par un logement incommode. Il faut compter

sou à sou. Chaque mois amène son échéance de billets à payer. Le père court après les recouvrements qui se font difficilement. Il sera impossible d'éviter la faillite.

Pendant ce temps, les grandes coquettes, les élégantes clientes, rêvent à la mode du jour, enragent de voir celle-ci ou celle-là mieux mises qu'elles, et oublient la pauvre fille qu'elles ont leurrée de promesses et conduite à la ruine. Elles n'ont même pas le souvenir de cette disparue qui a passé sa jeunesse à les rendre belles, vaniteuses et cruelles.

XXIX. — L'ASILE LE BON

Dans un joli décor de Seine-et-Oise se trouve l'Asile Le Bon.

Cette maison de retraite affectée aux ouvriers et ouvrières sans ressources, devenus vieux, a été fondée, voilà environ quinze ans, par M. et Mme Le Bon, riches industriels. Sachant qu'après leur mort, les dernières volontés des testateurs sont souvent attaquées et violées, ils tinrent à les mettre à exécution eux-mêmes.

A cinquante-cinq ans, n'ayant eu qu'un enfant mort en bas âge, ils déversèrent leur superflu sous forme de bienfaits immédiatement salutaires. La principale de leurs bonnes actions fut la fondation de cette maison de retraite, qu'ils établirent dans l'une de leurs propriétés, la mieux située, celle qu'ils préféraient. Au beau jardin déjà existant, ils ajoutèrent quelques hectares de terre, créèrent un magnifique parc qui se trouvait en bordure de l'Oise. Tout fut installé, ordonné selon les règles de l'hygiène et du bien-être. Puis, la

maison fut offerte à l'État, en même temps qu'un capital pour subvenir à l'entretien perpétuel des cinquante hospitalisés, hommes et femmes. M. Le Bon accepta que l'asile portât le nom des siens, mais il refusa de paraître à l'inauguration.

Les statuts qu'il avait lui-même rédigés furent lus en présence du ministre qui présida la cérémonie, parmi les drapeaux, au son des fanfares. Les cinquante bénéficiaires, vite trouvés, assistaient à cette fête d'ouverture. Le soir même, la vie commune commença par le réfectoire et le dortoir. Un administrateur avait été nommé. M. et Mme Le Bon, consultés sur cette nomination, avaient répondu qu'ils ne recommandaient personne, que la maison ne leur appartenait plus, qu'ils n'avaient aucun droit, aucune autorité pour intervenir. Ils étaient déjà occupés, d'ailleurs, tous deux riches et prodigues, à se débarrasser de leur superflu au profit de ceux qui manquaient du nécessaire.

Ce matin-là, il y avait des clins d'yeux et des chuchotements parmi les hôtes de l'Asile Le Bon.

M. l'administrateur Lourdier, après avoir reçu et lu son courrier, avait parcouru son appartement, maugréant et claquant les portes, puis, au jardin, malmenait un pensionnaire qui avait voulu engager la conversation avec lui. Il devait y avoir quelque chose. On le craignait fort à l'Asile pour ses nervosités et ses mauvaises hu-

meurs. Depuis trois ans, il remplissait sa fonction. Son prédécesseur, M. Perrier, nommé lors de la fondation, était un homme doux et pacifique, paternel avec tous ceux qui l'approchaient. Aussi, lorsqu'il mourut et qu'il fut remplacé par M. Lourdier, tout le monde fut désagréablement surpris par les manières du nouveau venu, qui n'attendit seulement pas un jour pour faire subir autour de lui les mauvais effets de son désagréable caractère.

On craignit donc une bourrasque, lorsque M. Lourdier fit venir les pensionnaires dans son bureau avant le déjeuner. Personne ne soufflait mot. C'était la deuxième fois que pareil fait se produisait. Une fois déjà, le despote tâtillon avait réuni ses administrés pour savoir qui avait cueilli, sans permission, des pêches réservées pour la table directoriale. Malgré ses questions, ses menaces, il n'obtint, ce jour-là, ni aveu ni dénonciation.

Cette fois encore, il regarda les visages comme pour les déchiffrer, et s'écria en frappant du poing sur son bureau :

— Qui a osé écrire à M. le Ministre que la nourriture était peu abondante et mauvaise, et que je défendais l'entrée du verger?... Je viens de recevoir une lettre fort désagréable... Je veux savoir à qui je dois cela!...

Il devint cramoisi de colère, perdit toute mesure :

— Vous n'irez au réfectoire que si le délateur se fait connaître.

Les gens n'eurent pas le temps de se consulter du regard.

— C'est moi, — dit un vieillard en s'avançant vers M. Lourdier.

— Je vous fais mon compliment, monsieur Dormeuil, — gronda l'administrateur. Vous savez reconnaître les bienfaits de la charité!... Si vous vous trouvez mal traité ici, retournez chez vous...

— Je suis ici chez moi, — objecta M. Dormeuil d'une voix douce et ferme.

— Vous croyez cela?... Eh bien! nous verrons!... C'est parce que vous avez obtenu une faveur que vous avez le verbe si haut, parce que vous êtes le seul à habiter une chambre particulière avec votre femme... Comme si tout le monde ne devait pas être traité également!... Ce n'est pas encore assez sans doute, et vous voilà indiscipliné... Je ne vous engage pas à continuer... ou vous pourriez bien être obligé un de ces jours de mendier un morceau de pain... Je fais ici ce que je veux et ce que je dois, et si quelqu'un n'est pas content, voilà la porte!

M. Dormeuil, qui se tenait fort calme devant ce furieux, en le contemplant d'un œil sagace, était un septuagénaire, d'apparence fort distinguée, de visage réfléchi... Il laissa tomber l'avalanche de paroles brutales et insultantes.

— Inutile, monsieur, de retenir plus longtemps mes compagnons... Je me suis nommé... ils ont faim... et je reste seul à vos ordres.

— Tout le monde restera, si je veux... A partir d'aujourd'hui, vous entendez tous, le premier qui enfreindra les règlements, je lui signe son renvoi... Et maintenant, allez, rompez!...

— Vous ne signerez rien du tout, — répliqua M. Dormeuil avec une certaine rudesse. Vous n'avez aucun pouvoir pour chasser l'un de nous... Je vous le répète, nous sommes ici tous chez nous, autant que vous, et même plus que vous!

— Vous êtes un rebelle, et je vais vous faire mettre au pas!... Vous êtes ici chez vous, plus que moi?... Eh bien! nous allons voir si les indigents comme vous peuvent parler ainsi à un chef comme moi!

Tout le monde sortit enfin. Le déjeuner fut morne. Et M. et Mme Dormeuil virent qu'ils étaient mis en quarantaine par leurs craintifs compagnons. On ne leur adressait pas la parole, on ne leur offrait pas le pain et le sel. Ils ne montrèrent aucun souci de cette attitude, causèrent tous deux tranquillement, comme si rien ne s'était passé. Après le déjeuner, ils allèrent faire leur tour de jardin, s'assirent sur leur banc favori, d'où ils voyaient la vallée de l'Oise, puis finirent l'après-midi dans la bibliothèque qui abondait en beaux livres offerts, avec la maison, par le donateur Le Bon.

M. Lourdier avait pris le train pour Paris, accompagné de l'économe. On s'attendait à le

voir revenir avec le renvoi des Dormeuil en poche.

Il n'en fut rien. L'économe, qui convoitait la place du directeur, dit confidentiellement à un pensionnaire, qui se hâta de le raconter à tous, que le ministre, fort mécontent, avait dit d'un ton sec à M. Lourdier que s'il tenait à sa place, il ferait bien de changer d'allures, et qu'il avait à laisser M. Dormeuil tranquille, et les autres aussi.

M. Lourdier, très vexé, ne fut pas visible pendant deux jours. Puis, il prit son parti de ce qui s'était passé, et tout marcha mieux à l'Asile Le Bon. La table fut bonne. La concorde régna. Les pensionnaires revinrent à M. Dormeuil, qui fut désormais pour eux un personnage, puisque sa ferme attitude avait tout changé pour le bien de la communauté. M. Lourdier lui-même lui manifesta une certaine déférence, pensant que M. Dormeuil devait être recommandé spécialement au ministre et protégé par lui.

Mme Dormeuil mourut. M. Dormeuil vécut ses derniers jours en vieil homme pauvre, en mélancolique silencieux. Il partageait toujours son temps entre le jardin, dont il connaissait toutes les allées, toutes les fleurs, et la bibliothèque, où il connaissait aussi tous les livres. Enfin, il mourut à son tour. Ce fut une tristesse générale. C'était un camarade affable et bon. Il ne laissa que des regrets.

Mais quelle fut la stupéfaction de tous, au matin de l'enterrement ! On se serait cru au jour de l'inau-

guration, si la fête n'avait pas eu lieu autour d'un cercueil. Des soldats suivaient le corbillard chargé de fleurs! La musique militaire jouait une solennelle marche funèbre. M. le Ministre, qui conduisait le deuil, prononça un discours au cimetière.

Tout le monde apprit alors, et M. Lourdier avec tout le monde, que le vieux M. Dormeuil était M. Le Bon en personne, M. Le Bon, — le Donateur!

Il avait perdu toute sa fortune dans un krach industriel, et il n'avait voulu demander à aucun ami le secours dont il avait besoin. Le ministre offrit aux époux une rente viagère qui fut refusée. M. et Mme Le Bon, avec beaucoup de sérénité, demandèrent seulement à rentrer chez eux.

— Nous avons été prévoyants, — dirent-ils, — et il se trouve que nous nous sommes fait la charité à nous-mêmes, que nous avons un refuge tout trouvé pour nos vieux jours. Nous aimons beaucoup cette maison où nous avons passé notre jeunesse, nous y retrouverons notre ancienne félicité. Que pouvons-nous demander de plus?

La place de directeur fut offerte à M. Le Bon, qui la refusa avec énergie.

— Je cherche le repos, et ne veux déposséder personne, — dit-il d'une façon formelle.

Il demanda une seule faveur qu'il fallut bien lui accorder : le droit au pseudonyme, l'incognito absolu, même auprès du directeur. Il savait fort bien que, dans le monde où il avait vécu, nul ne

s'occuperait de sa disparition. Il prit le nom de sa femme, joua consciencieusement son rôle de pensionnaire, dont il ne se serait jamais départi sans la folie d'arbitraire de M. Lourdier.

Maintenant, la place de M. Le Bon est prise par un autre. L'homme excellent et simple a vécu, ses pas de vieillard sont effacés sur le sable des allées, il a laissé derrière lui la gloire de son bienfait, l'exemple de la vraie sagesse. Il reste aussi de lui un buste, au milieu d'une pelouse, non loin des roses qu'il aimait. Parfois, M. Lourdier, lorsqu'il croit que personne ne le voit, s'approche à pas de loup du Donateur, interroge longuement son pensif visage de marbre.

— C'était donc toi! — murmure-t-il. Pourquoi ne l'as-tu pas dit?

M. Lourdier essaie en vain de comprendre.

XXX. — LE COFFRE-FORT

Comme beaucoup d'autres, M. Dominique Morin était mal marié. D'abord, il s'était marié trop tard. Il avait dépassé la quarantaine, et même il approchait de la cinquantaine, lorsqu'il s'était décidé à prendre femme, une femme plus jeune que lui, naturellement. Ensuite, il lui était arrivé l'aventure dont on ne parle jamais, parce qu'elle est commune à trop de gens : sa femme et lui, malgré une cohabitation déjà de quinze années, et la naissance de deux enfants, deux filles, étaient restés complètement étrangers l'un à l'autre. Il ne s'agit pas, entendez-le bien, d'un désaccord d'amour, l'homme las de la vie, la femme ardente à vivre. La solution aurait été trop simple et trop facile. Non, Mme Clotilde Morin resta une épouse parfaite, obéissante à la loi conjugale, à l'engagement pris devant le maire et le curé. Mais elle fut pire qu'une femme infidèle. Elle s'était mariée sans amour, elle fut fidèle sans amour.

Ses vingt ans avaient épousé les quarante-six ans de Dominique Morin pour avoir une situation, et elle fut, pour toujours, attachée à cette idée fixe comme la chèvre à son piquet. Elle brouta autour, sans jamais avoir l'idée de rompre son licol et de s'élancer vers les talus escarpés, les fondrières, les ruisseaux, l'herbe inconnue. Elle avait été bien élevée et pourvue de principes sérieux. On lui avait appris à considérer le mariage comme un devoir, mais comme un devoir intéressé, elle avait adopté cette manière de vivre une fois pour toutes. Un mari, pour elle, était un associé, un comptable, un caissier, un préposé au logement, aux vêtements, aux vivres. Par lui, l'existence devait se dérouler dans un décor bourgeois, non pas de grand luxe, mais suffisamment confortable : chambre à coucher, chambre pour les enfants, lingerie, salle de bains, cuisine, office, grand salon pour les jours d'invités, plus petit salon pour recevoir quelques amies, une cuisinière, une femme de chambre. Pas de voiture au mois, mais le fiacre. Un séjour à la campagne tous les ans. Aucun excès de dépense, et des économies pour établir les petites plus tard, de la même façon que leur mère, avec sagesse et sécurité.

Clotilde avait trouvé ce qu'elle désirait en M. Dominique Morin. Cet homme était d'un excellent rapport. Au moment du mariage, il venait de se retirer des affaires, il mit au contrat un chiffre

de revenus respectable. Avec la dot de la jeune fille, en rentes sur l'État, le ménage pouvait marcher. Il marcha en effet. Mais M. Dominique Morin ne tarda pas à trouver les étapes monotones. Il n'avait rien à reprocher à sa femme, sinon qu'il avait auprès d'elle la seule sensation de vivre avec une sorte de chef de bureau ponctuel, attentif à lui faire signer à toute heure du jour une feuille de présence, lui signifiant sans cesse les obligations de la vie bien réglée, occupant son esprit de tous les soins de la maison, jusqu'à faire de lui l'intendant surmené, le gérant toujours en alerte, de la communauté. Il s'aperçut vite qu'il s'était leurré à la jolie chevelure, aux yeux en fleur, à la taille fine de la jeune fille qu'il avait désirée, avec une émotion si vive, comme compagne de sa vie. Sous le joli visage, dans la petite cervelle d'oiseau, il n'y avait que des additions et des multiplications. M. Dominique Morin avait cru épouser une femme, une tendre amoureuse de son automne, une gracieuse créature à laquelle il aurait laissé son adieu à la vie. Elle lui avait très subtilement communiqué cette illusion au temps de leurs fiançailles, et voilà que, dès le lendemain des noces, il découvrait, à la place de l'ingénue à éduquer, un être qui n'était nullement féminin — un inspecteur faisant sa ronde, un vérificateur installé au guichet.

Il avait espéré que l'éducation de ses fillettes le délivrerait un peu de ce cauchemar méthodique,

et il s'acharna à la tâche. Avec quelle secrète horreur il s'aperçut, dès que ses filles se mirent à parler, qu'elles pensaient exactement comme leur mère. Rien n'y fit. Sans que Mme Morin parût intervenir, Mlles Morin reproduisirent les tours de raisonnement, les observations judicieuses qui accablaient leur père depuis tant d'années déjà. Il vit qu'il n'y avait pas de remède. Chaque fois qu'il avait voulu sortir, par la conversation ou par un acte, du cercle infernal de médiocrité d'esprit dans lequel il était enfermé, il avait rencontré, non pas l'hostilité, mais une si complète, si parfaite indifférence, qu'il avait renoncé à ses tentatives d'émancipation pour les autres et pour lui-même. Il prit le parti de vivre à l'écart et chercha un moyen de fuir, au moins pendant la plus grande partie du jour, l'administration familiale où il tenait en enrageant la place de directeur réduit en esclavage.

Ce moyen, il le trouva en annonçant à sa femme qu'il ne pouvait se résoudre à vivre en rentier désœuvré, qu'il ne pouvait non plus s'assujettir aux habitudes régulières d'un emploi, mais qu'il se décidait à fréquenter prudemment la Bourse, à y jouer petit jeu, de façon à faire valoir ce qu'il possédait, à augmenter son revenu, à grossir la dot future des fillettes. Mme Morin ne put qu'approuver ces sérieuses pensées, et désormais Morin déjeuna seul, au restaurant, de deux œufs, d'une côtelette et d'une tasse de café, vers onze heures, pour

aller prendre part à la bataille de la Bourse. Lorsqu'il arriva à Mme Morin de passer sur la place à l'heure où s'élève la grande clameur des chiffres, ce n'était pas sans fierté qu'elle s'imaginait son mari faisant sa partie dans ce formidable concert. Elle l'admirait encore, le soir, lorsque, tout en l'écoutant d'une oreille distraite, il consultait les journaux financiers et lui jetait, de temps à autre, un renseignement sur les fonds étrangers ou les valeurs industrielles, qu'elle recueillait avec reconnaissance.

En réalité, Dominique Morin ne mettait jamais les pieds à la Bourse. Il vendit et acheta de temps à autre quelques titres qu'il emportait ou apportait ostensiblement. Il versait toujours mensuellement la même somme dans les charmantes mains avides de Clotilde, sous les yeux ravis des petites. Pour le reste de ses bénéfices, il ne l'étalait pas, disait de temps en temps un résultat au hasard, affirmait qu'il plaçait, déplaçait et faisait valoir ses fonds, et qu'au surplus il avait tout enfermé dans un coffre-fort loué à la « Banque pour Tous ». C'était délicieux.

Où allait donc Morin, puisqu'il n'allait pas à la Bourse? Dans les musées, dans les bibliothèques, où il était bien sûr de ne pas rencontrer sa femme. Ou bien il prenait un tramway ou un train et s'en allait explorer les environs de Paris. Morin ne manquait ni d'intelligence ni de sensibilité; il aimait

les tableaux, les statues, les livres et la campagne. C'est ainsi qu'il trouva le temps et l'occasion de satisfaire ses goûts, avec sa serviette de maroquin sous le bras.

Il n'avait pas menti pourtant sur un point en disant qu'il avait un coffre-fort. Il entraît souvent à la « Banque pour Tous », restait longtemps à visiter les compartiments de métal, à compulsier des dossiers, des paperasses. Parfois, il bourrait sa serviette, s'en allait dans quelque café tranquille, ou à la lisière de quelque forêt où il pouvait à loisir continuer l'étude de ses valeurs, déchiffrer ses grimoires. Il rapportait les dossiers, le soir, fermait le coffre d'une clef qui ne le quittait jamais, et changeait son air allègre en air soucieux pour rentrer chez lui.

Il mourut après une courte maladie. On avait cru à une indisposition passagère, mais tout à coup le mal empira, Morin ne reprit pas ses sens et partit sans avoir pu dire un mot de ses affaires à sa femme et à ses enfants. Mme et Mlles Morin étaient toutefois bien tranquilles, quoique l'agitation de l'héritage commençât à s'emparer d'elles, alors que Morin était encore étendu sur son lit mortuaire. Mme Morin explora le bureau, les casiers, les tiroirs, sans rien trouver. A la chaîne de montre de son mari elle vit une petite clef et songea que tout était dans le coffre-fort. Elle ouvrit la serviette de maroquin, n'y trouva qu'un carnet, avec des dates, des mots

incompréhensibles, ceux-ci, par exemple, sur une page blanche :

VIDE
TOUT
RIEN

Elle songea qu'il fallait attendre les obsèques pour mettre tout en ordre. Elle attendit. On prit jour pour procéder à l'ouverture du coffre-fort avec les formalités nécessaires. Auparavant, on s'avisa du mot de la serrure. Mme Morin ne le connaissait pas. On chercha de nouveau, parmi les papiers du bureau, une lettre, une recommandation, un signe. On explora le carnet. Les trois mots de quatre lettres frappèrent le notaire. Ils furent essayés. Ce fut au dernier mot : RIEN, que la serrure du coffre-fort obéit. Des paquets, des liasses, des boîtes, que l'on trouva, furent mis sous scellés et emportés à l'étude. Mme Morin fut convoquée, et connut alors, sans y rien comprendre, le secret de l'ennui de son défunt époux.

Ce qu'il y avait dans le coffre-fort, c'étaient des lettres de femmes en grande quantité, signées de prénoms qui ne signifiaient rien pour Mme Morin : Louise, Henriette, Julie, Marie, etc. Certaines étaient charmantes, d'autres sottes, les unes joyeuses, les autres plaintives. Les lettres de l'une de ces femmes étaient d'une libre sensualité qui offusqua Mme Morin. Elle détourna les yeux

comme en passant devant une muraille carbonnée d'obscénités. D'autres lettres demandaient de l'argent, ou remerciaient pour des cadeaux. Mme Morin souffrit plus cruellement. Enfin, un certain nombre d'objets la stupéfia : des cheveux dans des médaillons, dans du papier de soie, des fleurs sèches, des rubans, des mouchoirs brodés, des éventails, des gants, des photographies pâlies, toute la défroque sentimentale des amours défunts.

On chercha des dates, on en trouva : elles étaient d'avant le mariage de M. Dominique Morin, alors qu'il était le cher Dominique, l'adoré, le dorloté. Le pauvre homme s'était réfugié dans ce passé mort par horreur du présent. Avait-il eu des maîtresses depuis qu'il disait passer son temps à la Bourse? N'était-il qu'un doux maniaque ressassant ses souvenirs? Certaines lettres étaient d'une écriture plus fraîche que les autres. Mais nulle autre preuve.

« Quel imbécile! » proféra Mme Morin, en écartant rageusement les vieux papiers, les rubans décolorés, les fleurs fanées.

« Et les valeurs? » interrogea-t-elle presque aussitôt.

Le notaire lui remit la liasse intacte des titres qu'elle avait apportés en dot.

Et sa dot, à lui? On ne trouva rien que quelques actions et obligations dégringolées. C'était tout? Absolument tout. Morin, dégoûté de l'argent,

avait vendu ce qu'il avait de bon, acheté au hasard ce qui s'était trouvé mauvais, et vécu avec une parfaite indifférence sur le capital.

« Quelle canaille! » conclut la veuve, en emportant ses titres et en bousculant de nouveau l'héritage puéril et ironique de Dominique. « Me voilà comme au jour de mon mariage, avec deux filles à marier en plus! »

XXXI. — LES DEUX GÉNIES

Dans un paysage de l'Île-de-France, où s'accordaient les lignes souples et sévères des collines, de la rivière, de la forêt, des vieilles maisons encadrées de jardins, habitait le peintre Félicien Du-préault.

Son logis, pareil à ceux de ses voisins paysans, de plain-pied avec le sol, s'agrémentait à peine de quelques arrangements : des vases de fleurs au portail d'une vieille cour de ferme, une fenêtre agrandie pour éclairer une pièce changée en atelier, du chèvrefeuille et de la glycine autour de la porte. La salle à manger et la cuisine réunies simplifiaient l'existence déjà simple. Derrière la maison, un jardin potager, des légumes savoureux, des fleurs à profusion, puis un verger clos de treillages, au delà duquel se voyait le déroulement de la campagne silencieuse et recueillie sous la vaste étendue céleste. Au son des heures, sous la lumière du soleil, dans l'ombre grandissante de la colline et de la forêt, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, les

travaux des champs s'accomplissaient, au pas lent des animaux, par les gestes réguliers des hommes.

Le soir des beaux jours, quand une buée s'élevait de la terre, que la lune et les étoiles voguaient par l'espace, que tout était bleu et doré, mystérieux et profond, la courbe de la rivière brillante semblait se dissoudre dans un océan, la vallée devenait un infini.

Ces aspects familiers et grandioses avaient fixé là, définitivement, la vie du peintre. Sans phrases et sans pose, sans convention de langage et sans chic artiste, l'enthousiasme pour la nature animait son esprit, commandait son existence. Tout ce qui vivait, tout ce qui rayonnait, tout ce qui passait, prenait ses regards, captivait son esprit et son cœur. Il aimait, il adorait secrètement la route, le champ, l'arbre, le nuage et l'étoile, et aussi l'homme penché sur la terre, le bœuf obéissant attelé à la charrue, le cheval trottant et entraînant la carriole, la vache nourricière harcelée par le veau, le chien qui garde le troupeau, le chat qui traverse la route et rencontre la poule, la pie qui sautille, l'alouette qui plane.

Aussitôt debout, aussitôt à l'ouvrage. En même temps que ses yeux voyaient, sa mémoire retenait, son esprit réfléchissait. Ses promenades, ses flâneries faisaient partie de son labeur. Lorsqu'il choisissait un sujet, il achevait par la peinture ce qu'il avait commencé par l'observation

et continué par la rêverie. Il fut d'abord obscurément, puis avec une renommée grandissante, un peintre des paysans, de leurs travaux, de leurs entours, de leurs maisons, de leurs animaux. Il transcrivit les instants de leur vie en images exactes et essentielles, composant un poème aux mille scènes diverses avec l'existence de la ferme et du champ, du marché du jeudi et du cabaret du dimanche, exprimant par eux le renouveau du printemps, la moisson de l'été, la chaleur dernière de l'automne, la gravité de l'hiver. Aussi bien que le semeur dans le brouillard, le faucheur illuminé de soleil couchant, il sut voir et montrer le vieillard rencoigné dans l'âtre, la femme qui tricote des bas et prépare la soupe.

Peu à peu, ces tableaux véridiques, animés par le fluide mystérieux de la lumière, tressaillant de la poésie du sentiment, valurent au peintre, sans lui apporter le succès ni la fortune, cette gloire de pénombre qui n'attend que les ténèbres de la mort pour resplendir.

Il ne mourut pas, mais il perdit la compagne de sa vie, Julienne, avec laquelle il s'était retiré depuis des années dans sa chère solitude, dans sa demeure de travail et de bonheur. Ils n'avaient jamais changé d'existence, se suffisant à eux-mêmes; lui, tout enivré de la force de sa personnalité, ne songeant pas à demander quelque chose au monde; elle, partageant son enthousiasme avec simplicité.

Quand le nom de Dupréault grandit, qu'une opinion se forma, pour ainsi dire contrainte, que l'enthousiasme de quelques-uns força l'estime de tous, que des sollicitations lui vinrent, qu'il fut invité à prendre un rôle à Paris, dans les jurys, les banquets, les fêtes officielles, les soirées à la mode, Julienne lui avait parlé ainsi :

— Fais ce qui te paraîtra bien... Pour moi, mon seul orgueil est de me trouver près de toi, dans ton ombre. D'autres femmes seraient heureuses, dans leur vanité, de se montrer avec toi, de recueillir pour elles les hommages qui te seraient adressés... Je n'ai pas ce genre d'orgueil... A t'écouter louer devant moi, je n'éprouverais qu'indifférence pour ceux qui ont attendu le succès pour te connaître... Tu n'as pas besoin d'eux... Ne sommes-nous pas bien ainsi ?

Félicien resta auprès de Julienne, ce fut la mort qui les sépara. Le survivant connut la douleur, l'anéantissement de l'être, le goût amer du sépulcre. Il fallut que son travail quotidien, plus encore que son art, reprit possession de lui par la force de l'habitude, pour qu'il échappât à l'attrait funèbre du néant. Il survécut.

Il revécut aussi. Six ans après la mort de Julienne, toujours âpre au travail, mais sa fermeté ancienne de caractère dissoute par l'isolement, il se prêta aux distractions qui lui furent offertes, fréquenta Paris, connut la surprise et le charme des admirations tardives. Le temps dispersa les cendres

du passé. Une jeune femme apparut à l'artiste comme une muse, un nouveau génie de la vie. Il l'épousa, avec la certitude qu'il renaissait à l'existence et à l'art, et il en fut ainsi, d'une certaine manière.

La seconde Mme Dupréault sut vite organiser la mise en scène du talent de son mari. Elle chérissait son « grand homme », elle exigea un piédestal digne de la statue.

Félicien quitta ses champs, ses collines, sa rivière, sa forêt, la maison de la pauvreté, de la joie et de la douleur. Il habita un quartier élégant de Paris, accepta tout, guidé par la clairvoyance de celle qui dirigeait désormais sa destinée. Celle-ci était si fière, lorsqu'elle entrait dans quelque salon où se mêlent la vertu et le vice, l'envie et la grâce de Paris, d'entendre chuchoter ou proclamer le nom qui était le sien.

Elle savait qu'un homme de talent associé à une femme aimable peut prétendre à la célébrité et à la fortune. Elle mena son mari au but vers lequel tous les concurrents se précipitent; et lui, ignorant et naïf, se laissa conduire.

Il ne pouvait plus peindre ses paysans, qui partaient pour leurs champs à l'heure où il rentrait du bal. Il changea de sujets, et aussi de manière. Sa femme entreprit de faire de lui un peintre de portraits, et aussi un peintre de genre de la vie parisienne. Elle y parvint, les clients et les clientes affluèrent, Dupréault gagna de l'or — qu'il dépensa.

Hôtel, automobile, robes et bijoux, chalet dans la montagne, villa au bord de la mer! « Cela ne vaut-il pas mieux que ta chaumière? » demandait triomphalement Mme Dupréault à son mari. Celui-ci répondait faiblement que oui, mais il s'apercevait bien que si la fortune et le succès lui étaient venus, le talent était parti. Il n'avait plus le temps de travailler, il était trop tard pour s'adapter à une nouvelle forme d'existence, son corps surmené empêchait son esprit de réfléchir. Bah! Mme Dupréault affirmait que l'année prochaine, ils pourraient entreprendre une croisière en Méditerranée sur un yacht qui leur appartiendrait. Quand l'année « prochaine » vint, le peintre n'était plus là : la mort l'avait emporté à son tour, et sa veuve restait sans ressources, avec son yacht, sa villa, son chalet et son hôtel. Elle voulut garder son apparat, elle trouvait dur de déchoir : une vente des œuvres de Dupréault fut décidée.

[L'inventaire amena la découverte, dans un placard de l'atelier du défunt, d'une centaine de toiles, de celles que Julienne s'était toujours refusée à vendre, et que l'artiste lui avait dédicacées. On les joignit aux productions récentes.

Quelle fut la stupéfaction de Mme Dupréault! Les tableaux qu'elle avait inspirés furent vendus à des prix dérisoires. Et les autres, les vieux, ceux qui représentaient les scènes des champs et du village, l'humble vie de la glèbe et de l'étable,

le poème des travaux agrestes, ceux qui gardaient la poésie passagère des heures et des saisons, ceux qui avaient été conçus dans la joie du travail et dans la paix du cœur, ceux-là s'adjugèrent à des prix formidables.

Ce fut un affront pour la veuve glorieuse. Elle avait cru conduire Félicien au sommet et elle l'avait fait descendre ! Et c'était l'autre, la dédaignée, Julienne, qui entrait avec lui dans l'immortalité, et qui, par surcroît, sauvait sa rivale, lui laissait son luxe et blasonnait son veuvage aux armes d'un art génial.

XXXII. — MARIAGE D'ARTISTE

Noël Denizet, sculpteur, avait heureusement rencontré, au début de sa vie, un maître qui s'était chargé de son éducation. A seize ans, ne possédant pas un sou, poussé par le désir d'apprendre, il vint de lui-même s'offrir à Jean Pons, non comme un élève, — il aurait craint de n'être pas admis, — mais pour tenir l'atelier. Il fallait, d'ailleurs, qu'il gagnât tout de suite sa vie, et la gloire doit attendre quand on n'a pas de pain.

Il fut accepté. Noël, exact et adroit, fit en sorte de ne recevoir aucune réprimande de son patron. Il le regardait travailler, admirant les œuvres qui naissaient sous les doigts savants et agiles de Pons, et celui-ci, débonnaire, s'amusait de l'étonnement de Noël. Mais un jour, ce fut au tour de Jean Pons d'être étonné, lorsque Noël, découvrant une selle, dans un coin de l'atelier encombré de planches, de vieilles terres et de moulages, lui montra un buste qui était le sien.

— Qui a fait cela, — s'exclama le maître sur-

pris, — et comment ce buste est-il là?... Il n'est pas de mes élèves, aucun n'est capable encore d'un pareil travail...

— Ne m'en veuillez pas, monsieur Pons, c'est pendant mon temps de repos que j'ai fait votre buste...

— Que je t'en veuille!... Morbleu! il ne manquerait plus que cela! Depuis deux ans que tu es à mon service, tu n'as pas trouvé un mot pour me dire que tu étais sculpteur! Pourquoi?

— Je ne suis que votre serviteur, monsieur Pons, mais je ne puis vous cacher que depuis mon enfance je ne pense qu'à la sculpture. C'est pour apprendre que je suis venu ici, et si vous n'aviez pas été ce que vous êtes, j'aurais cherché ailleurs.

— Allons! tu me fais des compliments!... Ton talent peut s'en passer... A partir de demain, je prendrai un autre domestique, et tu deviendras mon élève... Je te donnerai tes mois comme auparavant, mais au lieu de nettoyer, tu aideras à salir.

Noël, plein de reconnaissance pour le grand homme qui avait su apprécier ses efforts, fut un élève appliqué et studieux.

Quelques mois plus tard, moins content de son buste, il le détruisit et en fit un autre.

— Tu as eu tort de le casser, dit Pons, tu lui devais de la reconnaissance, mais celui-ci est mieux, très bien même, et je t'en fais la commande en bronze, c'est le seul que je reconnaisse vrai parmi ceux qui ont été faits de moi.

A vingt-deux ans, Noël se lança seul sur la grande route de l'art. Il loua un petit atelier, eut des camarades, et, avec quelques-uns d'entre eux, pénétra dans le monde bourgeois.

Là, il rencontra une jeune fille dont il s'amouracha. Mlle Charlotte Favarel, sans être riche, vivait dans l'aisance, mais qu'importait à Noël? Il ne prévit aucune difficulté, il aimait Charlotte, le reste n'était rien pour lui et il fit sans tarder sa demande en mariage.

Mme Favarel eut un sursaut.

— Je m'attendais si peu à votre démarche, répondit-elle à l'imprudent artiste, que je ne sais que vous répondre... Je vais consulter mon mari, ma fille et mes autres enfants, et je vous donnerai bientôt leur réponse.

Noël attendit; la réponse ne vint pas, et on ne le réinvita plus. Il sut, par quelques propos, que Charlotte ne le trouvait pas mal, mais que sa mère, d'abord, et son père, puis ses frères et sœurs, même la petite Jeanne, qui avait huit ans, désiraient pour l'aînée un mari à « situation ».

— Les artistes sont des crève-la-faim. Pour un sur mille qui arrive, les autres végètent toute leur vie, avait déclaré la famille Favarel. Et puis, M. Denizet est trop laid, il n'arrivera pas facilement.

— Mais il a du talent, paraît-il!

— Quand il le vendra plus cher, il pourra revenir.

Telles furent les opinions exprimées.

Noël éprouva un gros chagrin, humilié aussi d'être une chose à l'enchère.

— Je travaillerai, dit-il fièrement, et j'arriverai, mais ce jour-là, je n'épouserai pas Charlotte.

Il était encore jeune, il eut le temps d'observer que les hommes de son genre, sans argent, sans situation, n'avaient guère de chance de s'allier avec les demoiselles bien élevées, ces lys du foyer qui ne travaillent ni ne filent, comme les lys de l'Évangile, mais qui savent pianoter, peinturlurer, broder, dansotter et minauser aux soirées.

Cherchant une femme, il rencontra une maîtresse, et il se trouva que celle-ci lui suffisait.

Mlle Andrée, couturière, pensa qu'il était agréable d'avoir un bon garçon pour compagnon d'existence. Le peu d'argent que tous deux gagnaient, on le mettait en commun. Le soir, ils se retrouvaient pour dîner dans leur modeste logis, insouciant, heureux de vivre le printemps de leur vie. Les jours de « dèche » étaient ceux qui les amusaient le plus, et qui les liaient le plus. Andrée riait de la seule pièce de deux sous, ou d'un sou, qui leur restait pour toute fortune, et Noël commençait :

— Quand je serai riche...

— Tu ne le seras jamais, — interrompait-elle, — tu as trop de talent pour cela, et si cela arrive, peut-être qu'alors tu ne m'aimeras plus!

Les années passèrent, apportèrent peu à peu la renommée à Noël. Il devint un artiste à la mode. La société mondaine le rechercha. Un buste de lui se paya un prix exorbitant. Des partis superbes lui furent offerts. Les jeunes filles émues, les belles veuves, les aimables divorcées le trouvaient, non pas joli, mais ayant la « laideur du génie ». Certaines rêvaient et parlaient de lui sans cesse.

Andrée, inquiète, fut rassurée quand Noël lui dit :

— Ne crains rien, toutes ces Charlottes ne me tentent pas, et me déplaisent. Je ne suis pour elles, je le sais, qu'un sac d'écus, ou un objet de curiosité.

Il ne savait pas si bien dire. Mme Favarel, la mère de son ancienne Charlotte, ne s'avisa-t-elle pas de le réinviter : il lui restait encore sa dernière, sa Jeanne, à marier !

Noël ne répondit qu'en envoyant à Mme Favarel, comme aux autres, la lettre de faire-part de son mariage avec Andrée.

Le monde fut bien obligé d'accepter celle-ci, la maîtresse montée au grade social d'épouse, pour ne pas voir la « gloire du jour » fuir les réceptions organisées en son honneur.

— Est-ce possible ? — disait-on. Un grand homme comme lui, avec sa supériorité, s'être mésallié avec une fille de rien, sans éducation !... Quel mauvais goût ! quelle dépravation de l'esprit !... Alors qu'il pouvait prendre une femme de la so-

ciété qui aurait tenu son rang, qui lui aurait fait honneur!

Le maître de Noël, le vieux Pons, qui promenait encore sa barbe blanche dans les soirées, donna un jour, aux dames scandalisées qui l'interrogeaient, le mot de l'énigme qu'elles ne pouvaient ou ne voulaient pas deviner.

— Comment a-t-elle donc fait, cher maître, pour capter à jamais notre cher et grand artiste?... Quel sortilège est donc attaché à sa personne?...

— Oh! c'est bien simple, — répondit Pons, — elle l'a aimé pauvre et sans espérance de gloire!

XXXIII. — LE TAUDIS

Dans une ruelle du faubourg Saint-Antoine, au rez-de-chaussée d'une maison de sordide apparence, sur une triste cour, habitait une vieille fille que la concierge et les voisins appelaient Mlle de Lachaize. Son logement se composait d'une entrée qui était en même temps une cuisine, et d'une chambre assez spacieuse, munie d'une alcôve. C'était là qu'elle vivait depuis trente-cinq ans.

Fille d'un officier retraité, elle connut le malheur à la mort de son père. Très péniblement, elle gagna sa vie à faire de la broderie et à repriser des dentelles. Puis, elle s'accoutuma à cette vie humble, et finit par se trouver suffisamment heureuse. La frugalité de ses repas, la propreté méticuleuse de son « chez elle », les quelques souvenirs de famille qu'elle avait pu conserver, ce décor et ce genre d'existence firent de Mlle de Lachaize un être fier et résigné.

Mais la vieillesse arriva, les yeux de la vieille fille faiblirent, puis commencèrent à se voiler.

On lui fit des observations sur son travail, et souvent elle revint, les mains vides d'ouvrage, l'esprit inquiet de l'avenir prochain.

Elle tomba malade. Les quelques francs qu'elle avait économisés furent vite dépensés en médicaments. Elle dut se rendre à l'évidence, reconnaître qu'elle n'avait plus rien, qu'elle ne pourrait jamais payer deux termes en retard.

Lorsque la concierge monta lui dire, sournoisement et mielleusement, qu'à son âge elle pourrait postuler pour entrer dans une maison de vieillards, où elle serait bien soignée et n'aurait aucun souci du lendemain, pour la première fois, Mlle de Lachaize sentit son courage faiblir devant les surprises douloureuses de la vie. A brève échéance venait la misère avec toutes ses privations et toutes ses humiliations. Se défaire peu à peu des objets qui l'entouraient, c'était détruire le passé où elle aimait se réfugier, la seule joie de son esprit et de son cœur. Et puis, tout vendu, probablement à vil prix, ce n'était qu'un délai obtenu. La question se poserait de nouveau, et cette fois, de façon inexorable. Ce résultat valait-il le sacrifice de ces amis d'enfance, de ces reliques de ses chers anciens, de ces compagnons, de ces témoins quotidiens de sa vie?

Elle songea au seul parent qui lui restait, un cousin riche qu'elle avait un peu connu, lorsqu'il était enfant. Elle, déjà grande fille, l'avait fait jouer et l'avait comblé de gâteries, aux jours

où il était venu en visite chez M. de Lachaize. Elle ne l'avait plus revu : la vie, les situations différentes, la timidité de l'une, l'oubli de l'autre, les avaient séparés.

Elle put retrouver sa trace facilement. Il s'appelait M. le comte de Vernantois et habitait un hôtel du faubourg Saint-Germain.

La lettre qu'elle lui écrivit était très simple. Elle ne mendiait pas, elle pensait au regret qu'il pourrait avoir un jour d'apprendre que sa vieille cousine impotente avait fini ses jours dans un refuge de pauvres et de délaissés. Elle ajoutait qu'en reconnaissance des petites sommes qu'il lui ferait parvenir, elle lui laisserait les dernières épaves de son ancien bonheur.

M. de Vernantois répondit, courrier par courrier, qu'il était heureux de pouvoir être utile à une parente, qu'il lui ferait parvenir chaque trimestre une somme de cent cinquante francs. Il ajoutait qu'il ne pouvait faire davantage, car il avait d'« autres pauvres » à soulager.

Mlle de Lachaize accepta. Sa chambre de deux cents francs payés, il lui restait pour vivre à peu près vingt sous par jour. C'était pour elle une fortune suffisante. Le soir venu, elle n'allumait ni lampe, ni bougie, ni chandelle. Elle se couchait, ou restait à rêvasser dans son fauteuil. Sa vieille et unique robe noire, son vieux châle de laine étaient reprisés, rapiécés. La soupe au lait, des

œufs, des pommes de terre, un léger café noir, lui faisaient sa table confortablement servie.

Bientôt, ses yeux se refusèrent à lire, et ses mains à coudre, mais son esprit pouvait encore penser. Elle revivait sa vie, les jours si lointains de son enfance, les temps si proches de sa misère. Toute seule, sans jamais personne auprès d'elle, elle entendait mieux le son des voix qu'elle avait aimées. Nul ne frappait à sa porte, sauf aux jours où un domestique apportait une enveloppe contenant les cent cinquante francs du riche cousin. Ce fut la seule visite qu'elle reçut pendant les dernières années de sa vie.

Mlle de Lachaize mourut seule, comme elle avait vécu. Elle s'éteignit sans un appel, sans un cri, dans son vieux fauteuil. La concierge s'aperçut qu'elle n'était pas sortie pour ses provisions, et qu'elle n'avait pas ouvert sa fenêtre, comme elle le faisait chaque jour pour recueillir quelque rayon de soleil égaré dans la cour.

La clef était sur la porte. Depuis longtemps, la vieille demoiselle ne lisait plus les faits-divers et n'avait pas peur des voleurs. Sur la table, il y avait une lettre au nom de M. de Vernantois, rue de l'Université.

Il arriva quelques heures après, accompagné de sa fille. L'aspect de la maison, le grouillement des gens mal vêtus, la promiscuité de la cour, épouvantèrent les deux visiteurs. Guidés par la concierge, ils entrèrent.

La petite cuisine ne renfermait que les ustensiles strictement nécessaires. On y voyait à peine clair.

— Quel taudis! — dit le père à sa fille, Mlle Edmée de Vernantois.

Ils entrèrent dans l'unique chambre.

Mlle de Lachaize reposait sur son lit. La concierge lui avait fait la « dernière toilette ».

M. de Vernantois et sa fille n'étaient pas à leur aise, semblaient de plus en plus consternés en voyant le logis où la vieille demoiselle avait habité pendant si longtemps. Ils n'osaient guère regarder, ni bouger.

Le lit de la morte était vieux, leur parut délabré. Les rideaux étaient passés de couleur. Un petit piano, presque un jouet d'enfant, était placé dans un coin sombre. Des fauteuils autrefois dorés, un petit bureau, une commode, tout était terni, passé, vermoulu. Un mobilier de vieille fille. Par contre, à la muraille, des scènes galantes et champêtres dans des vieux cadres. Ils jetèrent à peine un regard à ce décor.

— Quel taudis! répétèrent-ils à voix basse.

Et Mlle Edmée songeait combien elle était heureuse parmi ses beaux meubles et ses belles étoffes.

Un dernier regard gêné au visage impassible de la morte, et ils s'en vont. Ils revinrent pour accompagner le convoi en voiture fermée, payèrent le terme courant, et firent cadeau des vieux

meubles à la concierge pour les soins qu'elle avait donnés à la défunte.

L'étonnement de M. de Vernantois et le dépit de Mlle Edmée furent grands, quelques semaines après, lorsqu'ils lurent dans un journal qu'une vieille concierge du faubourg Saint-Antoine venait de réaliser une fortune en vendant à l'Hôtel Drouot un mobilier qui lui avait été généreusement abandonné par des personnes bienfaites, après la mort d'une parente qui vivait obscurément parmi des meubles et des objets du XVIII^e siècle du style le plus rare : commode, piano, bureau, fauteuils, gravures, cadres, flambeaux, miniatures, etc. Quelques marchands s'étaient rencontrés dans la salle et s'étaient disputé avec acharnement ces trésors, dont la vente avait produit plus de cent mille francs.

M. de Vernantois, un peu humilié, se garda bien d'aller réclamer sa part de l'aubaine. Et Mlle Edmée, depuis ce jour, court les boutiques pour retrouver les reliques de la cousine. Elle a déjà racheté, à bon prix, quelques-uns des meubles du taudis, qui font l'admiration de ses amies du Faubourg.

XXXIV. — TANTE AURORE

Mme Aurore Dulaurier crut manifester un magnifique mouvement de compassion lorsqu'elle fit venir auprès d'elle sa nièce Louise, qui habitait la campagne, pour se charger de son sort. La jeune fille lui avait écrit qu'elle sortait d'apprentissage, qu'elle savait coudre et repasser, que pour ne pas être à charge à sa mère, elle se résolvait à entrer comme femme de chambre chez le préfet du département. Nourrie, logée, blanchie, éclairée, elle pourrait mettre à peu près de côté, chaque mois, ce qu'elle gagnerait. Mme Aurore Dulaurier trouva l'idée excellente et répondit incontinent à sa nièce qu'au lieu d'entrer chez des étrangers, elle ferait mieux de s'installer chez elle, pour surveiller sa maison en proie aux premières mains mercenaires venues. Au moins, elle serait chez sa tante, la sœur de sa mère; l'argent qu'elle gagnerait ne sortirait pas de la famille; elle serait habillée de robes à peine usagées, et plus tard la bonne tante reconnaîtrait les excellents services

et les soins dévoués de sa nièce en lui laissant ce qu'elle possédait.

Louise et sa mère hésitèrent. Elles n'avaient jamais eu à se louer de la dame qui avait quitté le village à l'âge de seize ans et n'y avait jamais reparu. On s'écrivait de temps à autre, c'était tout. Aucune largesse, ni même aucun cadeau, si minime fût-il.

Ernestine Huchette avait changé son nom plébéien pour celui plus brillant d'Aurore Dulaurier, que l'on pouvait facilement croire orné d'une particule. Sa famille n'ignorait pas qu'elle vivait sous la loi d'un protecteur paternel dont les bons procédés étaient, depuis vingt ans, immuables.

Enfin, tout examiné, tout pesé, Louise se décida au voyage de Paris. Cela, d'ailleurs, la changerait de ses habitudes provinciales, elle apprendrait à se « débrouiller », et il serait toujours temps de revenir au pays si le service et la compagnie de tante Aurore ne lui convenaient pas.

Lorsque la jeune fille descendit de wagon à Paris, munie de sa petite malle de pensionnaire, personne ne se trouvait à la gare pour l'accueillir. Elle prit une voiture et se fit conduire à l'adresse de Mme Dulaurier.

Le fiacre s'arrêta devant un immeuble qui parut grandiose à la débutante. Elle monta les deux étages, sonna. Une bonne vint ouvrir et immédiatement lui débita cette déclaration :

— Je vous plains de me remplacer... L'ouvrage

est dur, et madame n'est pas commode... Une vraie rosse!

— Je suis sa nièce — coupa court Louise interloquée.

— Ah! pardon! répondit l'autre, sans être autrement gênée de la déclaration.

Mme Dulaurier surgit au même moment dans l'antichambre, enveloppa les deux jeunes filles d'un regard méfiant.

— Laissez-nous seules, — ordonna-t-elle à la femme de chambre.

Elle fit entrer sa nièce dans sa chambre, examina celle dont elle devinait les qualités de travail par la correspondance échangée, mais dont elle ne connaissait pas le visage.

Louise, grande, distinguée, le visage frais et sain, les cheveux dorés, de jolis yeux graves, la bouche bien dessinée, se présentait avec un maintien modeste, une démarche et une allure réservées et charmantes. C'était une perfection. Mais Mme Dulaurier, qui était fort belle, tout en trouvant sa nièce gentille, ne l'apprécia pas à sa juste valeur.

Après l'avoir embrassée froidement, lui avoir posé des questions banales sur sa mère et le pays, elle prit aussitôt un ton qui n'admettait pas de réplique pour lui dire :

— J'espère qu'ici tu quitteras ce genre de coiffure qui ne serait pas de mise chez moi... Les paysannes aiment à singer les modes de Paris,

mais toi, tu dois relever tes cheveux à la chinoise, bien tirés sur les tempes... C'est plus propre... Je ne voudrais pas d'une femme de chambre mal stylée que l'on prendrait pour la première gourgardine venue!

Malgré cet accueil, Louise entra le jour même en fonctions. Ses costumes, pourtant bien simples, ne furent pas acceptés. Seuls, les jupes et les caracos représentaient la livrée convenable pour une femme de chambre. Louise eut la recommandation de ne jamais se départir de l'appellation « Madame » lorsqu'elle parlait à sa tante. Elle n'eut comme avantage sur la bonne renvoyée que de coucher dans un petit cabinet noir de l'appartement, et non dans une chambre du sixième étage : cela, d'ailleurs, avait été spécifié par la mère de Louise.

Quelques jours après, la nièce sut à quoi s'en tenir sur la tante.

Elle comprit qu'Ernestine Huchette, devenue Aurore Dulaurier, était une femme de vie légère et intéressée. Du reste, la tante ne se gêna pas avec la nièce :

— Tu as un meilleur métier que moi, ma fille — lui dit-elle — tu sais chaque jour ce que tu dois faire, et moi, je vis comme l'oiseau sur la branche.

Louise résolut de préparer un prétexte de maladie grave de sa mère pour s'en retourner auprès d'elle. Tout lui déplaisait dans la situation qu'elle avait innocemment acceptée : la vie plus que dou-

teuse de sa tante, son caractère, son irritation perpétuelle, le surmenage causé par une besogne de tous les instants. Mme Dulaurier, mécontente de tout, lui faisait la vie vraiment impossible.

Le « monde » qui venait au logis, et qui ne se composait que de messieurs, accompagnés quelquefois de leurs petites dames, était loin de plaire au goût familial et paisible de Louise.

Quelques-uns de ces messieurs avaient naturellement remarqué la « nouvelle ».

— Vous avez une femme de chambre vraiment jolie, — dit-on à Mme Dulaurier, vous la placerez sûrement un jour dans votre entourage.

— Comment l'entendez-vous?... Apprenez donc que j'ai simplement fait acte d'humanité en prenant chez moi une nièce pauvre... Sa figure est régulière, mais elle n'est qu'une paysanne sans aucun charme que sa jeunesse.

— Vous auriez pu en faire votre dame de compagnie, — remarqua un monsieur.

— Il faut qu'une jeune fille pauvre ait un métier, et je n'ôterai certes pas le sien à Louise... D'ailleurs, nous n'avons pas reçu la même éducation, elle serait pour moi une piètre dame de compagnie.

Un soir, la belle Aurore Dulaurier donna un grand dîner en l'honneur d'un riche Américain qui lui avait été récemment présenté.

James Brown, homme de quarante ans, aux allures hardies et bon enfant, apporta à la conver-

sation généralement prudente et cauteleuse des amis de la maison, une rondeur de belle humeur tout à fait inattendue.

Louise, silencieuse, aidait le maître d'hôtel à servir.

Aurore ne tarissait pas de paroles, de mots aimables, aux petits soins pour son riche convive. On parla richesse et commencement de fortune.

— C'est vrai que je suis riche, madame, — dit l'Américain, — cela n'empêche pas que mon père n'était qu'un palefrenier, et je m'en vante, car c'était un homme d'une politesse de marquis et d'une intelligence remarquable. Il a acheté et vendu un nombre énorme de chevaux et il est mort le premier maquignon de son pays.

— Moi, mon père — affirma Aurore — était amiral, et ma mère, dans sa jeunesse, fut dame d'honneur d'une princesse... Ils sont morts, hélas! sans me léguer aucune fortune, par suite de mauvaises spéculations.

Louise laissa, de saisissement, tomber une assiette.

— Maladroite! — proféra Mme Dulaurier d'une voix méprisante.

La jeune fille se retint pour ne pas s'écrier :

« Vous vous trompez, ma tante, mon grand-père et ma grand'mère n'étaient que de braves paysans et ils demeuraient dans la ferme des Chevrettes, l'un labourant, l'autre trayant les vaches! »

Ses réflexions furent arrêtées par la voix sèche de sa tante lui donnant un ordre.

— Ne faites donc pas de peine à cette jolie demoiselle — intervint James Brown — je trouve que votre service est parfait, et n'ai jamais vu si ravissante femme de chambre.

— Si celle-ci tient tant de place dans nos conversations, je lui chercherai une remplaçante, — ne put s'empêcher de dire aigrement Mme Dulaurier.

— Soyez plus douce envers votre nièce, — insinua un ancien ami, dépité de la présence de l'Américain.

— Votre nièce? Est-ce vrai, madame? questionna immédiatement James Brown.

— Que voulez-vous?... Il faut bien aider la famille pauvre.

— Sans doute, madame, mais elle est la petite-fille de votre père l'amiral et de votre mère la dame d'honneur... Je pourrais vous aider à lui trouver un état meilleur, et plus à la convenance de son rang.

Mme Dulaurier crut devoir faire de la dignité :

— Monsieur, ma nièce est une fille sage!

— Alors, il ne lui manque que la fortune, c'est-à-dire un mari pour la lui offrir!

La tablée d'invités s'amusait follement de l'intermède. Mme Dulaurier sentait venir la crise de nerfs, toute prête à s'effondrer ou à quitter la place. Elle essaya de se dominer.

— Vous badinez agréablement, cher monsieur,
— répondit-elle avec un affreux sourire.

Il ne fut plus question de Louise qui, toute confuse, continua son service sous les yeux bienveillants de James Brown, et s'esquiva aussitôt que cela fut possible.

Lorsqu'il prit congé, l'Américain s'adressa sans ambages à Mme Dulaurier :

— Madame, je ne reviendrai ici qu'à la condition d'y retrouver mademoiselle votre nièce, et si vous changez la situation que votre cœur a trouvée pour elle, si elle est habillée, non pas si bien que vous, mais en jeune fille comme il faut.

Lorsqu'il revint, il trouva Louise assise auprès de sa tante, qui brûla les dernières cartouches de son esprit et de sa beauté pour vaincre la jeunesse et la simplicité dont elle devait subir la rencontre.

— On croirait votre fille, — dit l'Américain, — décidément, j'ai eu une bonne idée en vous donnant le conseil de la mettre à sa vraie place.

D'autres visites de Brown suivirent celle-là. Mme Dulaurier devait être naturellement la victime de la perspicacité d'un personnage se souciant peu des roueries vulgaires qui tentaient de lui disputer la perle découverte parmi les remous de la vie parisienne.

Un soir, avec tranquillité, ne laissant rien voir de son émotion d'homme sensible, il demanda

un entretien particulier à Mme Dulaurier et la pria de lui accorder la main de sa nièce.

— Si j'avais pu penser cela, — dit la belle Aurore, — je ne vous aurais pas ouvert ma porte.

— Pourquoi donc?... J'étais venu chercher une charmante amie chez vous et j'y ai trouvé ma future femme... Vous, vous perdez... Au fait, je ne sais trop, ou ne puis trop dire ce que vous perdez, mais vous gagnez en moi un neveu... car je n'ai aucun préjugé; je crois donc que personne n'aura à se plaindre, et j'espère que Mlle Louise ne me contredira pas, conclut-il en allant ouvrir la porte du salon où se tenait la jeune fille.

— Pardonnez-moi, monsieur, — répondit celle-ci interrogée, — mais je préfère retourner chez maman.

XXXV. — LA TORTIONNAIRE

Mme Derval gardait à quatre-vingts ans l'esprit encore vif, ne perdait pas un seul des mouvements autour d'elle, lisait tous les jours, avec ses lunettes, le cours de la Bourse, vérifiait le livre de dépenses, donnait les ordres pour ses repas, connaissait enfin, malgré les infirmités de son âge, la tranquille conclusion d'une vie sage et ordonnée.

Deux fois l'an, elle allait toucher ses rentes, conduite par sa domestique devenue sa femme de confiance.

Madeleine habitait avec elle depuis trente ans, venue à l'âge de vingt ans de son pays pour servir les autres, et le hasard l'avait liée pour la vie à Mme Derval.

C'était une longue fille maigre, apathique, indifférente au début, devenue acariâtre avec l'âge, en voulant à tout le monde de sa virginité aigrie. Bigote ponctuelle à remplir ses devoirs religieux, le matin, à six heures, elle partait pour la messe

basse, passait l'après-midi des dimanches à vêpres, se confessait et communiait aux fêtes, et, par surcroît, chaque fois qu'elle avait cru commettre le moindre des péchés véniels; mais ses sursauts de mauvaise humeur et ses paroles empoisonnées ne comptaient pas pour elle, sa méchanceté ne la quittait pas, même pendant le temps que l'hostie consacrée était en elle.

Sa patronne avait eu un grand-père enthousiaste de la Révolution, un père soldat de l'Empire, et il existait en elle un mélange d'opinions républicaines, bonapartistes et libre-penseuses. Autre raison de la détester, pour Madeleine, qui détestait tout le monde.

Elle vivait pourtant auprès d'elle, comme si ses services lui étaient indispensables. Mme Derval lui laissait l'entière liberté de ses actes, et l'ouvrage n'en souffrait pas, d'ailleurs, car Madeleine, généralement taciturne, et rigoureuse pour les devoirs de sa charge, accomplissait sa tâche journalière avec une rigidité conventuelle.

Sa patronne habitait un bel appartement en plein cœur de Paris, dans la partie de la rue de Rivoli qui longe le jardin des Tuileries. Toujours économe, mais devenue depuis son veuvage une vieille dame avaricieuse, l'or qu'elle tenait de ses doigts débiles représentait pour elle la vie éternelle, métal précieux qui ne peut mourir.

En elle, aucun besoin de dépense, un seul luxe : son appartement, les meubles, l'argenterie, les

objets au milieu desquels elle avait vécu. Madeleine servait sa manie, mangeait comme un oiseau, ne buvait que de la tisane à peine sucrée, se couchait sans lumière, réprimandait sa patronne lorsque celle-ci s'attardait.

— Vous usez la bougie par les deux bouts, c'est mauvais pour votre santé et onéreux pour votre bourse.

Le jour de l'An, des cousins venaient offrir leurs vœux à Mme Derval et se rendre compte de son état de santé. Celle-ci, conseillée par Madeleine, ne se ruinait pas en cadeaux, leur offrait un doigt de vin et quelque fruit de la saison pris au compotier.

Ce fut à l'époque des quatre-vingts ans de la vieille dame que Madeleine l'accompagna chez le notaire, où il lui fut fait donation d'une rente de quinze cents francs, qui partirait du jour de décès de sa patronne.

— Vous êtes tranquille et satisfaite maintenant, j'ai fait ce que vous désiriez et ce que je devais.

— Je ne l'ai pas volé, — répondit aigrement Madeleine. — A vous servir je me suis fourbue et je puis ne jamais toucher un sou de cet argent-là, si je meurs avant vous!

— Alors, vous n'en aurez plus besoin!

— Cela ne serait pas juste, vraiment, riposta plus durement encore Madeleine.

De ce jour, l'humeur de la femme de confiance changea, ou plutôt se montra avec tous ses effets cruels. Son véritable caractère se manifesta sans dissimulation. L'ouvrage la tuait, disait-elle, les soins journaliers auxquels elle avait toujours consenti, la lecture faite à sa maîtresse d'un livre, d'un journal, la fatiguaient à la rendre inabordable.

— Prenez quelqu'un pour faire les gros ouvrages, — conseilla Mme Derval.

— Pour avoir toujours à surveiller... des femmes qui vous voleraient... qui ne travaillent que lorsqu'on les regarde... qui épient votre vie... s'en vont gloser chez les voisins et fournisseurs... Personne n'entrera ici tant que j'y serai... Si mon travail ne vous suffit pas, je peux vous quitter!

A cette pensée, Mme Derval, bouleversée, ne disait plus mot. Madeleine savait ses habitudes, ses manies, connaissait ses affaires, ses comptes, l'aidait à toucher ses rentes. Sur qui se reposer de tous ces tracas, si celle-ci la quittait?

Plus de lecture de son journal, désormais. Si elle osait questionner Madeleine sur ce qui se passait, la dévote personne répondait :

— Ai-je le temps de m'occuper de toutes vos sornettes?... Si j'avais une minute, je lirais plutôt mon paroissien!

La santé de Mme Derval déclina, son esprit s'affaiblit, les soins devinrent plus urgents.

— Mettez-moi dans une maison de santé! —

implora-t-elle un jour, fatiguée des remontrances continuelles de Madeleine.

— Non! Non! Pour qu'on vous donne un bouillon d'onze heures, et qu'on vous prenne ce que vous avez!... Vous le mériteriez bien!... Mais je ferai mon devoir jusqu'au bout!... Je suis une chrétienne, moi!...

Les cousins qui venaient voir Mme Derval reçurent en confidence qu'ils n'auraient rien, que tout l'argent s'en irait aux œuvres de bienfaisance. Ils durent promettre une large rétribution à Madeleine pour qu'elle consentit à intervenir en leur faveur.

La vie qui semblait chevillée au corps de sa patronne exaspérait la vieille fille, elle en voulait à Mme Derval de son indiscretion à vivre si longtemps.

— J'en ai du mal!... Pire qu'un enfant! — gémissait-elle au médecin. — Jamais contente, radotant tout le long du jour!... A l'écouter, c'est moi qui la persécute!... Mes nuits, mes jours, mes forces, ma santé y passent... Aucun instant de repos!... Je ne connais même plus mon lit, je m'assoupis un instant dans le fauteuil!... Et avec ça des rebuffades, des méchancetés... C'est mon chemin de croix, j'espère qu'il me conduira aux portes du ciel!

— On ne peut en vouloir à la vieillesse... Prenez courage, mademoiselle Madeleine... Mme Derval a reconnu honorablement vos services...

— Si cela continue longtemps, c'est elle qui héritera de moi!... Elle me mène à la tombe quand je fais tout pour l'en éloigner!

Madeleine n'avait jamais été si heureuse et si méchante.

Toutes ses nuits, elle les dormait profondément, paisiblement, fermant la porte de sa chambre et bien décidée à ne répondre à aucun appel.

Si Mme Derval, presque en enfance, sonnait avec trop d'acharnement, elle s'enveloppait d'un drap, se cachant la figure et le corps, surgissait comme un fantôme devant sa maîtresse épouvantée, dont le faible cœur battait à se rompre, et qui n'osait plus dire un mot, les yeux agrandis, la bouche tremblante.

— Le fantôme est venu, — disait la pauvre femme à Madeleine qui réapparaissait quelques instants après sous sa forme naturelle.

— Quand vous me sonnerez dorénavant, lui cria Madeleine aux oreilles, c'est lui que vous verrez... A votre âge, quand on appelle, c'est la mort qui vient.

C'est en la battant qu'elle faisait maintenant obéir Mme Derval, et si celle-ci ne mangeait pas assez proprement, elle lui barbouillait le visage avec ses aliments, ou la privait de boire et de manger ce qu'elle désirait.

— J'ai froid, se plaignait souvent la vieille.

— J'ai trop chaud, répliquait la tortionnaire, et elle ouvrait les fenêtres.

— Mon argent! énonçait faiblement la martyre.

— Chez le notaire et dans votre commode!... Je ne suis pas une voleuse... Je partirai de chez vous les mains vides et la conscience nette.

Elle versait en fortes rasades les potions qu'elle devait donner d'heure en heure, pour se débarrasser de la corvée en une fois.

— Tout ça ne sert qu'à faire gagner les pharmaciens!... Ça n'avance ni ne recule l'heure de la mort!... Elle est fixée d'avance, allez!

Mme Derval ne quittait plus son lit. Madeleine en avait assez de soulever ce corps sans volonté, de le promener pas à pas dans l'appartement. Et la vieille, ensevelie les jours et les nuits sous ses couvertures, y prenait déjà le goût du tombeau.

— Elle me laisse tranquille, comme cela! grondait la forcenée. Les mères gardent bien leur marmot au berceau pour qu'il ne les embarrasse pas!

— Vous devriez prendre quelqu'un pour vous seconder, lui dit un jour le docteur. Mme Derval n'est pas tenue assez proprement.

— C'est presque de la malice de sa part, monsieur le docteur, elle refuse de se lever, je passe mes journées à la changer... On serait dix, cent autour d'elle, ce serait la même chose.

Ce fut une nuit, après des plaintes et des appels désespérés, que Mme Derval expira.

La tortionnaire ronflait dans son lit, et c'est seulement au matin qu'elle s'aperçut sans émotion du trépas de sa maîtresse.

Madeleine se mit à genoux et récita le *De profundis*.

— Ce n'est pas pour elle, — maugréait-elle entre ses dents, — elle ne croyait à rien, qu'à l'argent, c'est pour me mettre en règle avec ma conscience.

Les cousins furent prévenus. L'enterrement eut lieu. Le testament fut ouvert : à part le legs à Madeleine, il ne spécifiait aucune donation, et la fortune allait aux héritiers naturels.

— J'ai rempli ma promesse, dit l'artificieuse fille, n'oubliez pas la vôtre.

Ce fut fait. Avec une somme assez ronde, Madeleine eut aussi des meubles, du linge, des vêtements, même des bijoux. Les héritiers enthousiasmés la comblèrent de leurs largesses.

Elle retourna alors dans son pays, acheta une maison, prit une domestique, acquit une voiture et un petit cheval pour se promener. Le lendemain, habillée en dame de la ville avec les défroques cossues de sa patronne, elle voulut conduire elle-même, et partit, se réjouissant de son logis bien rangé, de toutes ses précautions prises pour vivre une longue vie.

A la première pente le cheval s'emballa, la voiture fut brisée, et la course continua jusqu'au

premier village, où un homme courageux arrêta l'animal affolé. Madeleine, traînée par les chemins, la tête fracassée, avait cessé de vivre, mais peut-être eut-elle le temps de s'apercevoir qu'elle mourait des bienfaits de Mme Derval, et que, parfois, les morts se vengent.

XXXVI. — COLOMBE

Pendant un été qu'ils passèrent à Villerville, M. et Mme Renot se prirent de compassion pour une orpheline qui vivait comme elle pouvait, de la pêche aux moules et aux crevettes, de gros ouvrages dans les hôtels, et de n'importe quoi pendant la mauvaise saison. Malgré la jeunesse de Colombe, l'ignorance de ses seize ans, son aspect peu soigné, ils l'engagèrent à leur service.

La petite fille malingre accepta sans mot dire sa nouvelle condition. Elle salissait tout ce qu'elle touchait, mais Mme Renot était une excellente femme, d'une complaisance inépuisable.

— Voilà comment il faut faire, Colombe, — disait-elle en lui donnant l'exemple.

— J'ai compris... je sais, — répondait Colombe avec bonne volonté, en regardant les mouvements sûrs et agiles de sa maîtresse, et croyant qu'il n'y avait qu'à dire oui pour savoir aussi bien.

Ses mains, tout de même, restèrent longtemps maladroitement.

— Vous aimeriez peut-être mieux retourner à la pêche aux moules, — demandait Mme Renot en souriant.

— Que non!... On n'est pas si bien habillée que quand on est bonne... Et puis, on ne mange pas si bon!... Aussi, j'aime mieux me louer.

Qui aurait revu Colombe dix ans après n'aurait pas reconnu la petite pêcheuse aux cheveux crépus, au teint brun, à la poitrine maigre.

Elle s'était métamorphosée, devenue une forte fille au visage placide de madone italienne, ne reculant devant aucun travail, levée à l'aube, diligente, experte, sérieuse, tenant la main aux choses comme si tout lui avait appartenu.

Aidée de Mme Renot, qui gardait le goût de l'intérieur et possédait à un haut degré la science culinaire, Colombe arrivait à une perfection de propreté et de cuisine qui faisait la joie des visiteurs et des invités.

Elle n'avait qu'un défaut, l'imprévoyance, ne sachant rien garder de ses gages, les dépensant au hasard, en objets quelconques, en journaux illustrés, en livres, — Mme Renot lui avait appris à lire. A la vérité, elle ne savait pas ce que c'était que l'argent. Sa patronne lui adressait les discours que les bourgeois mettent volontiers à la disposition des pauvres gens :

— Vous êtes seule au monde... Si nous venions à vous manquer, et que vous tombiez malade,

que vous soyez impotente, paralysée, vous seriez heureuse de posséder quelques économies... La vieillesse arrive vite, il n'est pas agréable de travailler lorsque les forces vous abandonnent.

Il faut convenir que Mme Renot avait raison sur ce point. De même, lorsqu'elle conseillait à Colombe de se marier, quoi qu'elle dût être la première à regretter cette séparation.

Malgré sa fraîcheur et sa jeunesse, Colombe se refusait au mariage. Elle était apathique, ignorait les passions humaines, bien qu'elle lût tous les journaux de la maison, à ses heures de repos, mais les drames des tribunaux et des faits-divers qu'elle épelait consciencieusement, la laissaient plus calme que le lavage des carreaux et le battage des tapis. Le travail l'intéressait plus que toutes choses. Faire bien le ménage, et l'avoir terminé de bonne heure, tel était son programme d'existence. Après, on avait le temps de lire les « bêtises » des journaux.

Mme Renot croyait devoir insister.

— Joseph, pourtant, l'été dernier, à la campagne, paraissait vous rechercher... Il est bien de sa personne, et c'est un travailleur, un garçon sérieux.

— S'il ne veut pas d'autre femme que moi, il a le temps d'attendre, — riait Colombe.

Elle resta vieille fille.

M. Renot mourut. Mme Renot apprit alors que la petite fortune dont elle vivait n'existait plus.

M. Renot avait spéculé, acheté des valeurs qui n'étaient plus qu'une liasse de papiers. Depuis plusieurs années, il luttait contre le mauvais sort du jeu de la Bourse, servait à sa femme, sous forme de rentes, les bribes de son capital. Enfin, il se reposait de tous ses tourments dans son caveau de famille. Le notaire mit Mme Renot au courant de sa situation.

Mme Renot avait près de soixante ans. C'était le désastre.

Colombe assista, muette, attristée, attentive, à ces calamités. Puis, elle prit la parole.

— Que va faire Madame, qui a l'habitude de vivre dans l'aisance?

— Je peux vivre aussi dans la médiocrité... Je travaillerai... Mais il va falloir nous quitter, ma pauvre Colombe!

— Vous travaillerez!... pour user vos dernières forces et ne presque rien gagner, et puis ne plus rien gagner du tout!... Non! vous pouvez encore être heureuse si vous voulez m'écouter.

— Dites, Colombe!

Colombe dit et agit.

Elle ne voulait pas quitter Mme Renot et s'en aller, domestique, ailleurs. « Autre part et partout, — disait-elle, — je me trouverai malheureuse... Je serai chez les autres, et à mon âge, on aime bien son chez soi! »

Ce fut elle qui travailla. Elle trouva de l'ouvrage. Les deux femmes louèrent un petit loge-

ment de trois cents francs, au faubourg de Belleville, dans une maison donnant sur des jardins. Deux petites chambres, et une petite cuisine, leur suffirent. Colombe trouva qu'on était mieux.

— Ne disiez-vous pas, Madame, quand vous aviez vos beaux appartements, que c'était trop grand, fatigant à tenir?... Comme on doit être tranquille, disiez-vous aussi, quand on n'a pas tout ça!... Eh bien! on n'a plus tout ça!

Mme Renot fut de l'avis de Colombe.

Ce qu'il advint, c'est que Colombe, sans rien perdre de son respect et de son affection, se changea en une manière de patronne, puisqu'elle assurait le souper et le gîte à Mme Renot, et que Mme Renot prit le rôle de servante, faisant le ménage, nettoyant, frottant, récurant, allant au marché, préparant la cuisine, épluchant, faisant cuire les légumes.

— C'est trop bien, Madame, — assurait Colombe, — vous en faites trop!... Laissez donc!... je ne contrôlerai pas votre ouvrage, comme vous faisiez quand j'étais aussi sale que mes moules de Villerville.

Pendant que Mme Renot travaillait ainsi chez elle, Colombe courait les ateliers, montait les étages, sortait par tous les temps. Rentrée au logis, elle s'installait dans l'embrasure de la fenêtre, faisait fonctionner sa machine à coudre, se réjouissait du parfum de fricot que Mme Renot soignait pour Colombe, mieux que pour ses invités

d'autrefois, — qu'elle avait tous perdus de vue.

— Mais alors, Colombe, c'est vous qui me nourrissez!

— Non, Madame, puisque c'est vous qui apportez sur la table un si bon pot-au-feu!... Ne travaillez-vous pas comme je travaillais autrefois?

— Nous avons changé de place, voilà tout! — concluait philosophiquement et presque gaiement Mme Renot, — et au fait, c'est bien la même chose!

Elle admirait le cœur de sa domestique, et cette manière simple de donner sa vie.

Le travail de l'ouvrière, mal payé, cesse parfois, et même souvent. Mme Renot et Colombe connurent des jours tristes, anxieux. Mme Renot ne voulut rien garder de ses beaux jours passés, vendit les quelques petits meubles, l'argenterie, les bijoux, qu'elle avait gardés, et dut les vendre en cachette de Colombe, qui lui faisait de vraies scènes lorsqu'elle s'apercevait de la disparition d'objets qui étaient du souvenir plus que de la richesse.

Puis elles vécurent, non seulement des jours tristes, mais des jours sinistres.

Il y eut des soirs où il n'y avait, dans l'humble logis, ni feu ni pain. Ces soirs-là, au spectacle de cette pauvre vieille transie et affaiblie, il arriva à Colombe, n'y tenant plus, de sortir, ou plutôt de se précipiter dehors avec une mine farouche

et résolue que nē lui connaissait pas Mme Renot, qui l'attendait toute effrayée après avoir essayé en vain de la retenir de ses mains tremblantes. Où courait-elle? dans quelle brume malsaine de grande ville, dans quel mystère de nuit et de honte sa silhouette de femme pauvre allait-elle s'abîmer?

Mme Renot osait à peine se poser ces questions.

— Elle va mendier pour moi!... Je devrais mendier avec elle!

L'autre revenait avec quelque argent. Elle avait les yeux mauvais lorsqu'elle paraissait sur le seuil, mais ils s'attendrissaient lorsqu'ils se fixaient sur le visage délabré de sa pauvre patronne.

Celle-ci, un soir, n'y tint plus.

— Cet argent, tu ne l'as pris à personne, au moins!

Elle n'osa pas dire : volé!

— Oh! non... ça, jamais! — protesta violemment Colombe qui s'agenouilla devant la vieille femme.

Celle-ci n'osa pas l'interroger davantage, caressa les joues et les cheveux de ce pauvre être, reconnaissant comme un chien fidèle, qui se faisait, pour elle, mendiante ou prostituée. Elle ne pouvait rien dire de plus, stupéfiée, épouvantée, de la sauvagerie d'un tel dévouement.

Cette histoire douloureuse et tragique eut un dénouement comique et touchant, comme le décident parfois les lois capricieuses de la vie.

Tout le monde, dans le quartier, admirait et estimait Colombe, cette bonne qui n'avait pas abandonné son ancienne maîtresse, tombée dans la misère. Sa renommée se répandait, alors que les deux femmes passaient par toutes les tranches de la faim et du désespoir. Tant et si bien qu'un jour la concierge apporta une lettre pour Mlle Colombe, la première que la petite pêcheuse orpheline de Villerville recevait de sa vie. Un prix Montyon arrivait, sans se tromper d'adresse, à la chère créature.

Celle-ci fut sauvée par l'application inattendue qui lui fut faite du testament de l'illustre philanthrope.

— Je suis bien contente pour Madame, mais moi, je ne le mérite pas, — dit-elle en pleurant à chaudes larmes, ce qu'elle n'avait pas fait aux pires heures qu'elle venait de vivre.

— Personne ne le mérite plus que toi, ma sainte Colombe, — répondit Mme Renot, pleurant aussi, en embrassant la sublime fille.

XXXVII. — LA SERVANTE

I

Un jour de fête et de train de plaisir, elle avait quitté son hameau de Normandie pour « voir Paris » au moins une fois dans sa vie.

Elle le connaissait par les riches du village qui avaient voyagé, et aussi par les filles de campagne devenues servantes, parfois reparues au pays. Elle aussi était servante dans une ferme. Elle avait beaucoup à travailler. Du matin au soir, il fallait abattre de l'ouvrage, tenir propre la maison, l'étable, la cabane aux porcs, la basse-cour, soigner les enfants et les bêtes, faire la soupe pour les journaliers, servir à table. Mais que lui importait la besogne. Sa santé était magnifique, elle avait le sang pur, les membres solides, et couchée de bonne heure, elle dormait à poings fermés jusqu'à l'aube, réparant ses fatigues, retrouvant ses forces. Ne lui fallait-il pas gagner pour subvenir aux besoins d'une vieille mère et d'un petit enfant qu'elle avait eu, à dix-sept ans, d'un gars de passage qui s'en était allé ailleurs, et qu'on n'avait jamais revu ?

On ne l'y prendrait plus à écouter les sornettes

des hommes, et ç'avait été, au commencement de sa vie, de sa jolie jeunesse, une dure leçon! qui devint une plus cruelle leçon encore, car son petiot mourut, son petiot qui avait sept ans, qui était si gentil, bien portant et docile, et qu'elle aimait de tout son cœur.

Une voisine lui avait dit :

— Comment, Martine! te voilà bientôt sur tes vingt-cinq ans, tu es une fille travailleuse, et tu ne prends jamais un jour de repos!... Tu t'éreinteras, et puis tu te tueras!... Faut du repos. Regarde tes animaux : la poule a son temps pour pondre, le cheval, le bœuf ne sont pas toujours à la charrue, la vache ne fait de veau que tous les ans, la chèvre ne donne du lait que lorsqu'elle a des chevreaux... Regarde encoré : M. le Maire ne marie que le samedi, et le bon Dieu s'est reposé le dimanche... Tu devrais prendre un congé... Tiens! j'vas à Paris en train de plaisir pour le 14 Juillet. Je descends chez ma sœur qui est mariée et établie blanchisseuse à Ménilmontant. Je resterai deux jours... Viens avec moi.

— Ah! j'aurais sûr envie de voir Paris, ce beau Paris! mame Blanchard... Le congé, le père Piédavoine, mon patron, me l'accorderait au pis aller! Mais ça coûte, vous savez, le voyage, et il paraît que là-bas on a toujours envie de tout, et faut de l'argent, et ma mère en a besoin pour elle... Ce sera pour plus tard!

Quand mame Blanchard, à six heures du matin,

le lundi suivant, attendait à la petite gare le train de plaisir pour Paris, elle était tout de même accompagnée de Martine, qui s'était décidée au dernier moment. Bah! le billet d'aller et retour, sept francs! On n'en mourrait pas! Et puis, elle avait pris juste assez dans son porte-monnaie pour ne se laisser tenter par rien. Seulement, comme on descendait chez la sœur de mame Blanchard, elle voulut reconnaître le dérangement qu'elle pouvait causer, en apportant des cadeaux : une douzaine d'œufs, une poule grasse dont on avait coupé le cou le matin, une livre de beurre frais battu de la veille, et des cerises, de beaux bigarreaux qui remplissaient les vides du panier.

La campagne filait de chaque côté du wagon. On apercevait seulement l'horizon. Le train allait si vite qu'il semblait sauter par-dessus les champs, les bois, les rivières. Enfin, après bien des stations où il ne descendait jamais personne, où il montait au contraire toujours du monde, des habitués renseignèrent les autres en leur disant : « On approche. »

Un remue-ménage se fit, on cherchait son billet, on décrochait les paquets, les parapluies, quelques bâillements se faisaient entendre. On arrivait enfin! Quel bonheur!

II

- Par qui m'êtes-vous recommandée?
- Par Mme Cholet la fruitière.

— Bien, Mme Cholet sait ce qui me convient...
Avez-vous des certificats?

— Non, Monsieur, je suis arrivée il y a six jours seulement de mon pays en Normandie. Je ne pensais pas rester à Paris, on m'a encouragée à rester ici parce que l'on gagne davantage.

— Aimez-vous les enfants?

— Oh! beaucoup! Monsieur.

— Je suis veuf, comme a dû vous le dire Mme Cholet, je pars pour mon bureau le matin à huit heures. Je reviens déjeuner ici à midi et je repars ensuite jusqu'à sept heures. J'ai trois enfants : Alfred mon garçon, Élise et Suzanne, mes deux filles. Il faut que vous me remplaciez quand je n'y suis pas. La maison et les enfants seront sous votre garde. Quel âge avez-vous?

— Vingt-cinq ans.

— Savez-vous travailler? Êtes-vous une ménagère?

Martine sourit, hocha la tête, pour dire qu'elle connaissait l'ouvrage et qu'elle n'en avait pas peur.

— Avez-vous déjà été en service?

— Oui, Monsieur, chez le même maître, pendant huit ans. Mais là-bas on ne gagne pas beaucoup et j'ai de la famille qui est pauvre.

— Avant de vous prendre, ma fille, malgré votre air honnête, votre figure avenante qui plaira aux enfants, il faut que j'écrive chez vous, que je prenne des renseignements. Je ne suppose rien de mal, croyez-le bien, mais comme je vous l'ai dit,

je n'ai pas de femme qui pourrait vous surveiller. Ici vous serez un peu comme chez vous, et ma foi! avant d'ouvrir sa porte à une étrangère, il faut savoir à qui l'on a affaire.

— Mais, Monsieur, ce sera bien du temps, avant que vous receviez la réponse. Mon maître ne sait ni lire ni écrire, il faudra qu'il ait recours aux voisins. Jusque-là je serai forcée de rester à l'hôtel, et c'est de la dépense... Alors, Monsieur, je suis bien fâchée... la place m'aurait bien convenu, ça doit être gai ici, puisqu'il y a des enfants!... Mais une journée sans travail coûte cher à Paris!... Au revoir, Monsieur!

— On pourra peut-être s'arranger, ma fille... Comment vous appelez-vous?

— Martine, Monsieur.

— Eh bien! Martine, entrez toujours. Pour une fois que je n'aurai pas eu de renseignements tout de suite, il ne m'arrivera pas de calamités, je pense. Combien voulez-vous gagner?

— Mme Cholet m'a dit que la place était de quarante francs.

— Quarante francs, bigre!... Pour cela il faut avoir l'habitude de ma maison et vous ne l'avez pas encore. De plus vous n'avez aucun renseignement, cela est mauvais à Paris... Ce ne sera donc que trente francs... Après, nous verrons.

Martine était désappointée. Au village, fille de ferme, elle gagnait vingt francs par mois. Dix

francs de plus pour quitter son pays, sa mère, ses amis et connaissances, ses habitudes!

Elle fut un instant avant de répondre, toute à ses réflexions.

— Si cela ne vous convient pas, ma foi tant pis! Il y en a d'autres à Paris qui ont besoin de gagner leur pain autant que vous, et qui ont toutes les références voulues.

Elle accepta. Elle savait combien elle était vive à l'ouvrage, et après tout elle pensa que son nouveau maître avait peut-être raison : il ne la connaissait pas, il ne pouvait pas deviner, rien qu'à la regarder, les qualités de sa nouvelle servante.

Le lendemain, à six heures, elle sonna à la porte. Elle traînait derrière elle une petite malle noire, vieillot et triste, que mame Blanchard lui avait fait envoyer, dès qu'elle avait pris la brusque décision de rester à Paris pour gagner davantage.

III

Elle ne se repentit pas d'être entrée dans cette place, même à des gages inférieurs. Son patron, M. Bresson, était un homme rangé, méticuleux, ayant de l'ordre comme une femme, mais il n'avait pas le temps d'ennuyer sa bonne. Il partait, en effet, le matin pour ses occupations, revenait déjeuner à midi, retournait à son bureau. Le soir, il rentrait invariablement dîner, jouait

avec ses enfants, lisait son journal et pinçait de la guitare. L'aîné des enfants, Alfred, avait sept ans, Élise avait cinq ans et Suzanne trois ans.

C'était un gros travail pour Martine que le soin de ce ménage. Elle avait tout à faire, partie de la lessive, le repassage, soigner les enfants, conduire les deux aînés à l'école, promener la plus jeune. Les petits vêtements se faisaient aussi à la maison, et Martine dut, pour apprendre, aider la modeste couturière qui venait en journée. Elle cirait le parquet, lavait les carreaux, faisait les commissions, préparait les repas pour les heures de son maître ponctuel. Il fallait être économe avec cela ! beaucoup même ! M. Bresson était un petit employé qui n'avait pour toutes ressources que sa paie de fin de mois. Il devait, avec ses appointements, manger, payer le loyer, se vêtir, représenter, fournir une éducation soignée à ses enfants.

L'appartement, rue Oberkampf, était plutôt grand, difficile à tenir. Quelquefois, le dimanche, des parents, des amis, venaient dîner. On était bien forcé de recevoir pour donner à penser que la maison était à l'aise. Le petit bourgeois, l'employé s'imposent volontiers les tyrannies de la vanité, du désir de paraître. D'ailleurs, il faut bien, dans la vie, prendre quelques distractions !

Pour une telle besogne, Martine, le matin, se levait à cinq heures, le soir se couchait à minuit, après les raccommodages pour le lendemain, qu'elle faisait dans sa cuisine lorsque la nuit était silencieuse,

le père et ses enfants endormis dans leurs chambres. Elle veillait à tout, comme c'était son devoir accepté, comme si cela avait été pour elle-même.

Parfois, elle attendait bien un peu ses gages, mais enfin ils avaient toujours été jusque-là acquittés intégralement.

Au bout d'un an, elle osa demander l'augmentation qui lui avait été promise. Il lui fût répondu que les temps étaient durs, qu'elle aurait comme compensation d'être menée aux bains de mer pendant les vacances.

Elle eut une grande joie de cette récompense et ne songea même pas, dans son cœur ingénu, que c'était là une économie pour son patron, qui dépenserait moins d'argent en emmenant Martine qu'en allant à l'hôtel pendant un mois.

Les enfants étaient gentils, elle s'attacha à eux. Malgré leur jeune âge, M. Bresson désira, par principe d'éducation, que Martine ne les appelât jamais que Monsieur ou Mademoiselle. Martine avait le respect de ses maîtres. Les enfants, gâtés par elle, et vaniteusement aimés de leur père, faisaient bien enrager un peu leur bonne, mais celle-ci riait de leurs enfantillages, et après tout, ils étaient toujours pour elle, le « petit Monsieur » et les « petites Demoiselles ».

M. Bresson menait une vie très correcte. Jamais une minute de retard. A six heures et demie, il quittait son travail. A sept heures cinq minutes, on entendait tourner la clef dans la serrure :

c'était lui. Il mettait exactement trente-cinq minutes, jamais plus, jamais moins, pour rentrer chez lui. C'était un homme sans passions, sans vices, sans manies au dehors. Il ne fumait pas, ne prisait pas, ne buvait pas, ne recherchait pas les femmes, soit qu'il craignît pour sa santé ou qu'il ne voulût pas se compromettre. Il aurait voulu sans doute rencontrer une honnête femme, qui ne lui aurait pas demandé d'argent et qui n'aurait rien dérangé des habitudes de sa vie de famille.

Il vivait donc en homme rangé, et quand il sortait ou rentrait, grand et maigre, coiffé d'un chapeau haut de forme, les voisins le saluaient comme un homme faisant honneur au quartier.

Martine, pour être plus près des enfants, couchait dans l'appartement. Chaque soir, sa vaisselle rangée, ses raccommodages faits, tout mis en ordre, elle allait vers les couchettes des petits leur donner un dernier coup d'œil, voir s'ils n'avaient pas soif, s'ils ne s'étaient pas endormis dans une fausse position, si leur sommeil n'était pas agité. Elle se retirait alors dans un petit cabinet qui lui servait de chambre à coucher. Un soir, M. Bresson vint l'y rejoindre, et la servante n'osa pas renvoyer son patron.

IV

De vivre ainsi en famille, Martine avait pris peu à peu de régulières et douces habitudes. Sa

personnalité ingénue s'était dédoublée, elle était devenue, en même temps qu'elle restait la domestique, une fausse maîtresse de maison, très humble et très sûre. Elle faisait, pour la direction du ménage, ce qu'elle voulait, et c'était très bien, puisqu'elle voulait tout sagement et économiquement. Parfois elle recevait quelques observations de M. Bresson, mais elle l'excusait, car elle le supposait fatigué, énervé, inquiet, chargé de soucis. Toute cette petite famille sur les bras, à faire vivre et à élever, à tenir proprement, c'était, pensait-elle, pour son patron une grande charge et une occupation de tous les instants. Elle ne s'apercevait pas, dans sa candeur, que tout le poids était sur elle, que lui passait ses journées dans la somnolence d'un bureau, et qu'il ne revenait que pour déjeuner, dîner, jouer de la guitare et dormir.

C'était toujours à propos des enfants que Martine recevait des reproches. Ils grandissaient, devenaient bruyants, taquins, malhonnêtes. Martine, doucement, leur faisait quelques observations, mais pour eux Martine n'était que la bonne, elle n'avait pas le droit de les gronder, et ils se plaignaient à leur père qui prenait alors la parole :

— Cela, Martine, c'est mon affaire. L'éducation de mes enfants me regarde. Quand ils sont méchants, dites-le moi, ils écouteront mieux mes reproches que les vôtres. Et puis, à toujours les reprendre ainsi, vous leur aigrissez le caractère.

Mais Martine n'était pas fille à aller se plaindre.

Elle menaçait bien, lassée, poussée à bout par les méchancetés des trois gosses, de la petite fille aînée surtout, qui était féroce et excitait sans cesse les deux autres : « Je le dirai à votre papa quand il rentrera ! » Autant en emportait le vent ! Deux fois, les enfants furent grondés, punis, privés de sortie. La punition émut Martine plus que les coupables, et elle garda désormais héroïquement le silence sur la dissipation de ses petits maîtres.

Elle fut malade de nausées, engraisa, marcha difficilement, eut le visage rouge et enfiévré. Avec l'assentiment de M. Bresson, elle partit pour un mois dans son pays. Une tante vint tenir le petit ménage du veuf. Martine revint d'ailleurs une semaine plus tôt qu'on ne l'attendait avec de belles provisions de son pays : des pommes, du beurre, des œufs, des confitures, des gâteaux.

A son retour, elle était pâle et amaigrie.

Elle reprit sa place. Le ménage avait été un peu négligé pendant son absence, mais au bout de deux jours tout était entré dans l'ordre habituel.

Les années passaient. Il y avait déjà onze ans que Martine était dans la maison. Elle n'en était pas plus riche pour cela. Ce n'étaient plus des gages qu'elle touchait, mais des acomptes, et elle n'était pas assez intéressée et savante pour tenir exactement ses écritures. Elle avait bien commencé à marquer des dates et des chiffres sur un petit carnet, mais elle se trompait, s'embrouillait, oubliait, finalement ne s'y reconnaissait plus, et les

mois allaient si vite! D'ailleurs M. Bresson avait de la mémoire, prenait les notes nécessaires.

Elle eut pourtant des moments d'inquiétude et au fond d'elle-même aurait bien voulu quitter la maison. Mais elle aurait cru être ingrate. Une fille qui avait été prise sans renseignements! qui avait la confiance de son maître! la garde des enfants! A la longue, ce « chez les autres » était bien un peu devenu son « chez elle ». Elle était restée.

D'autres sentiments avaient eu aussi leur influence sur elle. Paris, ou plutôt ce qu'elle connaissait de Paris, lui faisait peur. Elle plaignait les domestiques qui sont tantôt chez un maître, tantôt chez un autre, traitées quelquefois Dieu sait comment, couchées sous les toits, rationnées pire que des prisonnières, n'ayant pour toute consolation qu'un peu de pauvre argent gagné avec tant d'humiliations et de fatigues, qu'elles envoient au village, comme Martine, ou qu'elles partagent bonnassement avec quelque amoureux de rencontre, habile à exploiter leur sensiblerie et leur faiblesse charnelle.

Ici, au moins, dans cet honnête intérieur, elle était à l'abri des fanges de la vie. On l'estimait chez les fournisseurs, et pour les amis qui venaient dans la maison de son maître, elle était Martine, une brave et honnête fille! De l'argent, elle en avait besoin certainement pour envoyer au pays, et du peu qu'elle recevait, elle ne distrayait pas un liard. Mais elle bénéficiait du vieux linge,

des vieux vêtements de Monsieur et des enfants, lorsqu'ils n'étaient plus mettables; au pays là-bas, ces loques recommençaient une longue carrière. Et puis, et puis... certainement, un jour, Monsieur réglerait tout d'un coup l'arriéré. N'avait-il pas sa tante qu'il surveillait de près, qu'il choyait sans cesse, qu'il faisait cajoler par ses enfants devenus trois petits comédiens pour la circonstance? Cette tante était vieille et toujours malade. Elle avait des rentes, 2.000 francs par an! peut-être davantage! C'était la richesse certaine, un jour ou l'autre, pour M. Bresson, et la sécurité pour l'humble Martine.

V

Martine continuait donc sa vie de travail et d'abnégation.

Les enfants étaient grands maintenant. Le garçon était au collège, revenait tous les soirs préparer ses examens sous la lampe familiale. Élise, l'aînée des filles, était une demoiselle qui avait appris le grand genre et les belles manières dans son pensionnat. Mais elle ne savait pas que cela. Martine lui avait appris à coudre et à tenir une maison, elle était déjà une femme d'intérieur très experte. Suzanne imitait sa grande sœur.

La quiétude de cette existence fut tout à coup troublée.

Un jour, Martine tomba évanouie dans sa cui-

sine; les deux jeunes filles la trouvèrent étendue sur le carreau et, effrayées, appelèrent au secours.

Les voisines entrèrent, les unes par compassion, les autres par curiosité, pour voir « l'intérieur du Monsieur du troisième ».

— Ce n'est pas étonnant, — dit la femme de ménage d'un vieux colonel qui demeurait au premier, — avec une grossesse aussi avancée, et monter tous les jours de la cave des seaux de charbon! C'est un cheval pour le travail, mais les chevaux aussi se fatiguent, que diable!

Les autres femmes approuvèrent et glosèrent à l'envie. Toutes en connaissaient long là-dessus. On colla un mouchoir imbibé de vinaigre sur les tempes de Martine, et celle-ci reprenant ses sens, fut plus effrayée en voyant tout ce monde autour d'elle que du malaise qu'elle avait éprouvé.

Le soir, quand M. Bresson revint de son bureau, Élise lui raconta, avec toutes sortes de mines effarouchées, ce qui était arrivé à Martine. Celle-ci, contrite et penaude, fuyait les regards, dissimulait de son mieux sa personne. M. Bresson ne dit rien, mais, ce soir-là, il laissa sa guitare tranquille, sortit pour aller voir la tante.

Le lendemain, qui était un dimanche, Martine eut une conversation avec son maître, qui lui dit :

— Ma chère Martine, il faut nous quitter. Voilà mes filles qui sont grandes et en âge de vous remplacer. Je ne suis pas riche... J'aurais voulu vous garder encore longtemps, mais je me dois à

l'avenir de mes enfants, et il n'y a pas de petites économies pour les porte-monnaie peu garnis. Je vous paierai tous vos gages arriérés, ils se montent à peu près, mettons un chiffre rond, à 1.000 francs... Je suis obligé, pour les avoir, de contracter une dette... Une dette! Moi! une dette!... Mais enfin, c'est de l'argent dû. Donc, n'en parlons plus, vous aurez votre argent en quittant la maison.

Martine avait reçu un choc dès les premiers mots, et elle sanglotait maintenant dans ses grosses et rouges mains de travailleuse. Son cœur se soulevait, des mots entrecoupés sortaient de ses pauvres lèvres frémissantes de désespoir. Elle n'osait pas regarder son maître.

— Calmez-vous, voyons, Martine, — dit celui-ci un peu rudement; je n'ai pas de rentes, vous le savez bien... Alors, toutes ces manières ne sont que des pleurnicheries inutiles... Allez chez vous accoucher, comme vous l'avez déjà fait... Vous auriez dû partir plus tôt, voilà tout. Mes enfants sont en âge de comprendre trop de choses aujourd'hui, et vous ne pouvez, non vraiment, vous ne pouvez rester davantage... Pensez donc à l'affaire que cela ferait dans le quartier? Plus tard, vous reviendrez vous replacer à Paris. Vous aurez, cette fois, un bon et solide certificat. Et puis, — ajouta-t-il adroitement, — la maison ne vous sera pas fermée... Je sais que c'est vous qui avez élevé mon garçon et mes filles, qui avez veillé sur eux...

Mais que voulez-vous? Je suis père avant tout... Je me dois à mes enfants, pour eux d'abord, et pour la société ensuite.

Martine, malgré ses hoquets et ses larmes, entendait et comprenait ce que disait son maître. Elle avait souvent pensé à tout cela, pendant les courts moments de repos qu'elle avait eus, car en travaillant elle ne pensait à rien, qu'à son travail. Il lui fallait, pour ruminer un peu ses idées, un instant de solitude, l'après-midi du dimanche, quelquefois, alors que toute la famille était partie à la promenade, et qu'elle pouvait s'asseoir un instant avant de commencer son dîner. Pendant les premières années, elle prévoyait qu'un jour, il faudrait s'en aller de là, où elle était si bien, chercher à travailler, se placer comme font de pauvres bonnes qui lui inspiraient de la compassion, être la bête de somme louée à l'année, au mois, parfois à la semaine. Plus tard, après tant d'années passées dans la maison, elle songeait qu'elle avait tout de même sa place parmi ces quatre personnes qu'elle avait naïvement adoptées. N'avait-elle pas été, malgré sa situation et les distances, un peu la mère des enfants, un peu la femme de son maître?

VI

Elle essuya ses larmes, et dit seulement :

— Et mes enfants? Celui qui est dans mon pays? Et celui qui va naître?

— Faites-en de braves enfants, Martine, et laissez-les toujours surtout dans votre pays. Paris est un lieu malsain pour ceux qui n'y sont pas nés. D'ailleurs, nous sommes gens de revue, et je ferai pour vous selon mes moyens.

— Selon ses moyens! — pensa la timide Martine en se rappelant comment, pendant onze années, il avait eu du mal à faire face à ses engagements!

Huit jours après, Martine fit ses adieux à la famille. Les enfants n'eurent pour elle aucun regret, pas une larme. N'était-elle pas à leurs gages? D'ailleurs, elle en prenait trop à son aise, elle se croyait indispensable, on lui ferait bien voir, une fois partie, que tout irait aussi bien, sinon mieux! « Elle viendrait, si elle revenait à Paris, leur dire bonjour de temps en temps... mais oui!... Certainement! Cette bonne Martine! »

Elle partit faire ses couches, là-bas, chez elle, emportant les mille francs obtenus à grand'peine. Elle eut un garçon. Cela lui en faisait deux. Elle aurait bien voulu les avoir à Paris, près d'elle, mais ils auraient été moins bien soignés que dans son village, près de sa vieille mère. Car elle revint à Paris, se replaça. Elle fut un peu ballottée, comme les autres, tomba dans des intérieurs où sévissent une cruauté extraordinaire, une lésinerie affreuse. Enfin, elle trouva heureusement un asile sûr et tranquille chez une vieille fille intelligente et bonne. Là, elle toucha ses gages et put faire élever ses garçons.

De temps à autre, elle retourna voir ses anciens patrons. Elle sentit bientôt que ses visites étaient reçues avec indifférence, et supportées avec ennui. Les enfants étaient toujours trop occupés pour lui donner quelques minutes de conversation. Les demoiselles la recevaient debout, dans la salle à manger. Le garçon ne paraissait même pas, M. Alfred, qu'elle avait tant gâté!

Un jour, M. Bresson lui demanda, après s'être assuré qu'ils étaient bien seuls :

— Eh bien! et les enfants, ça va?

— Oh! Monsieur, — lui répondit Martine dans la vivacité du premier mouvement, — si vous saviez comme ils sont gentils et comme tous deux vous ressemblent!

De ce jour, la porte fut fermée pour Martine. La concierge reçut de Monsieur l'ordre de ne plus jamais laisser monter l'ancienne Servante.

1894-1914.



FIN

TABLE

	Pages.
I. — Les Ogres.	5
II. — Le Gain.	13
III. — La Méprise.	19
IV. — La Soirée divine.	25
V. — Le Conducteur de cotillon.	32
VI. — Le Maître à chanter.	39
VII. — L'École des mères.	46
VIII. — La Vraie mère.	51
IX. — L'Enfant de Lionnette.	58
X. — L'Attraction.	64
XI. — Le Malentendu.	72
XII. — Le Porte-bannière.	80
XIII. — Le Souffre-douleur.	88
XIV. — La Dette.	95
XV. — Le Blanc et le Noir.	104
XVI. — Le Pseudonyme.	112
XVII. — C'est pour la vie!.	119
XVIII. — L'Athée.	124

	Pages.
XIX. — Les Trois Pertufas.	131
XX. — Cascarinet.	141
XXI. — Au voleur!	148
XXII. — La Pêche.	155
XXIII. — La Petite chienne.	162
XXIV. — La Gifle.	169
XXV. — Le Pourboire.	177
XXVI. — L'Incisive.	184
XXVII. — L'Éternelle beauté.	191
XXVIII. — Le Crédit.	199
XXIX. — L'Asile Le Bon.	207
XXX. — Le Coffre-fort.	215
XXXI. — Les Deux génies.	224
XXXII. — Mariage d'artiste.	231
XXXIII. — Le Taudis.	237
XXXIV. — Tante Aurore.	243
XXXV. — La Tortionnaire.	252
XXXVI. — Colombe.	261
XXXVII. — La Servante.	269

62633474



GUSTAVE GEFFROY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LA COMÉDIE
BOURGEOISE

140

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

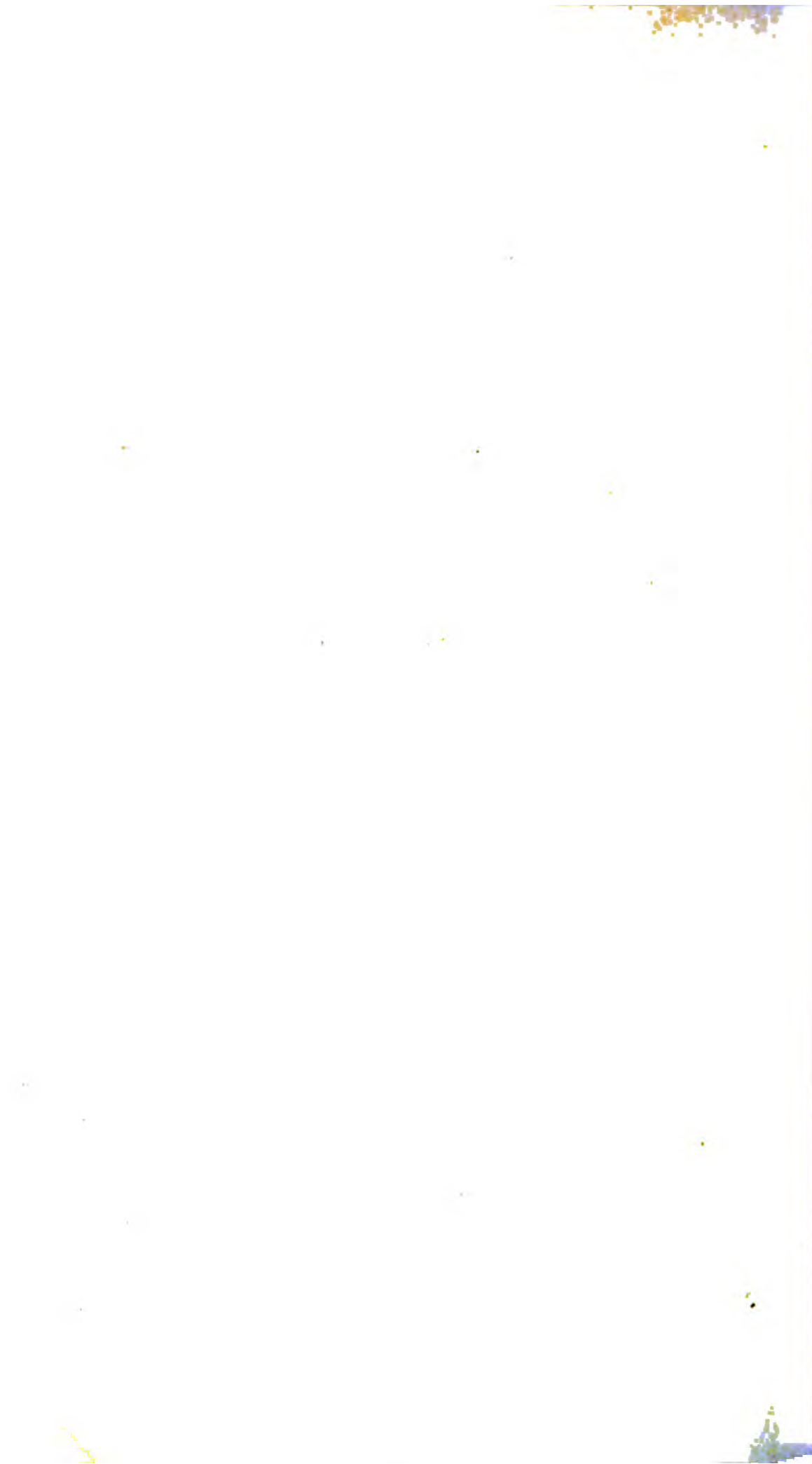
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1922



OTE 1522 A.1





DERNIÈRES PUBLICATIONS

- PAUL ADAM**
Notre Carthage. — Préface du Général MANGIN. — 29 gravures, 1 carte. 1 vol
- MARGUERITE AUDOUX**
L'Atelier de Marie-Claire 1 vol
- FÉLICIEN CHAMPSAUR**
L'Empereur des Pauvres (Chaque volume, complet, formant un tout). 6 vol
- CL. CHIVAS-BARON**
Trois Femmes Annamites 1 vol
- LUCIE DELARUE-MARDRUS**
L'Ex-Voto. 1 vol
- ISABELLE EBERHARDT**
Trimardeur. Roman terminé et publié avec une Préface par V. BARRUCAND. 1 vol
- GABRIEL FAURE**
Pèlerinages passionnés, 2^e série. 1 vol
- GUSTAVE GEFFROY**
La Comédie Bourgeoise 1 vol
- AUGUSTE GERMAIN**
M^{me} Braziers, antiquaire 1 vol
- P.-B. GHEUSI**
Gallieni. 1849-1916. 1 vol
- EDMOND HARAUCOURT**
Choix de Poésies 1 vol
- ADRIEN LE CORBEAU**
Le Gigantesque, roman d'un arbre 1 vol
- MAURICE MAETERLINCK**
Le Grand Secret. 1 vol
- RAOUL PONCHON**
La Muse au Cabaret. 1 vol
- EDMOND ROSTAND**
Le Cantique de l'Aile 1 vol
- NICOLAS SÉGUR**
Le Secret de Pénélope 1 vol
- GEORGE SOULIÉ DE MORANT**
Le Palais des Cent Fleurs 1 vol
- PIERRE VILLETARD**
Le Château sous les Roses. 1 vol
- MARCELLE VIOUX**
L'Ephémère (Babet Cadou). 1 vol
- EMILE ZOLA**
Poèmes Lyriques 1 vol



—

4

1

2

100

1



